

DAD AU
CION GE

LIBRO
DE
FRILLO M

3

PQ1971

.C6

C6

V.3

C.1

84-3

COLLECTION

COMPLÈTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

BIBLIOTECA DE NUEVO LEON

DE BIBLIOTECAS



1080097313



COLLECTION
COMPLÈTE
DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME TROISIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS. **PARIS.**

M. DCC. LXXIX.

30947



BIBLIOTECA

M. DE CRÉDITO

TOME TROISIEME

NOUVELLE ÉDITION

U. 3

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

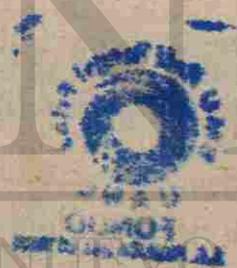
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

M. DC. LXXIX

3057

LESOPHA,

CONTE MORAL.



Tome III. Partie I.

A



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

A Tomo III. Parte I.



INTRODUCTION.

IL y a déjà quelques siècles qu'un prince nommé Schah-Baham regnoit sur les Indes. Il étoit petit fils de ce magnanime Schah Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entre autres choses, se plairoit tant à étrangler les femmes & à entendre des contes : celui-là même, qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle sçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fut pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses femmes ne couchassent point avec leurs negres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sçut rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar que ses vertus & son goût pour les contes. On assure même que le recueil des contes de Schéhérazade que son auguste grand-pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul livre qu'il eût jamais daigné lire.

4 INTRODUCTION.

A quelque point que les contes ornent l'esprit, & quelque agréables, ou quelque sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des livres de cette espece. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au dessus des préjugés, & qui connoissent le vuide des sciences, qui sçachent combien ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société, & combien l'on doit d'estime & même de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, & les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent point sur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'estime qu'en lui donnant des choses qu'il n'entende jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Sahah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sçût l'origine de la féerie, aussi bien que s'il eût été de ces tems-là; que personne ne connût plus

INTRODUCTION. 5

particulièrement le célèbre pays du Ginnistan, ne fût plus instruit sur les fameuses dynasties des premiers rois de Perse, & qu'il fût sans contredit l'homme de son siècle qui possédât le mieux l'histoire de tous les événemens qui ne sont jamais arrivés, on le faisoit passer pour le prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de graces, (chose d'autant plus désagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu, sur-tout n'ayant jamais pour auditeurs que des femmes & des courtisans; personnes qui, communément aussi délicates que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne sont frappées de la grandeur & de la justesse des idées. C'est sans doute d'après ce que l'on pensoit de Schah-Baham dans sa propre cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki, auteur contemporain de ce prince, nous l'a dépeint dans sa grande histoire des Indes tel qu'on va le voir ci-dessous; c'est à l'endroit où il parle des contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un prince ignorant & d'une mollesse achevée. On ne pouvoit pas avoir moins

6 INTRODUCTION.

d'esprit; &, (ce qui est assez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui ressemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui est commun, & ne comprenoit jamais bien que les choses aburdes & hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une seule fois de penser; à peine en tout un jour lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modestement, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dependans de l'esprit, ne touchoit le sultan: tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaisoit; & cependant il n'étoit pas désœuvré. Il avoit des oiseaux, qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup; des perroquets qui, graces aux soins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes perroquets des Indes, sans compter des singes auxquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses femmes, qui après tous les animaux de sa ménagerie, lui paroissent fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, &

INTRODUCTION. 7

des plaisirs aussi variés, il fut impossible au sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusqu'à ces contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder & faire des découpures; arts pour lesquels il avoit une estima singulière, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & auxquels il voulut enfin que tous ses courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le sultan ne connoissoit aucune autre espece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon général, ou un excellent ministre. Pour prouver à quel point il

en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier visir un de ces courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sachant à quoi employer leur tems, le passent à ennuyer les rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers découpeurs du royaume, lorsqu'il plut à Schah Baham de révéler la découpure; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talens l'honneur éclatant de découper auprès de son maître & la première place de l'empire.

Entre toutes les femmes du sultan, on distinguoit la sultane-reine, qui par son esprit, faisoit les délices de ceux qui, dans une cour aussi frivole, avoient encore le courage de penser & de s'instruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite, & le sultan lui-même osoit rarement n'être point de son avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ses goûts ni ses plaisirs: il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses singes & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique, défaut que les sots ne manquent jamais de trouver aux gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa cour dans l'appartement de ses femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors; nous ne disons mot. Oh! je voudrois de la conversation, moi!

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la sultane? Que sçais-je, reprit-il, suis-je fait pour deviner cela? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dit? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas, à beaucoup près, tant d'esprit que vous vous en croyez; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près, de quelques bons mots, que les trois quarts du tems je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile? Pensez-vous, par exemple, que si la sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même & sans en être priée par ma tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible

qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris; que quelqu'un ne sçache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux: Sire, dit le visir, & je puis assurer votre majesté qu'enon-seulement j'en sçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puisse surpasser.

Visir, visir, dit le sultan, c'est beaucoup dire! ma grand-mere étoit une personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant quoi de plus absurde? Qu'est-ce qu'un ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom) qu'est-ce, dis-je, qu'un ouvrage, où la vraisemblance est toujours violée, & où les idées reçues sont perpétuellement renversées; qui s'appuyant sur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute puissance de la féerie ne bouleverse l'ordre de la nature & celui des

élémens que pour créer des objets ridicules, singulièrement imaginés: mais qui souvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore si ces misérables fables ne gâtoient quel'esprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives & qui blessent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses?

Propos de *Caillette*, dit gravement le sultan, grands mots qui ne signifient rien; ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau; il saisit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que... Au fonds, il ne s'agit ici que de sçavoir si vous avez raison; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas: car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément; mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un conte ne soit pas une chose frivole. Ce ne fera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un sultan peut-être une bête d'ailleurs, c'est à dire par parenthèse, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse; j'entends par-là une de ces choses... que je dirois bien, si c'étoit de cela qu'il

12 INTRODUCTION.

fût question. . . mais parlons de bonne foi ; que nous importe , après tout ? Je soutiens, moi, que j'aime les contes , & qu'au surplus je ne les trouve plaisans que quand ils sont ce qu'on appelle entre gens sensés , un peu gailards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité. . . si vive ! au reste , j'entends , je comprends bien : c'est comme si vous me disiez que vous sçavez des contes , & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensois que pour rendre les jours moins longs , il faudroit que chacun de nous racontât des histoires ; quand je dis des histoires , je m'entends bien ! Je veux des événemens singuliers , des fées , des talismans ; car ne vous y trompez pas , au moins , il n'y a que cela de vrai. Eh bien ! nous convenons donc tous de faire de contes ? Mahomet veuille m'assister ! mais je ne doute pas que même sans son secours , je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit ; & la raison de cela , c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en sçait faire , & sans vanité d'assez bons.

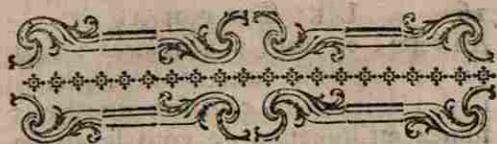
Au reste , comme je suis sans partialité quelconque , je déclare que l'on

INTRODUCTION. 13

parlera chacun à son tour ; que ce sera le fort qui décidera les places , & non ma volonté ; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des contes , & chaque jour on parlera une demi-heure , plus ou moins , selon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles , il fit tirer au fort toute sa cour : malgré les vœux du visir , il tomba sur un jeune courtisan qui , après en avoir reçu la permission du sultan , commença ainsi.





LE SOPHA,

CONTE MORAL.



PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE I.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, votre majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même loi qu'elle & que je ne reconnois pour dieu que Brama. Quand je le sçauois, dit le sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte?

Au reste, ce sont vos affaires : tant pis pour vous si vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le docteur ? car, au fonds, cela ne m'importe guere. Après.

Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons la métempsychose, continua Amanzéi, (c'est le nom du conteur) c'est à-dire, pour ne point embarrasser mal-à-propos votre majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre ame passe dans un autre, & ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le dogme de la métempsychose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit

acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommandons une nouvelle carrière avec une ame aussi neuve & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira, pour la première fois, de cet immense tourbillon de feu dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos ames destinées pendant une longue suite de siècles, à passer de corps en corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils ne soutiendroient pas, sans désespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'ame d'ailleurs se trouveroit nécessairement surchargée d'un grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle feroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher ami, dit alors le sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, repliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reste cependant à dire à votre majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, sur-tout quand il nous a infligé quelque peine singulière; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le sultan, allons; cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour un autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre clément majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la sultane: il est dans son auguste caractère de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pû être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous, repliqua le sultan, terrassé par l'objection? Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne puisse... Mais, parbleu, j'ai raison. Je ne sçauois en conscience croire ce que dit Amanzéi: est-ce donc pour rien que je suis musulman?

A merveille, répondit la sultane : hé bien ! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui, reprit le sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de rose, bordé d'argent. Tant mieux, dit le sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses dérèglements. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit mi-

naudier, coquet, tracassier, médifant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'aperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, sçavoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme ; cela doit faire un détail fort curieux, j'ai toujours cru que les femmes avoient de singulieres idées. Je ne sçais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétoient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fausse : on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre ; j'étois sensible, l'on imaginoit que j'étois indiffé-

rente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscretion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me faisoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le sultan, on ne conçoit jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laissons-là cette matière, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étois galante dans ma jeunesse, que je ne sçavois ni haïr ni aimer; que née sans caractère, j'étois tour-à-tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carrière que quand deux personnes se donneroient mutuellement, & sur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le sultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la sultane. Pour quoi pas? reprit-il, j'aime assez les cho-

ses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au prophete ! il ne le fera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuse; d'ailleurs, mon ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une femme, & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, & d'être entier dans les choses que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui passoit pour être extrêmement sage: mais s'il est

est vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a pour leur sopha bien peu de femmes vertueuses.

CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs & se livrer à brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fut somptueux, ni que rien y parut trop recherché; tout y sembloit au premier coup-d'oeil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est

Tome III. Partie I. B

pas accoutumée à se fervir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévère s'ouvrit; je vis un autre maintien & d'autres yeux, elle m'effraya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant, qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin, elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation que dans le repentir. Je con-

clus de cela, que Fatmé étoit paresseuse, & je me ferois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le sultan, étoit-elle jolie, votre femme raisonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroïssoit. On sentoît même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, sans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie ver-

rueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenoit mal, & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes: ses habits étoient simples, de couleurs obscures; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix; elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élegance de sa taille, & sous l'attirail de l'austérité il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un bramine. Soit qu'elle crut avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrète, & qui étoit un

roman dont les situations étoient tendres & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, & sçavoir jusques à quel point son ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du bramine; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie & la richesse de ses vêtements, je le pris d'abord pour un des esclaves de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejeta long-temps & avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendit si docile; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parut se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulut paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répon-

dre à son ardeur, elle s'en défendit long-tems de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qu'il auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sais quelles étoient alors les idées de Fatmé, mais, soit que la reconnoissance la rendit plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves & mesurés, succéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'est pas moins que sa froideur, ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle

dissipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, ayant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré des gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du cabinet.

Oui-dà, dit le sultan, est ce que c'étoit une femme, qui dans le fond..... comme il y en a qui font semblant..... C'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont sa majesté s'expli-

que, reprit Amanzéi, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle desire, & sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le sultan, en riant, eh bien, voyons un peu, qu'est-ce que je pensois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'est cela, ou je meure ; interrompit le sultan, continuez, vous avez réellement bien de l'esprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaisirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement ; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichent leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes la

34 LE SOPHA,
nécessité de se déguiser & le desir de
se faire estimer, (desir qui n'est pas
toujours le premier qu'elles conçoit)
elle avoit senti de bonne heure
qu'il est impossible de se dérober aux
plaisirs, sans vivre dans les plus cruels
ennuis, & qu'une femme ne peut ce-
pendant s'y livrer ouvertement, sans
s'exposer à une honte & à des dan-
gers qui les rendent toujours amers.
Dévouée à l'imposture des sa plus ten-
dre jeunesse, elle avoit moins songé
à corriger les penchans vicieux de son
cœur qu'à les voiler sous l'apparence
de la plus austere vertu. Son ame, na-
turellement... Dirai-je voluptueuse!
Non, ce n'étoit pas le caractère de
Fatmé: son ame étoit portée aux plai-
sirs: peu délicate, mais sensuelle, elle
se livroit au vice, & ne connoissoit
point l'amour. Elle n'avoit pas encore
20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit
mariée, & plus de huit qu'elle avoit
prévenu le mariage. Ce qui séduit or-
dinairement les femmes, ne prenoit rien
sur elle; une figure aimable, beaucoup
d'esprit, lui inspiroient peut-être des
desirs; mais elle n'y cédoit pas. Les ob-
jets de ses passions étoient choisis parmi
des gens non suspects engagés par leur

CONTE MORAL. 35
genre de vie à taire leurs plaisirs, ou
entre ceux que la bassesse de leur état
dérobe aux soupçons du public, que
la libéralité séduit, que la crainte retient
dans le silence, & qui dévoués en ap-
parence aux plus vils emplois, quelque-
fois n'en paroissent pas moins propres
aux plus doux mysteres de l'amour.
Fatmé, au reste, méchante, colere,
orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger
à son caractère, il n'y avoit même
pas un défaut qu'elle n'eût fait servir
avec succès à sa réputation. Haute, im-
périeuse, dure, cruelle, sans égards,
sans foi, sans amitié, le zele pour Bra-
ma, le chagrin que lui causoient le
dérèglement des autres, le desir de les
ramener à eux-mêmes, couvroient &
honorioient ses vices. C'étoit toujours
à si bonne fin qu'elle nuisoit! Elle
étoit si faintement vindicative! Son
ame étoit si pure! Quel moyen de
soupçonner un cœur si droit, si sincere,
d'être conduit dans ses haines par
quelque motif que lui pût être person-
nel?

CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraisemblables.

APRÈS le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disoit consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisoit de lui-même; il paroïsoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sottise vanité de ce ridicule personnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite, la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation, ne médissent souvent; mais plus occupés des ridicules que des

vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours d'intention de nuire, ou du moins leur légèreté & le goût des plaisirs ne leur permettent, ni de la conserver long-tems, ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres, & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui sans cette vue même, paroîtroit si condamnable, leur est inconnue; ils. . . . Aurez-vous bientôt fait, interrompit le sultan en colere? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi, je prétends, repliqua le sultan, que cela n'est pas vrai; & quand cela seroit. . . . En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de sultan, que je tuerai le premier qui ose;

38 LE SOPHA,
ra me faire une réflexion. Nous ver-
rons a présent comment vous vous en
tirerez.

En me préservant des réflexions ,
répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas
le bonheur de plaire à votre majesté.
Fort bien cela, dit le sultan : allez.

Jamais on n'est sensible au plaisir de
dire mal des autres, qu'on ne le soit
aussi à celui de parler bien de soi-même.
Fatmé & les personnes qui étoient
chez elle, avoient trop de raison de
s'estimer beaucoup, pour ne pas mé-
priser tous ceux qui ne leur ressembloient
pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui
leur étoit nécessaire pour jouer, elles
commencerent une conversation qui ne
démentit point leur caractère. Le vieux
bramine cependant dit du bien d'une
femme que Fatmé connoissoit, & l'é-
loge lui déplut. Entre toutes les choses
contre lesquelles elle se déchaînoit,
l'amour étoit ce qui lui paroïssoit le
plus digne de blâme. Qu'une femme ai-
mât, eût-elle d'ailleurs les qualités les
plus estimables, rien ne pouvoit la sau-
ver de la haine de Fatmé; mais qu'elle
eut les vices les plus déshonorans & les
plus odieux, & qu'on ne pût pas nom-
mer son amant, c'étoit pour elle une

CONTE MORAL. 39
personne respectable, & dont on ne pou-
voit assez révéler la vertu.

La femme que le bramine louoit étoit
malheureusement pour elle, dans le cas
où l'on méritoit l'indignation de Fatmé.
Une femme perdue, dit-elle d'un ton
aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le
bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit
qu'elle eût des mœurs si condamnables,
& Fatmé l'instruisit charitablement des
raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors
une des femmes qui étoient chez elle,
que généreuse & portée au bien comme
vous l'êtes, vous ne soyez infiniment
sensible à ce que je vais vous apprendre.
Nahami, cette Nahami dont nous avons
ensemble tant déploré la perte, Nahami
lassée de ses erreurs, vient tout d'un
coup de quitter le monde, elle ne met
plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé,
qu'elle est louable, si ce retour est sin-
cere! Mais, Madame, vous êtes bonne,
& les personnes de votre caractère sont
facilement trompées; je le sens par moi-
même, quand on est né avec cette droi-
ture de cœur, cette candeur que vous
avez, on n'imagine pas que quelqu'un
soit assez malheureux pour ne les avoir
point, Après tout, c'est un beau défaut

que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne sçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en imposer au monde sur des déréglemens auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah Baham en bâillant, cette conversation m'est mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un

point que je ne puis dire. Je ne vous ennuie-t-il pas, vous-même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéi. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle put aller, on revint aux médifances générales, & s'appaisa, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loucha, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possible, & l'on fortifia. Je suis sur les épines, dit le sultan, vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne

rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le sultan, pour vous prouver que je sçais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous fortirez bien de votre conte, enfin..... Tout cela me fait plaisir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Emir, après avoir rendu grâces au sultan, poursuivit ainsi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'apercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même effet que sur votre majesté, & que si elle en

eut été la maîtresse, elle auroit employé sa journée à d'autres amusemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse; ses yeux s'attendrirent, ils errerent languissamment dans le cabinet, il sembloit qu'elle desirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella son esclave, un jeuve esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se présenta. Fatmé le fixant avec des yeux où

regnoit l'amour & le desir, parut cependant irrésolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de desirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien, mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des desirs, croyoit toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidelle aux sévères loix de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres,

& les plus ardentes caresses; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit pas desirées.

Dahis cependant paroissoit peu touché; ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé lui présentoit, c'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui, son ame grossiere ne sentoit rien, le plaisir ne pénéroit même pas jusqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raisons pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes, pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux transports d'un petit-maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux desirs de Dahis, annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'ame & la politesse des ma-

nieres rend supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses, qui ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleurs à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bientôt, je me trompois : c'étoit sur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni si ample matière, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un bramane sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de bramane, peu-fait pour les grâces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, aussi étoit-il le bramane d'Agra le plus recherché, le plus conso-

lant & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les âmes le goût de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux bramane s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modèles, & le bramane perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les êtres heureux destinés au service de Brama. Vous élevez mon âme à un extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton, & le bramane n'en changeant point, il s'établit entre eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangère, & en apparence bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoi qu'elle en dit, n'estimoit pas beaucoup celle du bramine même, fut la première à s'ennuyer du sentiment. Le bramine, à qui il ne plaisoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi, & cette conversation si fade, si douceuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le bramine, qui pour le caractère & la figure ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisie. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin; Fatmé alla désespérer son mari, & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser

ses loirs que celles que j'ai racontées à votre toujours auguste Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que seule avec son bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hasard conduisit à la porte du cabinet, entendit des soupirs & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusemens particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs & les étranges paroles qui venoient de frapper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fit désirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frappa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans douter de ce qu'il voyoit, & ne savoir à quoi se déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châ-timent dû à vos vices & à votre hypocrisie.

A ces mots, sans écouter ni Fatmé ni le bramine qui s'étoient précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fut ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort pour qu'ils pussent être plaints, & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long-tems regardées comme des modeles de vertu.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.

APRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un palais voisin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y pensoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule

ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui sembloit regner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse; sa vertu étoit douce & paisible; elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriser les autres, & elle étoit sur cet article beaucoup plus réservée que ne le sont ces femmes qui ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempt de reproche. Son esprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est fort ennuyeux. Elle ne méditoit point & n'en sçavoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de foiblesses que les autres, elle sçavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-

vroit. Rien ne lui paroïssoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont défendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Aggra se faisoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère, tous la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fit les mêmes choses, & je confondis au premier coup-d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un esclave, ou un bramane, sans croire qu'on me mettroit de la conversation, & je fus longtemps étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oisiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison, m'ennuya enfin, & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le Sopha de cette dame, charmé d'être convain-

cu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuses, mais desirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les spectacles que son état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maison obscure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triste, meubée au dessous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoît assez que c'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je scusse chez qui j'étois, la première idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet servoit de retraite à une fille assez jolie, & qui, par sa naissance & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'étoit une jeune danseuse qui venoit d'être reçue parmi celles de l'empereur, & dont la fortune & la réputation

tion n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement presque tous les jeunes seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un intendant des domaines de l'empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet intendant, par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non-seulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le

seigneur; vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur; ignoble & sans goût dans sa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crut se connoître, & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il sçavoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assidument ses complaisans & ses flatteurs, & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouffoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra, il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressemens des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire,) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement des regards orgueilleux & distraits, puis en daignant

à peine lever les yeux sur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces paroles, il s'assit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de desirs, elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuse avec les seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit desirer qu'elle le fit. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée: sans tout cela, nous ne serions pas longtemps bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi: vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous, j'y vais pour voir, bon jour.

En achevant ces mots, il sortit; Amine le reconduisit respectueusement, & revint sur moi, se livrer à toute la joie que lui caufoit sa bonne fortune, & compter avec sa mere les diamans & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaisante des meres, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaitoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient à celui dans lequel elles alloient se trouver, faisoit mille réflexions sur la providence des dieux qui n'abandonnent jamais ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile! mon enfant, lui disoit elle; aussi, c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce: ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui est un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois,

à Dieu ne plaise ! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune ; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut se livrer quelquefois à l'amour, & malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espère que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elizire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Brama à béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches ! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables !

Hé oui ! ma mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y songerai ; mais me conseillerez-vous pourtant de n'être qu'un monstre que j'ai actuellement ! cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la mere, à l'égard de son cœur, on n'en est pas la maîtresse ; je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux seigneurs de la cour, à moins que vous ne les voyiez *incognito*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez, c'est un bon choix, il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monsieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans ? Ah ! Oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutoit elle, que j'ai de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on est bien aise d'être comme tout le monde. Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient désespérées, & des diamans & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame.

58 LE SOPHA,
curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa mere, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant, dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des marchands & des ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la transportoit & augmentoit son ivresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses esclaves avec hauteur, aux marchands & aux ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta long tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un dés-

CONTE MORAL. 59
habillé superbe qui avoit été fait pour une princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui jusques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu des sottises, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à passer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jetta sur une table d'un

58 LE SOPHA,
curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa mere, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant, dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu personne dans une aussi sotte admiration que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des marchands & des ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la transportoit & augmentoit son ivresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses esclaves avec hauteur, aux marchands & aux ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, se remit à sa toilette, y resta long tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un dés-

CONTE MORAL. 59
habillé superbe qui avoit été fait pour une princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui jusques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu des sottises, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à passer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jetta sur une table d'un

air négligent. Serrez ceci, lui dit-il; vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison, & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un cuisinier, c'est, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y ferons pas toujours seuls; des seigneurs de mes amis, avec quelques beaux esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos compagnes, des plus jolies s'entend; cela fera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la mere d'Amine, cette femme respectable, qui jusques là avoit été présente à la conversation, se retira & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à votre majesté; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours lui déplaisoient, & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, votre majesté imagine sans peine qu'il se tint des propos qu'il se-

CONTE MORAL. 61
roit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez dit la sultane, en se levant, mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela! s'écria le sultan, la belle modestie! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmes à présent, & je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi bien que moi, ou à peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre; par conséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez envie de sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien, n'est-il pas vrai? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le sultan avoit raison, & après avoir exagéré la prudence de sa conduite, il continua ainsi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'A-

62 LE SOPHA,
mine, qui fut plus long qu'intéressant, on servit. Comme je n'étois pas dans la salle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils eussent soupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours, Abdalathif s'endormit sur le sein de sa dame.

Amine, toute complaisante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prit avec elle de si grandes libertés. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroïssoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient enorgueillie, & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prit la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif ouvrant pesamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton brusque l'heure qu'il étoit. Il se leva sans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il, en la caressant brutalement, je vous ferai dire demain si je

CONTE MORAL. 63
puis souper ici. A ces mots il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle poussât la fauffeté jusqu'à pleurer de son départ, il fut inexorable, & se débarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut parti, elle sonna, en l'honorant à demi-bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, sa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ses esclaves, enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de momens après que sa mere & ses esclaves se furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un negre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt aperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

Manzéi, dit le sultan, si vous ôtiez ce negre-là de votre histoire, je pense qu'elle n'en seroit pas plus mauvaise. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, repliqua le sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La premiere femme de mon grand-pere Schah-Riar

couchoit avec tous les negres de son palais. Ça été, graces à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon sufdit grand-pere, non-seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, jusqu'à ma grand-mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de negres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au sultan de son étourderie, continua ainsi. Ah ! Massoud, dit Amine à son amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir ! Que je hais le monstre qui m'obsède ! qu'on est malheureuse de se sacrifier à la fortune !

Massoud, à tout cela répondoit assez peu de choses. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner, & se livrant après à toute la fureur des carresses d'Amine, ils commencerent une

forte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du cabinet, elle paya fort généreusement Massoud de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin lorsqu'elle vit paroître le jour, & la mere d'Amine, qui par une porte de son appartement qui donnoit dans celui de sa fille, l'avoit introduit, le fit sortir par la même voie.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine; de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux esprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empressèrent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit & la sûreté de ses lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talens, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la

basselte & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine ; mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon avec qui il lui plut. La conversation étoit selon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit assez peu les dames qui devoient souper chez Amine, & qu'elles ne s'en offensoient guere.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour moi dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les discours qui s'y firent. A en juger par ceux qui précéderent le souper, & ceux qui le suivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son cuisinier avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laissât bientôt Amine en

état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'état, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au prince & au peuple, qu'il le convainquit qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher sans que l'état ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne sçauois croire qu'une ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt) l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'a-

près qu'il lui eut donné parole positive de ne faire à Amine aucune proposition qui pût alarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité ! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement pour m'être déterminée à ce que je fais ! car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le sens bien, mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractère. Je vous en sçais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allois plus loin, je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle ? Qu'est ce donc que le jargon dont tu te fers ? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément, mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé, répondit-

elle, si vous avez attendu de moi quelque autre chose. Quoique je n'aime point le seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah ! petite reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable ; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidelle. Hé, dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie ? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis tort scrupuleuse. Oh ! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupule, & vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé ! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées ? tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole ; il y a là dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les

vœux que tu as pu faire. Convienst-en du moins. Que vous êtes badin ! répondit-elle en se saisissant de la bourte , vous me connoissez bien peu ! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous.... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciemens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi : aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paie même aussi cher que si j'étois en premier, & tu sçais bien que cela n'est pas dans les regles. Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, &.... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu aies de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défîât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne se rendit à ses desirs que

quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître, la mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il se retirât : il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres, il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la desirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches, pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, bramines, imans, militaires, cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que comme elle avoit des principes & des scrupules, il en coûtait plus aux étrangers, à ceux sur-tout qu'elle regardoit comme des infideles, qu'à ses compatriotes & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle.

Cen'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances, & après qu'elle s'étoit donné, triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là-dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fut trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, soit qu'aussi ridiculement, il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite sécurité, & sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fut pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire répondit Amanzéi. Ah ! oui, reprit le sultan, je vois à présent que c'étoit toute autre chose, cela se devine : lui-même il la surprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne sçais donc plus ce que

que c'étoit, dit Schah-Baham : au fonds ce ne sont pas mes affaires, & je n'ai pas besoin de me tourner la tête pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amusant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs des diamans, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe, & Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelque jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus assez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

Cen'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances, & après qu'elle s'étoit donné, triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là-dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fut trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, soit qu'aussi ridiculement, il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite sécurité, & sans un événement imprévu, quoiqu'il ne fut pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire répondit Amanzéi. Ah ! oui, reprit le sultan, je vois à présent que c'étoit toute autre chose, cela se devine : lui-même il la surprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne sçais donc plus ce que

que c'étoit, dit Schah-Baham : au fonds ce ne sont pas mes affaires, & je n'ai pas besoin de me tourner la tête pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amusant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs des diamans, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe, & Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelque jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus assez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

74 LE SOPHA,
tée, causoient seuls le chagrin qu'elle
paroissoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois
de son caractere, dût m'interdire cette
idée, la difficulté de pénétrer la cause
de son inquiétude me la fit former. Je
ne fus pas long-tems à voir que je m'é-
tois trompé sur tout ce que j'avois ima-
ginée.

Amine, l'air embarrassé, pensif, som-
bre, étoit un matin à sa toilette. Abda-
lathif entra. Elle rougit à sa vue, elle
n'étoit pas accoutumée à le voir le ma-
tin, & cette visite inopinée lui déplut.
Confuse & timide, à peine osa-t elle
lever les yeux sur lui. A la mine refro-
gnée d'Abdalathif, aux regards terribles
que de tems en tems il lançoit sur elle,
il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit
tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle
vraisemblablement, elle avoit donné
lieu. Amine sans doute sçavoit ce que
c'étoit, car elle n'osa jamais le lui de-
mander. Il garda quelque tems le silence.
Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec
une fureur ironique, vous êtes jolie!
Oui, très-fidelle! oh! parbleu, ma
reine, parbleu! On sçaura vous ap-
prendre à être sage, & vous mettre en
lieu où vous serez forcée de l'être, du
moins quelque tems.

CONTE MORAL. 75

Quel est donc ce discours, Monsieur?
lui répondit Amine d'un air de hauteur,
est ce à une personne comme moi qu'il
peut jamais s'adresser? Mesurez un peu
vos paroles, je vous prie.

L'insolence d'Amine, dans la situa-
tion présente, parut singuliere à Ab-
dalathif que d'abord elle le confondit;
mais enfin la fureur prenant le dessus, il
l'accabla de toutes les injures & de
tout le mépris qu'il croyoit lui devoir.
Amine voulut alors entrer en justifica-
tion, mais Abdalathif qui sans doute
avoit des témoins convaincans de ce
dont il l'accusoit, lui ordonna brusque-
ment de se taire.

Amine convint en ce moment qu'Ab-
dalathif avoit raison de se plaindre;
mais il lui paroissoit si peu possible que
ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas.
Elle crut même devoir à son tour l'ac-
cabler de reproches sur ses infidélités,
lui faire même des remontrances sur les
mauvais choix qu'il faisoit; toutes cho-
ses qu'elle ne lui disoit, ajouta-t-elle,
que par l'extrême intérêt qu'elle osoit
prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence si soutenue impa-
tienta enfin Abdalathif au point qu'il
pensa s'échapper tout-à-fait. Amine
D 2

voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de sa hauteur ni de ses reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette scene ne finit pour elle de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme si fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant lesquels il auroit, sans doute, tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroissoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en consolait, en

jettant de tems en tems les yeux sur les diamans & les autres choses qu'elle croyoit qui leur resteroit; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa mere alors entra, se jette mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaier beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Helas! ajoutoit tristement la mere d'Amine, nous sommes bien punies de nous être fiées à un imposteur. Ma fille sçait ce que j'en pensois, & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalathif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, se faisoit tout restituer par ordre. Lorsque cela fut fait: à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laisse; il n'a pas tenu à moi, petite reine, que vous n'ayez été plus heureuse. Cette mortification-ci vous rendra sans doute plus

prudente, je le desire sincérement ; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avoit tirée & où elle retourna cacher sa honte & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets & des imprécations de sa vertueuse mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolèrent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien ! ma fille, disoit un jour la mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé ? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même,

mais est il donc le seul à qui vous puissiez plaire ? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse. Non, ma fille, où l'espece manque, il faut se dédommager par le nombre. Si quatre ne suffissent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être que cela est sujet à des accidens, cela est vrai ; mais quand on ne se met au-dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces sages conseils, l'abandonnement où elle étoit ne lui permit pas de s'en servir aussi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif lui avoit si bien donné dans Agra la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce, que hors le fidele Massoud, de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems, que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir, plutôt sans doute pour jouir de son malheur que pour l'en consoler.

Le tems qui efface tout effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina

que les réflexions qu'on lui avoit laissées le tems de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les amans revinrent. Un seigneur Persan, qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en sçavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'affura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en sçavoir d'autant plus de gré, que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible, le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sçais si Amine usagagement de sa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la sienne, alla

chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence, & au goût qui y reugnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plairois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possible, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La maîtresse de ce palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son Sopha sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Poursuivie par son amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déjà obtenu la permission de lui parler de

son amour ; mais quoiqu'il fut aimable & pressant , que même il eut déjà persuadé , il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime , (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à sa vertu , & Zulma trop respectueux pour être entreprenant , attendoit du tems & des soins , qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en ressentoit pour elle. Mieux informé que lui des dispositions de Phénime , je ne concevois pas qu'il pût connoître aussi peu son bonheur. Phénime à la vérité ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit , mais ses yeux le lui disoient toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente , sans qu'elle le voulut , même sans qu'elle s'en aperçut , sa voix s'attendrissoit , ses expressions devenoient plus vives. Plus elle s'imposoit de contrainte avec lui , plus elle lui marquoit d'amour. Rien de son amant ne lui paroïssoit indifférent , elle en craignoit tout , & les gens qu'elle aimoit le moins , en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposoit silence , & l'oubliant à l'instant même elle continuoit la conversation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il

la trouvoit seule (& sans s'en apercevoir , elle lui en donnoit mille occasions ,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé , il arrivoit à Zulma de lui baiser la main ou de se jeter à ses genoux , Phénime s'effrayoit , mais ne se fâchoit pas ; c'étoit même si tendrement qu'elle se plaignoit de ses entreprises !

Et cependant , interrompit le sultan , il ne les continuoît pas ? Non assurément , Sire , répondit Amanzéi , plus il étoit amoureux . . . Plus il étoit bête , dit le sultan , je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide , reprit Amanzéi , que quand . . . Oui , timide , interrompit encore le sultan , voilà un beau conte ! Est-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette dame ? A la place de cette femme-là , je l'aurois renvoyé pour jamais , moi qui vous parle.

Il n'est pas douteux , reprit Amanzéi , qu'avec une coquette , Zulma n'eût été perdu ; mais Phénime qui réellement desiroit de n'être pas vaincue , tenoit compte à son amant de sa timidité. D'ailleurs , plus il ménageoit les scrupules de Phénime , plus il s'affu-

84 LE SOPHA,
roit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le saisit, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant oui dire, répliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime pensoit différemment & n'aimoit jamais tant Zu'ma que quand il avoit été plus respectueux qu'elle-même ne l'avoit encore désiré. Et, demanda encore le sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois si grossièrement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime : il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit que de lui ; elle avoit commencé par le désirer vivement, & son imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueusement à son désordre ; il étoit au plus haut point lorsque Zu'ma se présenta à ses yeux ; son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant ; ah ! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phéni-

CONTE MORAL. 85
me ; s'il eût osé même la presser, mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se feroit offensée de rien.

Ah ! le butor, s'écria le sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête ! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi ; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentit l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui

manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à sa laideur un caractère d'esprit dur & sévère, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fut hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sçais quel hasard un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens; il lui baïssa la main, elle en treffaillit; son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de surs garants du désordre qui s'élevoit dans son ame. Il lui répéta, en la serrant dans ses bras avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne sçais, (pendant qu'elle continuoït à s'en étonner) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai, mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à

céder à l'évidence. De quelque nature que fut la preuve qu'il lui offroit en la convaincant, elle acheva de la subjuguier. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui imposassent, soit qu'en ce moment elle se sentit fatiguée du poids de sa vertu, à peine se souvint-elle que la bienséance demandoit au moins qu'elle combattit, & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à résister le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuses qu'on ne puisse attaquer sans succès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux amans dont je faisois l'histoire à votre majesté.



—————

CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN soir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir; quoiqu'elle craignit beaucoup sa présence, elle ne sçavoit pas s'en passer, ainsi après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime, qui sentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être seule avec lui, avoit pensé avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour personne que pour Zulma. Il lui sembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de son amour, plus par mille choses qu'il imaginait, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé; & l'on est si clairvoyant dans le monde! Elle entendoit si bien Zulma! La méchanceté des spectateurs ne pouvoit-elle pas leur

donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient seuls, puisqu'alors il sçavoit être respectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas assez prudent: donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs, il étoit si triste quand il ne pouvoit pas lui parler! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder.

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, soit sur les usages, soit sur des choses qui lui paroissent aussi sensées, ce que l'amour seul lui faisoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même, sur ce qu'elle oppose à son amour; elle s'étoit exagéré la constance & les soins de Zulma, ce desir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire: elle se souvenoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidèle. Zulma d'ailleurs

étoit jeune, spirituel, bien fait, toutes choses sur lesquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le sultan ; cette femme - là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi ; huit ans dont une seule foiblesse alloit lui enlever tout le mérite ; en effet, s'écria le sultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est, pour une femme qui pense, plus considérable que votre majesté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amute pas, mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder, toujours contente d'elle-même, peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance : l'estime qu'elle a pour elle est toujours justifiée par celle des autres, & les plaisirs qu'elle sacrifie ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites - moi un peu, dit le sultan, croyez-vous que, si j'avois été femme, j'eusse été vertueuse ? En vérité, Sire, répondit Amanzéi, stupéfait de la question, je n'en sçais rien. Pourquoi n'en

sçavez-vous rien, demanda le sultan ? Mais est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions, dit la sultane ? Ce n'est pas vous que j'interroge, repliqua-t-il, je veux seulement qu'Amanzéi me dise si j'aurois été vertueuse. Sire, je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis, au reste, ajouta-t-il, en s'adressant à la sultane, ce n'est pas pour vous dégoûter d'être vertueuse, vous ; ce que je pense là-dessus n'est que pour moi, & peut être bien que si j'étois femme je changerois d'avis : sur ces sortes de choses chacun pense comme il veut, & je ne contrains personne. Votre maître s'embarrasse, dit en souriant la sultane à Amanzéi, & je vous réponds qu'il vous sera fort obligé si vous poursuivez votre conte. Ce que j'entends n'est pas mauvais, repliqua le sultan, ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps ?

Zulma entra, reprit Amanzéi ; & Phénime, quoiqu'il vint plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trou-

viez coupable ! Phénime ne s'aperçut que dans cet instant de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuser, & ne sçut que répondre. Zulma sourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu sourire. Il se jetta à ses genoux, & lui baïsa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres, elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention & une avidité qu'elle se seroit sûrement reprochée si elle avoit pu démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'aperçut qu'il y portoit ses yeux, & voulut rapprocher sa robe. Ah ! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légère faveur qu'elle lui accordoit, sans qu'il pût rien en conclure contre elle, elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent, sans s'enflammer, s'attacher long-tems sur l'objet que Phénime lui avoit abandon-

né. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ses yeux se troublèrent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le sultan ; mais il ne voyoit pas cela lui ! Ah ! la cruelle bête !

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'aperçut de celui de son amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son amant plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Ils se regardèrent quelque tems en gardant le silence. Phénime, enfin, lui dit qu'elle vouloit jouer.

Quelque déplacée que cette envie parut à Zulma, il ne sçavoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité que si c'eût été lui qui eût désiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle se sentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu, mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui, causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi, elle pressa son amant d'en prendre un autre, il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient par la violence qu'elle se faisoit, s'accroître

tre & prendre plus d'empire sur son ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds soupirs qu'il pouffoit, ses larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que son respect pour elle sembloit feu retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fut confuse de l'état où elle se trouvoit, soit qu'elle ne put plus soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla se jeter à ses pieds; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foiblesse pour lui baiser la main qu'elle avoit libre, & il la baisa avec plus de transport qu'un amant ordinaire n'en éprouve en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient ensemble, il n'osoit pas encore espérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime quel devoir être son destin, Elle

avoit toujours la tête appuyée sur sa main, il s'en empara doucement, & Phénime en se découvrant le visage, le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même. Ah Phénime ! s'écria-t-il, en poussant un profond soupir. Ah Zulma ! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils se regarderent, mais avec cette tendresse, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour seul, & l'amour le plus vrai peut faire sentir.

Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les soupirs, reprit la parole : Phénime, dit-il avec transport ; ah ! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laissez du moins à ces yeux charmans, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime, Zulma ; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit.... Zulma ! mon cher Zulma ! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces,
&

& si peu attendues, Zulma pensa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine jusqu'à ce moment il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle l'emportant sur ses desirs, il voulut attendre qu'elle achèverait de décider de son sort.

Phénime connoissoit trop Zulma, pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressements ; elle le regarda encore avec une extrême tendresse, & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle se précipita sur lui avec une ardeur que les termes les plus forts & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité ! que de sentiment dans leurs transports ! non ! jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés, sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le desir ; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés, & si rarement sentis. O dieux ! dieux ! disoit de tems en tems

Zulma, sans pouvoir en dire davantage ; Phénime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, ferroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui disoit elle avec transport, ah Zulma ! que j'ai connu tard le bonheur !

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre.

Zulma cependant avoit bien des choses encore à désirer ; & Phénime, à qui son ardeur les rendoit en ce moment presque aussi nécessaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses desirs, s'y livra aveuglément. Il sembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faisoit pour lui ; plus elle s'étoit défendue contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance lui avoit coûté, & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver si long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui si souvent gêne & corrompt les plaisirs, & qui paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu

du bonheur même, un bonheur encore plus doux à désirer. La tendre, la sincère Phénime se seroit crue coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit ; elle voloit avec empressement au devant de ses caresses, & comme quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports ; Phénime ! lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvemens pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez ; pourquoi avez-vous retardé si long-tems cet aveu ?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long-tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentois capable de la passion la plus sincère, plus je craignois de m'engager ; sans avoir aimé, je sentois que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer ;

100 LE SOPHA;
vous m'aviez touchée, mais vous ne
m'aviez pas vaincue. Vous l'avouera-
je Zulma? cette vertu que je vous sa-
crifie aujourd'hui avec tant de plaisir,
a long-tems combattu contre vous. Je
n'imaginois pas sans désespoir, qu'une
seule foiblesse alloit me ravir, & la douce
certitude que j'étois estimable, & le
bonheur d'être estimée. Ah Zulma!
ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras,
que tu me rends odieux tous les mo-
mens que je n'ai point passés à te prou-
ver ma tendresse! Qui moi! Zulma, j'ai
pu te résister! je t'ai fait répandre des
larmes, & ce n'a pas toujours été celles
que tu répands aujourd'hui! pardonne-
le moi, j'étois plus malheureuse que
toi-même! Oui Zulma, je me reprocherai
toujours d'avoir pu croire qu'être à toi
ne dût pas remplir tous mes vœux, &
me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, &
je pouvois songer à l'estime des autres!
Ah, puis-je encore mériter la tienne!
Votre majesté devine sans doute,
continua Amanzéi, quelle fut la suite
d'une pareille conversation; quelque
plaisir qu'elle-m'ait donné, il me seroit
impossible de me rappeler les discours
des deux amans qui, enivrés d'eux-
mêmes, s'interrogeoient, & ne se don-

CONTE MORAL. 101
noient jamais le tems de se répondre,
& dont les idées n'ayant alors entre
elles aucune liaison, ne peignoient que
le désordre de leur ame, & ne de-
voient pas avoir pour un tiers le même
charme que pour eux. J'étois surpris,
& de la vivacité de leur passion & des
ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se
séparèrent que fort tard, & Zulma fut
à peine sorti, que Phénime, qui lui
avoit consacré tous ses momens, se mit
à lui écrire. Zulma revint le lendemain
de fort bonne heure, toujours plus
amoureux, toujours plus tendrement
aimé, jouir aux genoux, ou dans les
bras de Phénime des plus délicieux
momens. Malgré le penchant qui me
portoit à changer souvent de demeure,
je ne pus résister au desir de sçavoir si
Zulma & Phénime s'aimeroient long-
tems, & cette curiosité m'arrêta chez
elle près d'un an; mais voyant enfin
que leur amour, loin de diminuer, sem-
bloit tous les jours prendre de nouvelles
forces, & qu'ils avoient même joint à
toutes les délicatesses, à toute la viva-
cité de la passion la plus ardente, la con-
fiance & l'égalité de l'amitié la plus ten-
dre, j'allai chercher ailleurs ma déli-
vrance, ou de nouveaux plaisirs.

CHAPITRE VIII.

EN sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curiosité me conduisirent, rien qui m'amusât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici l'on se rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrais assez souvent ce mouvement vif & passager que l'on honore du nom de goût, mais je ne trouvois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait si long-tems mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli est cependant ce que l'on éprouve le moins,

CONTE MORAL. 103.
je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à desirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs ! m'écriois je quelquefois ; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une espérance vaine ; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit seule. Quoiqu'elle fut encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez

elle, celui qu'elle paroïssoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament que par état, quoiqu'il fut chef d'un college de bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaïse humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévôt. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Moclès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & sa vertu sincère. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fut réelle, & que, quelques durs que fussent ses

principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent délavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes la méchanceté du public, il n'y avoit personne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée sur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les soirs chez Almaïde, & soit qu'ils fussent en compagnie, soit qu'ils fussent seuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours sages & mesurés. Communément ils agitoient quelques points de morale; Moclès dans ces discussions, faisoit toujours briller ses lumieres & sa droiture. Une chose seule me déplaisoit; c'étoit que deux personnes si supérieures aux autres & qui tenoient toutes leurs passions dans des bornes si resserrées, n'eussent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles se proposassent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas sur l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit son panegyrique, & se

louoit avec une complaisance, une chaleur, une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'espérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courtes, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut seulement ce qui la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment ! s'écria le sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez prise; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que

vous avez à parler, sans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'est moins salutaire que la morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de disserter sur la volupté: il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu, mais ils en convenoient séchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'éten-

108 LE SOPHA,
doient sur une matiere si intéressante ;
& s'appesantissoient sur les détails les
plus dangereux , avec une confiance
dont enfin j'osai espérer qu'ils pour-
roient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous
les soirs ils s'amusoient de ces peintu-
res vives que je croyois si peu faites
pour eux ; & quelque sujet qu'ils trai-
tassent d'abord , ils retomboient tou-
jours sur celui qu'ils auroient dû évi-
ter. Moclès , de qui insensiblement ces
discours avoient adouci l'humeur , ve-
noit chez Almaïde plutôt qu'à son or-
dinaire , s'y amusoit davantage , & en
sortoit plus tard. Almaïde , de son côté ,
l'attendoit avec plus d'impatience , le
voyoit avec plus de plaisir , l'écoutoit
avec moins de distraction. Quand Mo-
clès arrivoit chez elle , & qu'il y trou-
voit du monde , il y avoit l'air contraint
& embarrassé , & elle-même ne paroîs-
soit pas être plus contente. Enfin les
laissoit-on seuls , je remarquois sur leur
visage cette joie que ressentent deux
amans , qui , long-tems troublés par
une visite importune , ont enfin le bon-
heur de pouvoir se livrer à leur ten-
dresse. Almaïde & Moclès s'appro-
choient l'un de l'autre avec empresse-

CONTE MORAL. 109
ment , se plaignoient de ce qu'on ne les
laissoit pas assez à eux-mêmes , & se
regardoient mutuellement avec une ex-
trême complaisance. C'étoit à peu près
la même façon de se parler , mais ce
n'étoit plus le même ton. Ils vivoient
enfin avec une familiarité qui devoit
les mener d'autant plus loin , qu'ils s'é-
tourdissoient sur ce qui l'avoit fait naî-
tre , ou (ce que je croirois plus aisé-
ment) ne le pénétoient pas.

Moclès un jour louoit excessivement
Almaïde sur sa vertu ; pour moi , dit-
elle , il n'est pas bien singulier que j'aie
été sage : dans une femme , les préjugés
aident la vertu , mais dans un homme ,
ils la corrompent. C'est une espece de
fottise à vous de n'être pas galans , en
nous c'est un vice de l'être. Vous avez dû
vous , par exemple , qui me louez , en
ne pensant que comme moi , mériter
pourtant plus d'estime. A ne pas exami-
ner les choses avec cette exactitude de
raisonnement qui les montre telles qu'el-
les sont , répondit-il gravement , on
imagineroit que je suis en effet plus es-
timable que vous , & l'on se tromperoit.
Il est aisé à un homme de résister à
l'amour , & tout y livre les femmes. Si
ce n'est pas la tendresse qui les y porte ,

ce font les sens. Au défaut de ces deux mouvemens qui causent tous les jours tant de désordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs foiblesses que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en soupirant & en levant les yeux au ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le désœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses; l'imagination naturellement vicieuse les adopte & les étend: la passion déjà née, en prend plus d'empire sur le cœur; ou s'il est encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on se plaît à se présenter, le disposent à la foiblesse. Quand, seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme; moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister; c'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible, qu'a-t-elle

à craindre? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté se contenteront-ils toujours d'illusions? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flatter que dans un moment, (& qui fera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un amant tendre, ardent, empressé viendra gémir à ses genoux, & y porter en même tems ses larmes & ses transports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion?

Ah Moclès, s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient devoir le moins l'emporter sur elle. Je ne me flatte point, repliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la perfection; mais il est vrai que j'ai tout crain, sur tout ce désœu-

112 LE SOPHA,
vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces spectacles pernicious qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le sçais, reprit-il, & c'est à ce soin continuel de vous occuper que vous devez principalement votre sagesse, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux passions que l'oisiveté; & si elle prend tout sur nous qui sommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne pensons, repliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous disois. Il faut de plus, que vous considérez que les femmes sont toujours attaquées, & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes, qui même sans aimer, osent les premières dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs, & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple. . . . A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous; l'exemple doit même d'au-

CONTE MORAL. 113
tant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame, que l'on appelle le plaisir d'aimer: moi, par exemple, je suis dans ce cas-là. Quand cela ne seroit pas, repliqua-t-elle, né assez heureux pour être inaccessible aux passions, vous aurez toujours. . . . Ici, Moclès leva les yeux au ciel en soupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque chose! Ah Moclès! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il tristement; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des foiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire trop bien penser de moi. Il est moins humiliant d'être tenté, qu'il n'est glorieux de résister à la ten-

tation. En vous confiant mes foibleffes, je suis forcé de vous parler de mes triomphes; ce que je perds d'un côté, il semble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne sçais si je ne dois pas craindre que vous n'attribuez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le mensonge.

En achevant ce modeste discours, Moclès baissa les yeux. Oh! vous ne risquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien! vous avez donc été quelquefois tenté de succomber; vous ne m'étonnez pas; on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foibleffes que vous vous reprochez! Quoi, lui dit-il, vous aussi, Almaïde! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les

confond, soit indépendant de nous-mêmes: cent fois il m'a surpris dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès, dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'affervissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surpris; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ses soins, de les anéantir?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de desirs, sentez-vous encore

116 LE SOPHA,
ces mouvemens affreux ? Ils sont beau-
coup moins fréquens, repartit-elle, mais
j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans
le même cas, répondit-il en soupi-
rant.

Mais nous sommes fols de parler com-
me nous faisons, dit Almaïde en rou-
gissant, & cette conversation n'est pas
faite pour nous. Je doute, toutes ré-
flexions faites, que nous devons beau-
coup la craindre, répondit Moclès en
souriant d'un air vain : il est bon de
se défier de soi-même, mais ce seroit
aussi avoir trop mauvaise opinion de
nous que de nous croire si suscepti-
bles. Je conviens que le sujet que nous
traitons, ramene nécessairement à de
certaines idées; mais il est bien diffé-
rent de le discuter dans la vue de s'é-
clairer, ou dans celle de se séduire;
& nous pouvons, je crois, sans nous
tromper, nous répondre de nos mo-
tifs & nous reposer sur eux de notre
tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs,
que vous croyez que ces sortes d'ob-
jets, si dangereux pour les gens qui
vivent dans le désordre, puissent faire
la même impression sur nous : par eux-
mêmes ils ne font rien; des personnes
de la vertu la plus pure sont quelque-

CONTE MORAL. 117
fois forcées de s'y arrêter, sans que la
discussion la plus exacte de ces mati-
res prenne sur l'innocence de leurs
mœurs. Tout est mal & corruption
pour les cœurs corrompus, comme les
choses qui paroissent le plus contraires
à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux
qui ne cherchent point à s'y complaire.
Cela n'est pas douteux, puisque vous
le croyez, répondit-elle; & je n'ai
garde de me faire des scrupules, quand
il vous paroît que je n'en dois pas
avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il,
la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous
la découvrir, parce que je la crois in-
discrète, & je ne puis cependant y ré-
sister; je voudrois sçavoir si jamais on
ne vous a fait de propositions d'un cer-
tain genre, si jamais enfin (pour vous
montrer ma curiosité toute entière) vous
n'avez essuyé les transports d'aucun
homme, soit volontairement, soit mal-
gré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit
pas prévue, elle demeura étonnée,
rougit, & parut rêver; enfin, prenant
son parti; mais oui, répondit-elle avec
embarras, & puisque vous voulez le sça-
voir, je vous avouerai naturellement

qu'un jour un jeune étourdi qui (car je ne veux rien vous dissimuler) malgré mon aversion pour les hommes , me paroissoit assez aimable , me trouvant seule , me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir , quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect , ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls ; je la lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât , il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête , qu'à lui faire valoir ; il osa même m'assurer que je l'aimerois ; vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sçais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi ; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi , & me prenant brusquement entre ses bras , il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi de grace e du reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur , & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de sçavoir... Non , interrompit Moclès, vous me direz tout : c'est moins,

je le vois , (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'éouvoir vos sens , ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche , que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible , & ce motif , loin d'être louable , ne sçauroit être trop blâmé. Je puis , je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis , que s'il est vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous , ne vous jette dans une émotion dangereuse , vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir , sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? Oserez-vous compter sur vous-même , quand vous ne vous ferez pas éprouvée ? Ainsi donc , ménageant toujours votre ame , vous ignorez toujours quelles sont ses forces ! Almaïde , croyez-moi , l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas , & l'on ne tombe ordinairement que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire ; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous que vous pourrez apprendre jusques où vont les progrès que vous avez faits

dans le chemin de la vertu , ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs , qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès : je lui connoissois de la droiture & des lumieres , & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi , me dis-je avec étonnement , c'est Moclès qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur , & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès , me le fit regarder avec attention , & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux , que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances , autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès , que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre , Almaïde continua son histoire.

CHAP.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande question à décider.

JE vous obéirai aveuglément , répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche , & je vais m'en punir en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit , ce me semble , que ce jeune homme dont je vous parlois m'avoit renversée sur un Sopha ; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement , qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permit à peine de lui exprimer ma colere , il la lut aisément dans mes yeux , & voulant se précautionner contre mes cris , il parvint , malgré ma résistance , à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent ; il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée , je l'avouerai pourtant , mon indignation ne fut pas longue. La nature qui

Tome III. Partie I.

F

dans le chemin de la vertu , ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs , qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Moclès : je lui connoissois de la droiture & des lumieres , & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi , me dis-je avec étonnement , c'est Moclès qui conseille à Almaïde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur , & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès , me le fit regarder avec attention , & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux , que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances , autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès , que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre , Almaïde continua son histoire.

CHAP.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande question à décider.

JE vous obéirai aveuglément , répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche , & je vais m'en punir en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit , ce me semble , que ce jeune homme dont je vous parlois m'avoit renversée sur un Sopha ; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement , qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permît à peine de lui exprimer ma colere , il la lut aisément dans mes yeux , & voulant se précautionner contre mes cris , il parvint , malgré ma résistance , à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent ; il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée , je l'avouerai pourtant , mon indignation ne fut pas longue. La nature qui

Tome III. Partie I.

F

me trahissoit me porta bientôt ce baiser dans le fond du cœur; il se mêla tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines; je ne sçais quel plaisir qui, en le détestant m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame; mes cris se convertirent en soupirs, & emportée par des mouvemens auxquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible situation! Eh bien! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle? Quand je le pouvois, je lui faisois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit, je dis que je le crois, car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma fureur; une confusion singuliere reugnoit dans toutes mes idées. Je ne métois pourtant pas encore rendue; mais quelle résistance! qu'elle étoit foible;

& que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu! Ah Moclès! comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi? Comment des craintes si vives ne m'arrachoielles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu? Je souhaitois, (mais avec quels efforts! combien ne souffrois-je pas à souhaiter?) que l'on vînt m'arracher au sort qui me menaçoit. En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la dernière violence, & qui cependant déplaisoit moins que le premier, me faisoit desirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sento, je brûlois d'en sentir davantage; sans imaginer de nouveaux plaisirs,

j'en souhaitois ; l'ardeur qui me devoroit, commençoit à devenir un supplice pour moi & à fatiguer mes sens.

Quelle que fut l'ivresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse, continuoît de me la reprocher, lorsque ce jeune homme remarquable, sans doute, l'impression qu'il faisoit sur moi, poussa enfin jusqu'au bout les outrages qu'il me faisoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore ? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ses baisers dont il m'accabloit sans cesse, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle insulte réveilla ma fureur ; hélas ! ce ne fut pas pour long-tems. Je sentoientôt augmenter mon désordre ; jusqu'aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit im-

possible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état ! s'écria Moelès, & que j'en crains les suites ! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne sçais pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il est extraordinaire ! dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroïssoit au comble de l'égarément, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'impression, changeant ; une sorte de langueur qui vint y régner, en bannit la fureur : il chancela, & en me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juste punition des maux qu'il m'avoit faits !) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'hu-

miliation de mon ennemi ; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible , & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée , je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient , & que mes idées devenoient plus claires , je sentoie plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit ; mais cette confusion secrète dont j'étois accablée , me la ferma toujours , & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé , je le quittai brusquement. J'aimai mieux , à vous dire vrai , garder le silence , que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir , & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faisoit craindre.

Voilà , poursuivit-elle , la seule fois que je me suis trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître , & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir , que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés , que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien , dit alors Moclès , qu'il est important d'essayer son ame ; mais à propos , comment va la vôtre ? ce récit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craigniez ? Mais enfin , répondit-elle en rougissant , elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De sorte , reprit-il , que si actuellement vous trouviez un téméraire , vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah ! ne me parlez plus de cela , s'écria-t-elle , ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui , répondit il avec distraction , cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles , il tomba dans la rêverie la plus profonde : de tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit & avec des yeux qui peignoient ses desirs & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble , l'encourageoit ; mais son inexpérience ne lui permettant pas de sçavoir le mettre à profit , peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pour achever de séduire Almaïde , n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvât. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été , tyrannisé par l'idée des plaisirs , séduit , cessant de l'être , je le voyois

tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde, n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés, une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître; des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le sçavoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages, s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embar-

ras d'amener leur chute. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaïde & Moclès, loin de sçavoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se feroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, sçavoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux? Quelle honte ne feroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs; & quoique pour toutes les femmes cette loi ne soit pas inviolable,

Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs, sçavoit-elle comment Moclès la prendroit ? Peut-être si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se feroit-elle étourdie là-dessus; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes, de quelle manière ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le sophisme; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour se défendre, seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire, ou à se justifier de sa séduction!

Oh parbleu ! dit alors le sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne

fera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la sultane, je ne sçais pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me semble que la situation où il se trouvoit exigeoit qu'il en fit quelques-unes. Quelques-unes, passe, répondit Schah-Baham, & c'est précisément parce qu'il n'en falloit que quelques-unes qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le tems qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la sultane. Vous avez risqué ! dit Schah-Baham, oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire ? Vous avez de petites façons de parler aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde de sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses qui occupoient Almaïde & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude; & si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzéï ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas suspendre deux minutes

leurs résolutions. Eh bien, repliqua le sultan, le conteur est donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle penseroient avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il; mais je ferois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit lui donnoient un air si sérieux & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si longtemps le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua-t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il qu'il sera dans ma bouche. Je suis désolé

que ce jeune téméraire qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis longtemps, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre expérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi d'interroger sur ce qui m'agite une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractère & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans rien risquer. C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque désirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me

134 LE SOPHA,
confier jusqu'à vos plus intimes mou-
vemens, m'en auroit convaincu. Sça-
chons toujours ce qui vous occupe,
repliqua-t-elle, peut-être à force de
raisonner, viendrons-nous à bout....
Oh non ! interrompit-il, vous ne pour-
riez me donner que des conjectures ;
& ce qui m'occupe est d'une nature à
exiger la plus parfaite certitude. Sans
vous inquiéter davantage, je vais vous
dire ce que c'est, & vous jugerez s'il
doit m'être indifférent, pensant comme
je fais, d'être sur un pareil article dans
une si profonde ignorance. D'ailleurs,
votre intérêt s'y trouve joint au mien,
puisque'il n'est pas possible que, ver-
tueuse comme vous êtes, vous ne soyez
pas tourmentée des mêmes idées que
moi. Vous m'effrayez ! lui dit Almaïde,
parlez, je vous en conjure. Eh bien !
lui dit il, je pense qu'il est possible que
nous ayons fort peu de mérite à ne
nous être jamais écartés de nos devoirs.
Cela se pourroit-il ! s'écria-t-elle, &
d'un air assez fâché de ce que la con-
versation prenoit un tour si sérieux. Sans
doute, reprit-il, & je vais vous en con-
vaincre. Vous n'avez, vous, jamais
éprouvé les douceurs de l'amour (car,
quelque chose que vous en puissiez

CONTE MORAL. 135
croire, il n'est pas douteux que ce qui
vous est arrivé avec ce jeune homme,
ne vous en a donné qu'une idée fort
imparfaite) moi, je l'ai toujours fui,
est-ce là de quoi nous croire si parfaits ?
Mais, direz-vous, nous avons eu des
desirs, & nous en avons triomphé. Est-
donc une si grande victoire que celle-
là ? sçavons-nous ce que nous desi-
rions ? sommes-nous même bien sûrs
d'avoir eu des desirs ? non, notre or-
gueil nous a trompés : ce que nous avons
pris pour les desirs les plus ardens
étoient, sans doute, de bien légères ten-
tations. Ce n'est peut-être que par ig-
norance que nous nous y sommes mé-
pris, plût au ciel ! mais s'il est vrai
(comme je crains bien) que la seule
envie de nous exagérer nos triomphes,
ou de croire seulement que nous en
remporterions, nous ait trompés là-des-
sus, dans quelle coupable erreur n'a-
vons-nous pas vécu ? Nous nous som-
mes flattés d'être vertueux, pendant
que nous étions peut-être plus impar-
faits que ceux que nous osions blâmer,
& que notre vanité nous donnoit même

Cela est vrai, dit Almaïde, vous ve-
nez de faire là une affligeante réflexion !

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, repliqua-t-il d'un air triste, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à sçavoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais comme je vous le disois tout à l'heure, nous ne sçavons réellement ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu? dans la privation absolue des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut sçavoir quelle est la chose qui les flatte le plus? celui-là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas; que peut-il donc sacrifier? Rien, une chimère; car, quel autre nom donner à des desirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore? & si, comme cela est décidé, la difficulté du sacrifice en

fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée. Mais après s'être livré aux plaisirs & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde il est certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès qui craignit qu'en laissant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentît combien les raisonnemens qu'il employoit étoient faux; nous avons osé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il & je vous loue sincèrement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un & sur l'autre que des idées fausses. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de né-

gligence sur ses devoirs ; en proie à des distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que sans cette tourmentante idée qui l'obsède toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle sçavoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle seroit plus parfaite : il faut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir guere saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner ; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur la terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en serions plus parfaits ? Mais vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, considérez de grace la position où nous sommes, & jugez s'il en est de plus horrible. Je

CONTE MORAL. 139
ne le vois que trop, dit-elle ; elle est réellement épouvantable !

Premièrement, continua-t-il, nous ne sçavons pas si nous sommes vertueux ; état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il est, n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation : il n'est que trop certain que contens de la privation que nous nous sommes imposée, il y a mille choses plus essentielles, peut-être, sur lesquelles nous nous sommes crus dispensés de nous observer par conséquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, sans être de la même importance, a cependant des inconvéniens considérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous supposant tels que nous nous sommes crus jusques ici, je me déirois encore d'une vertu que nous avons choisie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce fera du plus léger qu'il se chargera. je vous entends, dit-elle en soupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules

ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baissant les yeux; & comment n'en être pas tourmenté, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant! Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plutôt au ciel que je ne suppose rien,) que fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir & juger de ses charmes par nous-mêmes; quel seroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu? Pour des âmes un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer; mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je ne le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire: si, au contraire, elles peuvent porter dans l'âme un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement, que sans doute Almaïde auroit détesté si elle avoit été plus à elle-même, fit sur une âme qui n'attendoit plus pour succomber que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés, je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absolue de cette épreuve; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté?

A ces mots elle se pencha languissamment sur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ses bras. Je crois, lui répondit-il, que si nous la voulions hasarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux: nous sommes sûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une grande recherche de la vertu que nous nous déterminons à des actions qui semblent la blesser, nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être enfin, nous y gagnerons, puisqu'au moins le souvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'A maïde ne répondit rien , elle paroïssoit encore incertaine ; Moclès qui vouloit , à quelque prix que ce fût , la déterminer , lui opposa pour achever de la vaincre , de ne tenter cette épreuve que par degrés , afin , disoit-il , que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes , ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit , bientôt ils s'égarèrent , & irritant leurs desirs par des choses qui , quoiqu'elles fussent faites sans graces & avec mal adresse , n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens , ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils sentoient , jugerent à propos de poursuivre , ou ne purent s'arrêter &.... tout d'un coup vous devîntes autre chose , interrompit le sultan ? Non , Sire , répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela , reprit Schah Baham , & je sçais bien pourquoi , c'est que cela est incompréhensible ; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible majesté , répartit Amanzéi ; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût imposé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché , repliqua le sulran ; & dites-moi , duquel des deux vous désîates-vous le plus ? Le récit d'Almaïde , répondit Amanzéi , me donna sur elle de grands soupçons , & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès , quoiqu'elle fut extrême , ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure , elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit , mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout ; si je m'en étois vanté , il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez , allez , soyez-en certain ; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose , toute probable qu'elle est , répondit Amanzéi , souffre des difficultés ; Moclès , pour un homme jusques alors si irréprochable , m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la these , dit le sultan , car ah oui ! on le voit bien , c'étoit lui. Mais accordez-vous donc , dit la sultane , c'étoit elle , c'étoit lui : pourquoi , sans se tourmenter tant , ne pas penser que tous

Quoiqu'A maïde ne répondit rien , elle paroïssoit encoré incertaine ; Moclès qui vouloit , à quelque prix que ce fût , la déterminer , lui opposa pour achever de la vaincre , de ne tenter cette épreuve que par degrés , afin , disoit-il , que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes , ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit , bientôt ils s'égarèrent , & irritant leurs desirs par des choses qui , quoiqu'elles fussent faites sans graces & avec mal adresse , n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens , ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils sentoient , jugerent à propos de poursuivre , ou ne purent s'arrêter &.... tout d'un coup vousde vîntes autre chose , interrompit le sultaa ? Non , Sire , répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela , reprit Schah Baham , & je sçais bien pourquoi , c'est que cela est incompréhensible ; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible majesté , reparti Amanzéi ; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût imposé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché , repliqua le sulran ; & dites-moi , duquel des deux vous désîates-vous le plus ? Le récit d'Almaïde , répondit Amanzéi , me donna sur elle de grands soupçons , & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès , quoiqu'elle fut extrême , ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le récit de son aventure , elle avoit supprimé la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le sultan ; oh oui ! votre réflexion est juste : eh bien ! je n'en ai rien dit , mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout ; si je m'en étois vanté , il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez , allez , soyez-en certain ; ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La chose , toute probable qu'elle est , répondit Amanzéi , souffre des difficultés ; Moclès , pour un homme jusques alors si irréprochable , m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la these , dit le sultan , car ah oui ! on le voit bien , c'étoit lui. Mais accordez-vous donc , dit la sultane , c'étoit elle , c'étoit lui : pourquoi , sans se tourmenter tant , ne pas penser que tous

144 LE SOPHA ;
deux étoient de mauvaise foi ? Vous avez raison , repliqua le sultan , à la rigueur cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre , je ne sçais pas pourquoi , mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours , que dirent-ils après ? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement , il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde ; & sa raison reprenant peu à peu son empire , à l'étonnement succéda l'horreur : il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter , à se flatter qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur , il leva douloureusement les yeux sur lui-même , & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde , combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé , avec quel art il l'avoit corrompue par degrés , il tomba dans la douleur la plus amère..

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée , ne distinguant pas les objets aussi bien que Moclès , elle fut d'abord plus confuse qu'affligée. Soit
enfin

CONTEMORAL. 145
enfin que le désespoir où elle le voyoit lui fit sentir sa chute , soit que d'elle-même elle connut tout ce qu'elle avoit à se reprocher : Ah Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant , vous m'avez perdue ! Moclès en convint , il s'accusa de l'avoir séduite , la plaignit , tâcha de la consoler , & lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin , après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincère , sans oser la regarder , il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde restée seule , n'en fut ni moins honteuse ni plus tranquille ; elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout , jusques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès , & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès , dès le lendemain , prit le parti de la retraite la plus austère... Voilà qui acheve de me décider , interrompit le sultan , ce n'étoit pas lui. Et Almaïde , continua Amanzéï , toujours inconsolable , quelques jours après suivit son exemple. Ceci me dérange , reprit le sultan , il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais question plus

146 LE SOPHA,
difficile à décider ne s'étoit offerte à
mon esprit, & je la laisse à résoudre
à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entre autres choses, on trouvera la
façon de tuer le tems.

QUELQUE goût que j'eusse pris
pour la morale, je commençois
à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque
Moclès la séduisit. Un jour plus tard
j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit
au moins dans Agra deux femmes in-
sensibles, ma patience heureusement me
sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai
long-tems; les ridicules, ou les vices
d'un genre qui m'étoit déjà connu, me
promettant peu de plaisir, j'évitai avec
soin ces maisons où tout avoit l'air dé-
cent & arrangé. Mes courses me con-
duisirent dans un fauxbourg d'Agra, qui
étoit rempli de maisons fort ornées;
celle pour qui je me déterminai, appar-
tenoit à un jeune seigneur qui n'y lo-
geoit pas; mais qui quelquefois y ve-
noit *incognito*.

CONTE MORAL. 147

Le lendemain que je m'y fus fixé,
je vis sur le soir arriver mystérieuse-
ment une dame, qu'à sa magnificence,
& plus encore à la noblesse de son air,
je pris pour une femme du plus haut
rang. Mes yeux furent éblouis de ses
charmes; avec plus d'éclat encore que
Phénime, elle avoit la même modestie,
& une physionomie si douce, que je ne
pus la voir sans m'intéresser à elle vi-
vement. A l'air dont elle entra dans le
cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fut
étonnée de la démarche qu'elle faisoit;
elle ne parla qu'en tremblant à l'esclave
qui la conduisoit, & sans oser lever les
yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rê-
vant, mais avec tant de langueur, qu'il
ne me fut pas possible de deviner quel
étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à
elle-même, que s'occupant des plus
tristes réflexions, après avoir soupiré
plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent
des larmes. Sa douleur paroissoit
cependant plus tendre que vive, & elle
sembloit moins pleurer des malheurs
qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé
ses pleurs, qu'un jeune homme fort bien
fait, & mis proprement, entra avec im-
pétuosité, & en chantant, dans le cabi-

146 LE SOPHA,
difficile à décider ne s'étoit offerte à
mon esprit, & je la laisse à résoudre
à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entre autres choses, on trouvera la
façon de tuer le tems.

QUELQUE goût que j'eusse pris
pour la morale, je commençois
à m'ennuyer chez Almaïde, lorsque
Moclès la séduisit. Un jour plus tard
j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit
au moins dans Agra deux femmes in-
sensibles, ma patience heureusement me
sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai
long-tems; les ridicules, ou les vices
d'un genre qui m'étoit déjà connu, me
promettant peu de plaisir, j'évitai avec
soin ces maisons où tout avoit l'air dé-
cent & arrangé. Mes courses me con-
duisirent dans un fauxbourg d'Agra, qui
étoit rempli de maisons fort ornées;
celle pour qui je me déterminai, appar-
tenoit à un jeune seigneur qui n'y lo-
geoit pas; mais qui quelquefois y ve-
noit *incognito*.

CONTE MORAL. 147

Le lendemain que je m'y fus fixé,
je vis sur le soir arriver mystérieuse-
ment une dame, qu'à sa magnificence,
& plus encore à la noblesse de son air,
je pris pour une femme du plus haut
rang. Mes yeux furent éblouis de ses
charmes; avec plus d'éclat encore que
Phénime, elle avoit la même modestie,
& une physionomie si douce, que je ne
pus la voir sans m'intéresser à elle vi-
vement. A l'air dont elle entra dans le
cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fut
étonnée de la démarche qu'elle faisoit;
elle ne parla qu'en tremblant à l'esclave
qui la conduisoit, & sans oser lever les
yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rê-
vant, mais avec tant de langueur, qu'il
ne me fut pas possible de deviner quel
étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à
elle-même, que s'occupant des plus
tristes réflexions, après avoir soupiré
plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent
des larmes. Sa douleur paroïsoit
cependant plus tendre que vive, & elle
sembloit moins pleurer des malheurs
qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé
ses pleurs, qu'un jeune homme fort bien
fait, & mis proprement, entra avec im-
pétuosité, & en chantant, dans le cabi-

net. Sa présence acheva de troubler la dame; elle rougit, & en détournant ses yeux de dessus lui, & en se cachant le visage, elle tâcha de lui dérober la confusion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & se jettant à ses genoux: Ah Zéphris! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas! est-ce Zéphris que je vois ici! est-ce vous! vous que j'adore, & que je n'osois presque pas y espérer! quoi! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras!

Oui, répondit-elle en soupirant, c'est moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chère cette solitude, s'écria-t-il, en lui baissant la main! Ah! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse deviendront plus cruelles pour moi, à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir, & elles s'en effaceront, Mazulhim: ou si vous vous les rappelez quelquefois, ce ne sera que pour me mépriser de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur! repli-

qua-t-il d'un ton badin; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimères; sçavez-vous bien qu'au vrai, je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous; & vous doutez de mes sentimens! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement; je sçais que vous ne pouvez être ni constant, ni fidele: je doute même que vous sçachiez aimer; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma foiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites, & pourtant j'y cède. Ma raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, sçavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis? Ah! Mazulhim, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous sacrifie, & que vous rassurez mon cœur! Je vous aime, Mazulhim; si vous me connoissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous desirez qu'il y soit tou-

jours. Si vous sçaviez combien j'ai besoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuseriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'est mon seul bien & mes uniques vœux. Serait-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour moi comme je pense pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteste.... Mazulhim, interrompit-elle, laissez-moi le soin de vous justifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le persuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus sérieux que touché, que je ne me croyois pas assez malheureux pour que les preuves que depuis six mois j'ai tâché de vous donner de ma tendresse, vous en eussent aussi peu persuadée. Je sens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inspirer, ne va jamais sans un peu de défiance; si celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la ferrant dans ses bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaisir de vous trouver si délicate, me fe-

roit oublier combien vous êtes injuste; mais c'est de votre repos qu'il s'agit ici, & si vous connoissiez mes sentimens, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphris les plus tendres libertés, mais elle se défendit d'un air si vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fut en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi! Zéphris, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne suis pas venue ici sans sçavoir à quoi je m'exposois, & vous me verriez verser moins de larmes, si je n'étois pas déterminé à me livrer à votre tendresse; je vous aime, & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je serois entre vos bras; mais Mazulhim, il en est encore tems, & nous ne sommes pas encore assez engagés l'un à l'autre pour que vous deviez me cacher vos sentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas; mais jugez combien j'au-

rois à me plaindre de vous, jugez quel feroit mon état, si je ne l'apprenois qu'après que ma foiblesse ne vous auroit rien laissé à desirer! Dominé par le desir de plaire, accoutumé à l'inconstance par des succès qui ne se sont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi que vous m'avez attaquée: examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma destinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, si vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrois de honte & de douleur, si je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis versoit en les prononçant, n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il; mais que je les mérite peu! est-il possible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets méprisables, qui seuls jusqu'à ce

jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu a pu donner lieu à vos soupçons; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loifirs, la honte de les avoir aimées? Il est vrai, je craignois l'amour; eh! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs & sans principes, qui, dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agréments, me sauvoient par leur caractère du danger d'une passion! Je suis, dites-vous, accoutumé à l'inconstance par le succès? M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattasse d'en avoir eu quelques-uns? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez si vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang je ne voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins digne de vous!

Zéphis, à ces paroles, parut un peu rassurée, & tendit la main à Mazulhim, en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner.

Où, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime ! ah ! combien vivement ! avec quel plaisir je sens à vos genoux, qu'au milieu même des transports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je sacrifiois ! qu'il m'est doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous ! sans vos charmes, même sans vos vertus, j'aurois, sans doute, ignoré toujours ce sentiment auquel, jusques à vous, je refuserois de me livrer. C'est à vous seule que je le dois, c'est pour vous seule que je veux en être éternellement rempli !

Ah Mazulhim ? s'écria-t-elle, que nous serions heureux si vous pensiez ce que vous me dites ! s'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre ivresse étoit peinte dans ses yeux, & bientôt Mazulhim, par ses transports, en pénétra toute son ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fut cependant à rendre Mazulhim l'amant du monde le plus heureux, elle ne put sans

se ressouvenir de ses craintes, & peut-être de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui opposant la plus foible résistance ; mais ne pouvez-vous... Ah Zéphis ! interrompit il, Zéphis ! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendresse ?

Zéphis soupira, & ne répondit rien : plus vaincue par son amour qu'elle n'étoit persuadée de celui de son amant, elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim ! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix ! aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé ; tout l'étonnoit ; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long-tems, & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse ; mais enfin, on ne sçauroit s'y plaire

toujours , & si l'on s'y arrête , c'est moins pour y borner ses desirs , que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. Peus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim , pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois , qu'à un excès d'amour , & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi , & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un amant si tendre , si pressé d'être heureux , s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif sans être ardent ; il louoit , il admiroit toujours : mais n'est ce donc que par des éloges qu'un amant sçait exprimer ses desirs ?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur , Zéphis s'aperçut du peu de succès de ses charmes : elle n'en parut ni surprise , ni choquée , & tournant ses beaux yeux vers son amant , levez vous , lui dit-elle avec le plus doux sourire , je suis plus heureuse que je ne le pensois.

Mazulhim à ce discours , qui ne lui parut qu'insultant , s'efforça , mais vainement , de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée

qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice : Hélas , Madame , lui dit il d'un ton qui me fit rire , c'est que vous m'avez attristé ! Votre trouble me divertit , répondit Zéphis ; mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi , que vous crussiez mon cœur blessé... Ah Zéphis ! interrompit Mazulhim , qu'il est affreux d'avoir tort avec vous , & difficile de s'en justifier ! Cessez donc de vous affliger , répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez , je ne le crois même que depuis un instant , & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse que par les choses que vous vous reprochez.

Ah ! cela , comme l'on dit , est bon pour le discours , dit le sultan ; mais dans le fond de l'ame , cette dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premièrement , c'est que par soi-même , cela est affligeant , & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes , n'en sçauroit divertir une , ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs , c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante , quand cela arrive , qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me souviens qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune,) c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva; nous étions pourtant tous deux. . . . Réellement, je ne m'en ferois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup. . . . je ne sçais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans, plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois; mais il est vrai que c'étoit une chose bien attendrissante. Je lui dis pourtant, entre autres choses, qu'il ne falloit désespérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès. . . Eh! finissez votre cruelle histoire, interrompit la sultane. Je trouve assez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me soit point permis de faire un conte, & chez moi sur-tout. De-là, comme je vous disois, poursuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela fasse un certain plaisir; par conséquent la dame de Mazulhim qui disoit de si belles choses. . . auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la sultane, cela est probable; mais sçachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embar-

rasse. Ah oui, reprit le sultan, je n'aurois, par exemple, qu'à. . . . mais n'ayez pas peur! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de son aventure, il me sembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque chose peut, lui dit-il, me consoler de cette affreuse disgrâce, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur; que de femmes me détesteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident à votre froideur; mais si, comme vous me l'avez dit & que je le crois, l'amour seul trouble vos sens, je ne trouve dans cette aventure que mille choses plus flatteuses pour moi que tous vos transports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez; peut-être aussi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en souriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute; mais quel que soit le motif de mon indulgence; ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous pardonne. Je vous avertis au reste, que je ferois moins tranquille sur le plus simple soupçon sur votre fidélité, que

sur ce que vous appelez un crime. Oui, Mazulhim, soyez-moi fidele, & puisse-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appelez des plaisirs, ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prêtoit à ses desirs avec une complaisance qu'intérieurement, peut être, il n'approuvoit pas, parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre, insensiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il sembloit que ce ne fut que dans cet instant qu'elle se fut véritablement rendue: elle n'avoit jusques-là, que souffert les empressemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inséparable du premier moment que tant de femmes jouent, & que si peu sentent, avoit cessé. Zéphis soutenoit sans em-

barras les éloges de Mazulhim, & paroisoit même desirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux: elle rougissoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faisoit rougir; ses regards ne se détournoient plus dedessus les objets qui d'abord avoient paru les blesser; la pitié que Mazulhim lui inspiroit, enfin n'eut plus de bornes; cependant...

Ah oui, interrompit le sultan, cependant.... J'entends bien, voilà un impertinent homme! Je ne connois rien qui soit à la longue plus insupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis; je suis bien sûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la sultane, je le suis du contraire; se fâcher d'un pareil malheur, c'est le mériter. Bon, reprit le sultan, pensez-vous qu'une femme fasse une pareille réflexion? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'en pareil cas je me fâcherois, & si je ne m'en croirois pas moins raisonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre chose, chacun a son goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obstination du malheur de son amant me parut l'ennuyer; soit qu'ayant plus fait pour lui que la pre-

miere fois, elle crut le mériter moins ; soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne pensant pas de Zéphis aussi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montrait moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fut en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on put le féliciter, & quels que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craint.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toutefois sans vouloir en offenser aucune ; & que sçait-on d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devoit s'en prendre ?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre ; une expérience de dix ans toujours heureuse, me faisoit croire toujours possible ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis ! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devoit combler mes desirs de nouvelles raisons de me plaindre ! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis ! re-

164 LE SOPHA,
prit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendresse que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur & mon désespoir; & je sens.... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchiez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment & me pénètrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien, dit Zéphis en se levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déjà me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation! Non Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous. Eh puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais sortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre; distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent, peut-être, Ma-

CONTE MORAL. 165
zulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter; essayons si, en y arrêtant moins notre pensée, nous ne nous y disposerions pas mieux.

La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main de l'air du monde le plus respectueux.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Mazulhim qui employoit si mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoissoient, & toutes cependant cherchoient à lui plaire; sa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit!.... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la discrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageoit cependant si peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contents que lorsqu'ils étoient sortis. A l'air modeste de Mazul-

him, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'affit sur moi nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds sur des carraux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fut en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant en voulant les réparer, d'effuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans sçavoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras, & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne

lui refusoit rien. Desiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée s'il ne cherchoit pas à le devenir? Etoit-ce enfin l'amour ou la vanité qui le ramenoit si tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulut empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens charmans quand ils précèdent ou suivent une conversation sérieuse; mais qui par leur frivolité ne sont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refusa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il avoit besoin qu'elle en eût, elle consentit par pure générosité, & en haussant les épaules, à ce dont il se faisoit de si grandes idées, & dont, car il faut lui rendre justice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins, & comme il étoit l'hom-

me de son tems qui sçavoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduisit à l'intérêt: le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement, & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens, ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles par lesquels il s'étoit vu si long-tems & si cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le sultan, c'est fort bien fait: *il vaut mieux tard que jamais,*

mais, c'est-à-dire que... N'allez vous pas nous expliquer cela, interrompit la sultane, & pensez-vous qu'Amazéi ait eu la prudence, ou la finesse de nous laisser quelque chose à deviner? Je n'en sçais rien, reprit le sultan, ce ne sont pas là mes affaires; mais enfin, c'est que, comme vous le sçavez aussi bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe.... Eh bien! dites-moi donc un peu, Mazulhim?

Sire, il fut heureux; mais il sçavoit mieux offenser, qu'il ne sçavoit réparer les outrages qu'il faisoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphis, il eût pu pour si peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre, où Zéphis mit beaucoup de sentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son amant, lui dit mille choses fines & passionnées qui ne me

me de son tems qui sçavoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduisit à l'intérêt: le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement, & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens, ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles par lesquels il s'étoit vu si long-tems & si cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le sultan, c'est fort bien fait: *il vaut mieux tard que jamais,*

mais, c'est-à-dire que... N'allez vous pas nous expliquer cela, interrompit la sultane, & pensez-vous qu'Amazéi ait eu la prudence, ou la finesse de nous laisser quelque chose à deviner? Je n'en sçais rien, reprit le sultan, ce ne sont pas là mes affaires; mais enfin, c'est que, comme vous le sçavez aussi bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe.... Eh bien! dites-moi donc un peu, Mazulhim?

Sire, il fut heureux; mais il sçavoit mieux offenser, qu'il ne sçavoit réparer les outrages qu'il faisoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphis, il eût pu pour si peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre, où Zéphis mit beaucoup de sentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son amant, lui dit mille choses fines & passionnées qui ne me

firent pas moins admirer son esprit que sa tendresse. Quoique lui-même fut étonné de tant de charmes, ils n'agissoient pas sur lui aussi vivement que sur moi, & il me parut que son orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui, & dont malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; son cœur inaccessible au sentiment, languissoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inspirer des desirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience que le souper finît. Il le lui dit lui-même; mais soit qu'elle n'eut pas si bonne opinion que lui de l'après-souper, elle

étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la pressa, bientôt... Ah Mazulhim! que tu aurois été heureux si tu avois sçu aimer!

Peu de tems après, Zéphis sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour & de reconnoissance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable, pour qu'il put s'attacher constamment à elle; elle étoit vraie, sans fard, sans coquetterie; Mazulhim étoit sa première affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu qu'une liaison où il ne trouvoit ni plaisir ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées sans sentiment & sans pudeur, ont mille aventures, sans avoir un amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuser de chercher plus encore le déshonneur que le plaisir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plut aux femmes de ce genre, & qu'à son tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la sultane, comment un homme de si peu de mérite avoit-il pu toucher une personne aussi estimable que vous nous avez

peint Zéphis ? Si votre majesté vouloit bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim , répondit Amanzéi , elle s'étonneroit moins qu'il eût sçu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens , & sçavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne seroit pas la premiere femme raisonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat , & votre majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous les jours. Sans doute , dit le sultan , par exemple , il a raison , l'on ne voit que cela ; au reste , ne me demandez pas pourquoi , car je n'en sçais rien. Ce n'est pas à vous non plus que je le demande , reprit la sultane. Ce ne sont des choses , qu'avec tout l'esprit que vous avez , il me paroît simple que vous ne sçachiez pas.

Qu'une femme raisonnable , continua t-elle , se rende à un amour également tendre & constant ; que sûre des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (si toutefois quelque chose peut jamais l'en assurer) elle se livre enfin à lui , cela ne me surprend pas ; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim , voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour , répondit Amanzéi , ne seroit pas ce qu'il est , si....

Si , si , interrompit le sultan , allez-vous faire long-tems les beaux esprits ? & ne vous souvient-il plus que j'ai défendu les dissertations ? Que vous importe , dites-moi , que cette Zéphis aime ce Mazulhim , que l'une soit une bégueule , & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez sçavoir pourquoi , que ne demandiez - vous à Amanzéi , pendant qu'il étoit femme ? Croyez-vous qu'il se souviene de cela lui à présent ? Vous êtes cause , au reste , avec tous vos discours , que les contes que l'on me fait ne finissent point , & cela m'excede. Voyons , Emir , où en étiez-vous ? que devint cette Zéphis si raisonnable qu'elle ennuie ? quelle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir , reprit Amanzéi ; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis , la trompa le plus secrètement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle ne furent pas assez habilement employés pour la tromper long-tems , ou les infidélités qu'il lui faisoit étoient trop fréquentes & trop marquées pour qu'il put toujours les lui dérober. Quoi qu'il en soit , elle se plaignit ; mais comme avec toutes les

174 LE SOPHA,
délicateffes de l'amour le plus tendre ;
elle en avoit tout l'aveuglement , il vint
aifément à bout de la calmer. Il conti-
nua fes infidélités , & elle recommença
fes reproches. Enfin , il s'impatenta , &
peu touché de fon amour & de fes lar-
mes , il rompit absolument avec elle , &
la laiffa livrée à la honte de l'avoir ai-
mé , & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi , dit le fultan , il fit fort bien
de la quitter ; & la preuve de cela , c'est
que j'aurois fait de même. Je fçais bien
qu'elle étoit fort belle , qu'elle avoit
beaucoup de mérite ; mais ce mérite-là
m'auroit , moi qui veux qu'on me di-
vertiffe , ennuyé tout comme lui. Ce
n'est pourtant pas que je fois un Ma-
zulhim , je penfe qu'on ne me le repro-
chera pas ; mais c'est qu'il ne laiffe pas
d'être plaifant de quitter des femmes ,
quand ce ne feroit uniquement que pour
entendre ce qu'elles en difent.



CHAPITRE XI.

*Qui contient une recette contre les
enchantemens.*

TROIS jours après que j'eus vu
Zéphis pour la première fois , Mazul-
him arriva feul. A peine avoit-il eu le
tems de donner quelques ordres , qu'une
petite femme , dont l'air étoit vif , in-
décent , étourdi , & pourtant maniéré ,
entra dans le cabinet. De loin , elle ne
manquoit pas d'éclat ; de près , ce n'é-
toit qu'une figure médiocre , & que fans
fes ridicules , fes mines , & cette prodi-
gieufe vivacité qu'elle affectoit , on n'au-
roit pas facilement remarquée. Auffi
étoit-ce la feule chofe qui avoit fait naî-
tre à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah ! s'écria-t-il , en la voyant , c'est
vous ; mais fçavez-vous bien que vous
êtes divine d'arriver de fi bonne heure !

Cette beauté , malgré fes airs en-
fantins , s'avança vers Mazulhim , avec
cette noble indécence qui compofoit
prefque toutes fes grâces ; & fans lui ré-
pondre , ni prefque le regarder : Vous

174 LE SOPHA,
délicateffes de l'amour le plus tendre ;
elle en avoit tout l'aveuglement , il vint
aifément à bout de la calmer. Il conti-
nua fes infidélités , & elle recommença
fes reproches. Enfin , il s'impatienta , &
peu touché de fon amour & de fes lar-
mes , il rompit absolument avec elle , &
la laiffa livrée à la honte de l'avoir ai-
mé , & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi , dit le fultan , il fit fort bien
de la quitter ; & la preuve de cela , c'est
que j'aurois fait de même. Je fçais bien
qu'elle étoit fort belle , qu'elle avoit
beaucoup de mérite ; mais ce mérite-là
m'auroit , moi qui veux qu'on me di-
vertiffe , ennuyé tout comme lui. Ce
n'est pourtant pas que je fois un Ma-
zulhim , je penfe qu'on ne me le repro-
chera pas ; mais c'est qu'il ne laiffe pas
d'être plaifant de quitter des femmes ,
quand ce ne feroit uniquement que pour
entendre ce qu'elles en difent.



CHAPITRE XI.

*Qui contient une recette contre les
enchantemens.*

TROIS jours après que j'eus vu
Zéphis pour la première fois , Mazul-
him arriva feul. A peine avoit-il eu le
tems de donner quelques ordres , qu'une
petite femme , dont l'air étoit vif , in-
décent , étourdi , & pourtant maniéré ,
entra dans le cabinet. De loin , elle ne
manquoit pas d'éclat ; de près , ce n'é-
toit qu'une figure médiocre , & que fans
fes ridicules , fes mines , & cette prodi-
gieufe vivacité qu'elle affectoit , on n'au-
roit pas facilement remarquée. Auffi
étoit-ce la feule chofe qui avoit fait naî-
tre à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah ! s'écria-t-il , en la voyant , c'est
vous ; mais fçavez-vous bien que vous
êtes divine d'arriver de fi bonne heure !

Cette beauté , malgré fes airs en-
fantins , s'avança vers Mazulhim , avec
cette noble indécence qui compofoit
prefque toutes fes grâces ; & fans lui ré-
pondre , ni prefque le regarder : Vous

aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie; mais, c'est qu'elle est charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela est divin! N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du fauxbourg! Ne dirait-on pas à ce propos, repliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet-ci est charmant! continua-t-elle, galant au possible! Je suis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaise. Oh pour moi, repliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'est pas que je ne sçache, aussi bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais... Vous ne la pratiquez pas, interrompit-il, oh! pour cela l'on vous rend justice. C'est que cela est vrai au moins, reprit-elle exactement, je ne suis point fausse. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me proposâtes de venir ici... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractère ne me le permit point; je suis franche, naturelle, vous me plaisez, & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en haussant les épaules, voi-

là une belle idée! j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant, reprit-elle; mais, dites-moi donc? y a-t-il long-tems que vous êtes ici? J'arrivois, repartit-il, & j'en rougis, j'en suis confondu: mais vous avez pensé être ici la première. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en savoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus pressés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dise des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Arab-cham. Ne lui a-t-elle fait que cela, demanda-t-il? Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction, puis les ramenant sur sa montre, mais, quelle folie donc, Mazulhim, lui dit-elle, est-ce que nous serons seuls tou-

le jour ? Voilà une assez bonne question, répondit-il; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus: laissez donc, ajouta-t-elle, sans aucun desir qu'il finit, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien; & à propos de quoi être seuls, s'il vous plaît? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quel conte; où avez-vous donc pris cela? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure; après tout, cela m'est égal, & je sçaurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc, vous avez des façons singulieres. Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond; c'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure; tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger,

Quand j'y pense, reprit-elle, il faut que je sois bien folle pour croire que vous me ferez fidele, vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah! ne parlons pas de cela, repliqua-t-il, en s'occupant toujours (& graces aux bontés de Zulica) fort commodément; vous seriez peut être embarrassée, si j'étois plus constant que vous me soupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laisser? dit-elle, en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la constance, continua-t-elle aussi froidement que s'il n'eût pas continué lui, j'en ai dans le caractère, j'ose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu que la constance tant elle est commune, répondit-il, & l'on peut, sans se vanter, dire qu'on en est capable; vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je sçais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les amans que vous avez eus. Eh bien! dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage: finissez donc! vous me tourmentez!! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, repliqua-t-elle, c'est tou-

H. 6.

jours plus que je ne veux. Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ! allez-vous avoir un caprice ? N'avons-nous pas tout réglé ? Eh mais . . . oui, répondit-elle, mais . . . Ah Mazulhim ! vous me déplaitez ! C'est un conte, repartit-elle froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posa doucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous ; je vous le dis, c'est que je ne vous pardonnerai jamais une telle insulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entre autres choses, il avoit la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui déplût en effet à un point qu'on ne sçauroit imaginer. Cependant, malgré sa colere, elle attendit, & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes assurément) on ne lui avoit jamais manqué : c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime, de quels

CONTE MORAL. 181
prodiges, si l'on en croyoit le public, n'étoit-il pas capable ! Si (comme la chose lui paroïsoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hasard Mazulhim qui, disoit-on, n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier ? Elle avoit oui dire à tout le monde qu'elle étoit charmante ; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne méritât pas, au moins, par quelque endroit ; donc ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'oui-dire en oui-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les magiciens des Indes eussent travaillé contre lui ; mais continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui

répondit que par des souris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'osoit donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des magiciens? Je vous conseille de vous raccommo-der avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, sont de dangereux ennemis! Ils le feroient moins, si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute aussi que, malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimois avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé... Oh! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle même le tems que l'on pouvoit rester enchanté, croyoit alors avoir accordé assez de répit. Je sçais bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'osois espérer... Vous prenez assurément bien votre tems pour railler, interrompit-

elle, vous avez raison, rien n'est si glorieux pour vous que cette aventure! Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation? C'est, je vous jure, dit-elle, ce dont je me soucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, si vous vous en souciez si peu, de quoi vous fâchez-vous tant! Vous me permettrez de vous dire, Monsieur, que c'est une fort sottise que celle que vous me faites.

A ces mots elle se leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir: laissez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre: assurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'aussi malheureuses, mais je n'en ai jamais vu d'aussi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; désespérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans sa fureur à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main, & qu'elle brisa en mille morceaux. Hélas! Madame! lui dit Mazulhim en souriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briser si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées

de la même maniere ; au reste, ajouta-t-il en s'asseyant sur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à fait, dit Schah Baham, elle a du sentiment, & n'est pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus sotte précieuse que j'aie de ma vie rencontrée ? Je sens qu'elle m'intéresse infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi ; entendez-vous ; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriserai autant que le respect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allé s'asseoir dans un coin, & loin de lui, soutint assez bien pendant quelque tems la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre, elle se mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, est d'un tel opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit-elle, sans le regarder. Vous ne

le croyez peut-être pas, repartit-il ; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi-bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve & que je vous dirois si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer ; c'est une expression charmante qui ne laisse rien à désirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre sans se sentir remuer jusques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore qu'il est heureux que cela me plaise ?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne sus pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous sçais connoisseur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà précisément, dit-il, la raison qui me feroit désirer de mériter les vôtres. Ah sans doute ! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi bien ou mal ? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites ? Ah Zulica ! est-il possible :

que ce qui devoit augmenter votre tendresse, ne serve qu'à vous irriter contre moi !

Est-il possible aussi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour l'affront le plus sanglant que jamais vous puissiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il, aimable Zulica ! vous connoissez peu l'amour, si vous croyez que nous devons vous & moi rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendresse vous ont aimé bien peu si vous ne les avez pas trouvé tous aussi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monsieur, dit-elle en se levant, finissez, ou je vous quitte ; je ne puis plus soutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, répondit-il, & je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'il font cet effet-là sur vous ; mais, ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je trouverois tout simple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille : mais vous ! que vous soyez

précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu ! en vérité cela n'est pas pardonnable. En effet, dit-elle, il faut être sotte au dernier point pour ne la pas trouver flatteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singulière que j'ai faite sur vous ! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oui, repliqua-t-elle, cela vous sera sûrement plus commode ; mais faisons mieux, n'en parlons plus ; aussi bien ne suis-je pas assez imbécille pour que vous puissiez me persuader jamais que plus un amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous ? Oui, repartit-elle, précisément, c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose que je le suis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & si je ne vous aimois au point

que je ne connois sous le ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penser m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi; mais c'est qu'il est décidé de tout tems que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers & incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les momens où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir suffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instans heureux qu'il a si vivement désirés; combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précèdent, & si ce désordre que vous me reprochez est aussi désobligeant pour une femme qui sçait penser, que ce sang froid dont, faute d'y réfléchir sans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jeter à ses genoux, seroit-ce la première fois

que vous... Ah! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle; laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudriez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise rendit ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi en faisant cette légère résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'étoit fâchée.

Déjà troublée par les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à désirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens que la première fois; déjà même elle e'péroit lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien ! dit le sultan , qu'il finisse donc aussi lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica , mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impâtent pas , si la patience d'un derviche y tiendrait ? C'est , parbleu , bien la peine de la faire attendre ! Amanzéi , vous ne m'aviez pas promis cela , au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; & , je vous le dis naturellement , je ne le trouverois pas bon. Mais , point du tout , Sire , répondit Amanzéi , si je faisois un conte à votre majesté , il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit , mais je raconte ce que j'ai vu , & je ne puis , sans altérer la vérité , donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le sot que ce Mazulhim , s'écria Schah-Baham , & que je suis piqué contre lui ! Mais , dit la sultane , je ne sçais pas pourquoi vous lui en voulez tant ; il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui , reprit-il ? ma foi je n'en sçais rien , c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs , dit encore la sultane , c'est que cette Zulica qui vous plaît tant , étoit la dernière des . . . Je vous prie , Mada-

me , interrompit-il , d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira , & de ne m'en point dire de mal. Je sçais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié , pour qu'il vous déplaise ; & cela me choque , je vous en avertis. Votre colere ne m'effraie point , répondit la sultane , & de plus , je ne serois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui , vous ennuyât demain mortellement. J'en doute , reprit le sultan , je ne me préviens pas comme vous , moi ; en attendant que cela arrive , voyons toujours le reste de son histoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faisoit à ses charmes : en vérité , Monsieur , lui dit-elle en le repoussant avec violence , si c'est une préférence que vous me donnez , j'ose dire qu'elle est mal placée. Je le dirois tout le premier , répondit-il , si je pouvois imaginer que vous crussiez un seul moment mériter les torts que j'ai avec vous ; mais je n'y vois pas d'apparence , & j'avouerai sans peine , que rien ne me justifie. C'est que quand on se connoît d'une certaine façon , dit-elle , l'on doit laisser les gens en repos. Ce fera sans doute le parti que

je prendrai, si ceci a des suites, repliqua-t-il, vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible elle tâchoit de se remettre comme elle étoit, lorsqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derriere elle, en troublant son ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine, qu'à coup sûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dût lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien ! Monsieur, lui dit-elle, ceci fera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas que je puisse sortir ? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en souvenir, répondit il, tout est dit là-dessus ; est-ce que vous ne soupez pas ici ? Non pas que je sçache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie, dit-il en la rejetant

rejetant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues : Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, si vous voulez, je vous le dis sans colere ; mais le personnage que vous me faites jouer est insoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre ; mais vous êtes si peu complaisante ? En vérité, repar-tit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hasard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit sa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuse) elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eut été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eut répondu si mal à ses dernieres bontés ; sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blef-soit si sensiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un espoir qui ne sembloit

se présenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi ? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à sa destinée ? un moment de plus peut vaincre son ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raisonnement n'étoit peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire ; mais pour la situation où elle se trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raisonner.

Mazulhim qui sentoît à l'air dont elle le regardoit, que pour résister à l'opiniâtre froideur que, malgré lui même, il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenue, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant. Assurément, s'écria-t-elle à son tour, dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus, lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément il faut convenir que j'ai une belle ame !

A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui sçavoit combien quel-

quefois il est dangereux de rire se fâcha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste qu'elle l'avoit craint. Les enchanteurs qui l'avoient jusques-là si cruellement persécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaisans de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remporteroit sur eux, ne fût complete, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut ; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât ; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle sembloit avoir : elle le connoissoit bien peu, de croire qu'il en eût besoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, se sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusqu'à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui étoit à portée de juger des choses plus sâinement que lui, put lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer sans se perdre, soit (ce qui est plus vraisemblable) qu'il crut n'avoir besoin de rien dire de plus auprès d'elle, il vou-

lut tenter ce qui (& encore par le plus grand hazard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas; & Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes; & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'un air dédaigneux! Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le sultan! eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilleuses! cela est bon à sçavoir. Quoi! lui demanda la sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le sultan; c'est que si jamais on s'avise de me faire des re-

CONTE MORAL. 197
proches, je sçais à présent ce qu'en j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que personne; mais, poursuivez, Emir: il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter; & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere Partie.

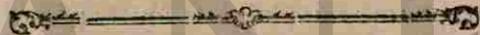


LE SOPHA,

CONTE MORAL.



SECONDE PARTIE.



CHAPITRE XII.

Le même à peu près que le précédent.

SI le désagrément qui arrivoit à Zulica la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la présence d'esprit qui lui étoit nécessaire dans un accident aussi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, se plaignit de toute autre chose que de ce qui la pénétoit de fureur, & pour tâcher de

l'auber sa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'assurément il ne méritoit pas.

Je ne sçais si ce fut pour mortifier Zulica, ou si, contre son ordinaire, il vouloit se rendre justice; mais quelque chose qu'il fit, il ne voulut jamais croire qu'il fut ce qu'elle disoit. Il y avoit, disoit-il opiniâtement, des jours malheureux, des jours que si, on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à se louer qu'à se plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle, avec une tendresse dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois sur ma beauté n'étoit pas sincère, ou que les choses que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus; mais vous m'avez rassurée.

Ah! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres! Je sens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne m'a-

CONTE MORALE. TOY
veuglent pas, & plus je vous trouve généreuse, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie repartit-elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée aussi fautive, rien ne seroit plus injuste.

En finissant ces mots, ils se mirent à se promener dans la chambre tous deux fort embarrassés l'un de l'autre, sans amour, sans desirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maison, à passer ensemble le reste d'un jour qu'ils ne paroissent pas disposés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputation. Ce qui intérieurement la désempéroit, (car je lisois aisément dans son ame) c'étoit l'impossibilité de se venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, se disoit-elle? ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui, permettra-t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de désabuser tout le monde!

Ces idées l'occupaient assez tristement. Pour Mazulhim, il sembloit qu'il

fut sur cela hors de tout intérêt. Ils se promenerent quelque tems sans se rien dire ; de tems en tems cependant ils se fourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez, lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Pensez-vous que d'être avec quelqu'un comme je suis avec vous, ne soit point pour une femme raisonnable une chose extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femme raisonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend sur elles, & combien, avant que de se rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, est très-probable, repliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguassent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puisse tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'esprit quand vous avez dit de pareilles choses ? Sçavez-vous bien que ce n'est-là qu'un vrai discours de petit-maitre ? Je ne l'en tiendrais pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, si vous sça-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi ! s'écria-t-il, vous y avez rêvé ! cela m'outrage ; je me flattois du contraire, & je vous sçais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, sans que vous y perdissiez rien dans mon esprit. Hé ! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions ? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement ? qu'est-ce que c'est que Zâlis ? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois jugé que vous le connoissiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoit tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous est, qu'il seroit bien fâché s'il vous sçavoit ici, continua-t-il, & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineront beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauffer les épaules, Zâdis vous plaisoit avant que j'eusse le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien ensemble.

Voilà, répondit-elle, une plaifanterie d'un bien mauvais genre ! Au fond, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il seroit encore trop heureux ; un homme comme Zâdis est peu fait pour être aimé & j'ai toujours été sur-

pris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous eussiez pu prendre un amant aussi froid, aussi taciturne! Mazulhim, répondit elle, il n'est que tendre. Je vous l'ai sacrifié, il seroit inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légère, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconstant, mais moins nous avons jusques ici été capables d'un attachement sérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre

A ces mots, il la conduisit de mon côté, mais d'un air qui faisoit aisément connoître que la bienfaisance seule y guidoit ses pas. Il vrai que vous êtes charmante, lui dit il, & sans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois personne qui pût mieux que vous faire le bonheur d'un amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je suis réservée; ce n'est pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, sans doute, repliqua-t-il, mais née sans desirs, vous n'accordez pas assez à ceux que vous faites naître, je sens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez sans cesse

CONTE MORAL. 205
de vous livrer trop, & entre nous, je vous soupçonne d'être assez peu sensible.

Mazulhim en parlant ainsi à Zulica, lui ferroit les mains d'un air passionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déjà nui, poursuivit il, je ne sçaurois me refuser au plaisir de les admirer encore; dussé-je même en périr, tant de beautés ne me seront pas cachées plus long-tems. Dieux! s'écria-t il avec transport, ah! s'il se peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque chose que Zulica eût dit de son peu de sensibilité, l'admiration où Mazulhim paroïsoit plongé, la vivacité de ses transports, les soins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'ému-
rent & la troublèrent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnoissance, mais Zulica se souvenoit encore du peu de fonds qu'il y avoit à faire sur lui; & redoutant tout de l'égarément dans lequel elle le voyoit, ah! Mazulhim, lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute sa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de sa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur conversation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudissoit de l'ouvrage de ses charmes, & Mazulhim plus content de lui-même, s'abandonna aussi à son enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuses dispositions, on vint servir; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes personnes qu'il y eût à la cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! sans doute, répondit-elle, est-ce que vous ignorez qu'il est infiniment bien avec Aïfcha? Mais ce seroit, à ce qu'il me semble, répondit-il, une raison de plus pour être modeste. Oui, pour un autre, repartit-elle, mais est-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que soit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre: un homme qui appar-

CONTE MORAL. 207
tient à Aïfcha, est sans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'est qu'elle en fait mystère. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers, jamais Aïfcha n'a caché ses amans, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle est, elle y fera moins disposée que jamais. Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

Et la petite Mesem, demanda-t-il, il me semble que vous ne la voyez plus? C'est qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle, en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement, rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque tems un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien; si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à votre majesté tous les propos qui se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le sultan, & je vous permets de les abrégier; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à votre majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressans pour... Oui, justement, interrompit le sultan, cela ne m'intéresseroit pas; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant? Par bien des raisons, dit la sultane; ce qui sert à amener un fait, ne sçauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même: d'ailleurs si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseroient par la continuité; l'esprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit soutenir d'être toujours ému, & il faut nécessairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le sultan, c'est comme pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois; quand on a un

certain jugement, qu'on pense d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Mazulhim, moins touché encore l'après-souper, des charmes de Zulica qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amusemens qu'il lui proposa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica se prépara à sortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaise humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il osa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils se revissent, & ajouter avec empressement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il sembloit desirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais si froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulut lui tenir parole.

En cet instant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuierois dans sa petite maison; qu'il suffiroit que je revinsse quand il reviendrait lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuser & pour m'instruire, que de suivre Zulica chez elle; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec

elle dans son palanquin. Aussi-tôt que je fus dans son palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de se mettre à sa toilette, lorsqu'on lui annonça Zâdis; elle le fit prier d'attendre, soit qu'elle ne voulut paroître à ses yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorsqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il seroit indécent qu'il la vit dans le désordre où elle étoit alors. Vu la fausseté de Zulica, cette dernière raison n'étoit peut-être pas aussi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de sentimens, cette scrupuleuse délicatesse qui sont aujourd'hui si ridicules, & qui peut être ont toujours été plus ennuyeuses encore que respectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion; de son côté,

elle le reçut avec une politesse étudiée & cérémonieuse, & un air aussi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent présentes, ils se parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choses aussi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le seul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands fussent à ce qu'elle méritoit, ne se permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme assez imbécille pour l'estimer, imitoit sa réserve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occasion qu'elles se trouvent.

Avec quelque soin que Zâdis se contraignit, Zulica crut remarquer dans ses yeux une tristesse différente de celle qu'il portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les questions qu'elle lui faisoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par des profondes révérences, & par des soupirs plus profonds encore.

Lorsqu'elle fut coëffée les femmes sortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire

ce que vous avez ? Pensez-vous que m'intéressant à ce qui vous regarde, comme vous sçavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre silence ? En un mot, je le veux, répondez-moi, je ne vous pardonnerai pas si vous vous obstinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin ; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica insista, & d'une façon si pressante qu'il crut que sans l'offenser, il ne pouvoit se taire plus long-tems. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant de l'absurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je suis jaloux.

Vous, Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement ; c'est moi que vous aimez ! Je vous aime ! & vous êtes jaloux ! Y pensez-vous bien ? Ah ! Madame, repliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je sens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon esprit se refuse aux mouvemens de mon cœur, & les défavoue, cependant ils m'entraînent, & tout le respect que j'ai pour vous, toute l'estime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne sois cruellement tourmen-

té. La honte enfin que je me fais de mes soupçons ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle, d'un air majestueux, & souvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes sentimens une preuve qui, pour vous doit être sans réplique, c'est de vous pardonner vos soupçons. Peut-être pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laisser aucun lieu de douter de moi, & qu'une personne de mon caractère doit inspirer de la confiance. Je devrois même mépriser vos craintes, ou m'en offenser, mais il est plus doux pour mon cœur de vous rassurer, & mon amour veut bien descendre jusques à une explication.

Ah ! Madame, s'écria Zâdis en se prosternant à ses genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, si je pouvois penser que des soupçons auxquels même je ne me suis pas arrêté long-tems, fussent pour vous une raison de douter de mon respect. Non, Zâdis, répondit-elle en souriant, je n'en doute pas ; mais sçachons un peu ce qui

vous a donné de l'inquietude ? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il ? Je veux sçavoir, repliqua-t-elle. Hé bien ! dit-il ; les soins que Mazulhim a paru vous rendre Quoi ! interrompit elle, c'est de lui que vous étiez jaloux ? Ah Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous assez méprisée pour croire qu'il pût jamais me plaire ? Ah Zâdis, dois-je & puis-je jamais vous le pardonner ?

CHAPITRE XIII.

Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.

EN achevant ces paroles, ses yeux se mouillèrent de quelques larmes, & Zâdis qui les croyoit sincères, ne put s'empêcher d'y mêler les siennes. Oui, j'ai tort, lui disoit-il tendrement, & quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle ne peut pas même me servir d'excuse. Ah ! cruel, répondit-elle en sanglottant, soyez jaloux, si vous le voulez ; abandonnez-vous à toute votre frénésie, j'y consens,

mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, repliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous pussiez prendre du goût pour lui ; mais je n'ai pu, sans frémir, le voir venir ici. Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agréments surpasseroit, s'il étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim ? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere ; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre ; mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus

214 LE SOPHA,
vous a donné de l'inquietude ? Qu'im-
porte, Madame, quand je n'en ai plus,
reprit-il ? Je veux sçavoir, repliqua-
t-elle. Hé bien ! dit-il ; les soins que Ma-
zulhim a paru vous rendre Quoi !
interrompit elle, c'est de lui que vous
étiez jaloux ? Ah Zâdis, êtes-vous fait
pour craindre Mazulhim, & m'avez-
vous assez méprisée pour croire qu'il pût
jamais me plaire ? Ah Zâdis, dois-je &
puis-je jamais vous le pardonner ?

CHAPITRE XIII.

*Fin d'une aventure, & commencement
d'une autre.*

EN achevant ces paroles, ses yeux
se mouillèrent de quelques larmes, &
Zâdis qui les croyoit sinceres, ne put
s'empêcher d'y mêler les siennes. Oui,
j'ai tort, lui disoit-il tendrement, &
quelque violente que soit ma passion
pour vous, je sens qu'elle ne peut pas
même me servir d'excuse. Ah ! cruel,
répondit-elle en sanglottant, soyez ja-
loux, si vous le voulez ; abandonnez-
vous à toute votre frénésie, j'y consens,

CONTE MORAL. 215
mais si vous me connoissez assez peu
pour vous défier de ma tendresse, du
moins ne me soupçonnez pas d'être ca-
pable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, re-
pliqua t-il, & je n'ai jamais imaginé
que vous pussiez prendre du goût pour
lui ; mais je n'ai pu, sans frémir, le voir
venir ici. Et c'est pourtant, répondit-
elle, de tous ceux que vous y voyez ;
le moins dangereux pour moi. Quand
je n'aurois pas le cœur rempli de la pas-
sion la plus vive, que Mazulhim m'a-
doreroit, que le nombre de ses agrè-
mens surpasseroit, s'il étoit possible, le
nombre de ses vices, il seroit encore à
mes yeux le dernier des hommes. Com-
ment voudriez-vous qu'une femme (je
ne dis pas qui se respecte, mais qui
n'a pas perdu toute honte) voulût pren-
dre Mazulhim ? lui qui n'a jamais ai-
mé, qui dit tout haut qu'il est incapa-
ble d'une passion, & pour qui le sen-
timent le plus foible est encore une
chimere ; lui enfin qui ne connoît d'au-
tre plaisir que celui de déshonorer les
femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicu-
les, ce n'est pas assurément que je n'eusse
de quoi m'étendre ; mais en vérité je
rougirois de vous parler de lui plus

long-tems. Au reste je suis bien aise, quoique je trouve vos soupçons aussi injurieux que déplacés, que vous m'avez confié le sujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le tems qui me sera nécessaire pour rompre avec lui sans éclat.

Zâdis en lui baissant la main avec transport, lui rendit grâces mille fois de ce qu'elle faisoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de sacrifice. Mais, Madame, lui dit-il est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroissiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en souriant; oh! non, je vous assure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoissez, & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'est pas assez pour s'adresser à des femmes d'un certain genre. Au surplus, pourtant je ne serois pas surprise, que, sans m'avoir jamais désirée, & sans m'avoir de sa vie parlé de rien, il dît publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il est avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme

me vous qui pût le croire; n'est-il pas vrai? Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi je n'en jure-rois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une chose délicieuse que d'entendre mal parler de votre maîtresse, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, sur le propos du premier fat qui, connoissant votre caractère, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & songez que la jalousie que vous voulez bien me pardonner... ne sera peut-être pas, interrompit-elle, la dernière d'aujourd'hui; je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il, & puisque vous m'avez pardonné, & que jusques à mes injustices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarrassé. Que vous êtes incommode avec vos

desirs, lui dit-elle! Ne me les sacrifierez-vous donc jamais? Si vous sçaviez combien je vous aimerois, si vous étiez plus raisonnable... Cela est vrai, ajouta-t-elle en le voyant sourire, je vous en aimerois mille fois plus; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choses qui me plaisent.

Tout en disant ces augustes paroles, elle se laissoit conduire languissamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut sur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'espere pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodemens, je commence à le croire.

Malgré sa répugnance, Zulica céda enfin aux empressements de Zâdis, mais ce fut avec une décence, une majesté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en seroit plaint sans doute; pour lui attaché aux plus minutieuses bien-séances, la vertu déplacée de Zulica le transporta de plaisir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur &

de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne sçais pourtant pas comment les choses à la fin se tournerent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui proposa de passer la journée avec elle. Pour que personne ne sçût qu'ils étoient ensemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les discours que pour toute autre raison, elle ordonna qu'on dit qu'elle n'étoit pas chez elle; Zâdis que sa jalousie n'avoit, comme c'est l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré sa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il sortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, persuadé autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raisonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulut continuer un commerce peu agréable pour une femme de son caractère, & où ni l'amour ni les plaisirs ne l'intéressoit; cependant la curiosité l'emporta sur toutes les

raisons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain ; & le soir marqué pour le rendez-vous fut à peine arrivé, qu'elle monta dans son palanquin, & prit, avec mon ame qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un esclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Comment donc ? dit-elle à l'esclave, d'un ton brusque, il n'est pas encore ici ? Je le trouve charmant de se faire attendre ! Il est admirable que je sois ici la première. L'esclave l'assura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne ; l'esclave sortit, & Zulica vint d'un air colere se mettre sur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accusant tout haut d'être d'une facilité sans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter ; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle se leva vivement, & ouvrant la porte : en vérité, Monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulieres,

aussi rares ! Ah ciel ! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus presque aussi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoissois pas. Quoi ! demanda le sultan, ce n'étoit pas Mazulhim ! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le sultan ! cela est bien particulier ! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui ? Sire, répondit Amanzéi, votre majesté va l'apprendre. Sçavez-vous bien, reprit le sultan, que rien n'est si comique que cela ? Cet homme-là se trompoit apparemment. Ah ! sans doute, il se trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y pense, qu'est-ce que c'est qu'une petite maison ? Depuis que vous en parlez, j'ai fait semblant de sçavoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, répartit Amanzéi, c'est une maison écartée, où sans suite & sans témoins, on va... Ah ! oui, interrompit le sultan, je devine, cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

La colere & la surprise qui saisirent Zulica à l'aspect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler : Je sçais, Madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être

étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient desirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes à qui (si j'avois eu le bonheur d'être à sa place) j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable; non, Madame, il sçait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de sa reconnoissance: des ordres cruels auxquels même il a pensé désobéir, quelques sacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaisirs. Il a cru devoir compter sur ma discrétion plus que sur celle d'un esclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hasard un secret où une personne telle que vous se trouve aussi particulièrement intéressée.

Zulica étoit si étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-tems sans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit lui faisoit même souhaiter qu'il eût encore plus de choses à lui dire.

Consternée & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere, enfin, elle se mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable, & tout ce que je puis vous dire pour le justifier semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux? Qu'il est heureux! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses-larmes qu'il vous fait verser! Que tant d'amour!..... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur, interrompit fièrement Zulica qui avoit eu le tems de se remettre? Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de part? Ne peut-on voir Mazulhim, sans concevoir pour lui les sentimens que vous semblez m'attribuer? Sur quoi enfin osez-vous juger qu'il offense mon cœur.

Pose croire, répondit l'Indien, en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre colere, l'heure à laquelle je vous

224 LE SOPHA,
trouve dans un lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement? Vous me permettez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien! Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ait dit, je venois ici le lui prouver, l'ingrat avoit enfin sçu m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard! Ciel! que serois-je devenue?

Eh Madame! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du secret? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-

CONTE MORAL. 225
t-elle aigrement? A-t-il joint la calomnie à l'outrage, & seroit-il assez indigne?... Mazulhim peut être indiscret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe! s'écria-t-elle, c'est la première fois que je viens ici. Je le veux bien, puisque vous le voulez, repliqua-t-il; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous? Si vous vouliez me rendre justice, j'ose me flatter que vous craindriez moins que je fusse le dépositaire de vos secrets. Vous pleurez! Ah! c'est trop honorer l'ingrat! Belle comme vous êtes, vous sied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger! Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit; je n'ignore pas que vous avez comblé ses vœux, je sçais même des détails de son bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offendez point, poursuivit-il, sa félicité étoit trop grande pour qu'il pût la contenir; moins content, moins transporté sans doute, il auroit été plus discret. Ce n'est pas sa vanité, c'est sa joie qui n'a pu se taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec transport! Ah le traître! Quoi! Ma-

zulhim me sacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? il a bien fait, poursuivit-elle d'un ton plus modéré, je ne connoissois pas encore les hommes ; & graces à ses soins, j'en ferai quitte pour une foiblesse. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'est pas vous venger, c'est vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes sont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non ils ressemblent tous à Mazulhim.

Ah ! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'ose vous jurer que si vous m'aviez mis à sa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais, reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu ne sont qu'un vain prétexte, & sans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Ah bien ! Oui, Madame, répondit l'Indien, il seroit inutile de vous le cacher, Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureusement ! Ah ! ce coup me tue, l'ingrat ! étoit-ce là le prix qu'il réservait à ma tendresse !

En finissant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour à-tour les larmes, la fureur & l'a-

battement. L'Indien qui la connoissoit ne s'opposoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je sens que je meure, Monsieur, lui dit-elle, après avoir long-tems pleuré, ce n'est point à un cœur aussi sensible, aussi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'aussi rudes coups ; mais qu'auroit-il donc fait si je l'avois trompé ? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignit de me l'annoncer lui même, ne pouvoit-il pas me l'écrire ? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus méprisable ? Pourquoi encore faut-il que ce soit vous qu'il choisisse pour me le faire dire ?

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confiance même, & je puis vous jurer que connoissant, comme je fais, votre injuste aversion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici si Mazulhim m'avoit nommé la dame à laquelle il me prioit de porter ses excuses. Je doute même (étant pour vous dans des dispositions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous

voir pour moi) que je l'eusse cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penser qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire son bonheur d'être aimé d'elle.

C'est donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus sensible que vous puissiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des secrets que sûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne sçais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarrassé; les secrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui possesseur, ne se confient ordinairement à personne; mais je n'ai point de raisons particulières...

Pardonnez moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïssez, je n'ignore pas qu'en toute occasion mon esprit, ma figure & mes mœurs ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus sévère critique. J'avouerai même que si j'ai quelques vertus, je les dois au desir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grâce de ces traits amers dont, depuis que nous sommes dans le monde, vous n'avez pas cessé de m'accabler.

Moi! Monsieur, dit-elle en rougissant, je n'ai jamais rien dit de vous dont vous puissiez être fâché; d'ailleurs, à peine nous connoissons-nous, vous ne m'avez jamais donné sujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas assez ridicule... Brisons-là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit; mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentimens que j'ai toujours eu pour vous (sentimens tels que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inspiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi m'ont fait gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puisse un jour prendre pour moi les sentimens que je pourrois désirer; mais j'espère que ma discrétion sur ce qui vous regarde vous fera revenir de votre prévention, & que si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous ne me refuserez pas votre estime.

Zulica, gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la source, elle s'étoit ouvertement déclarée son ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit si bien réparer, qu'il n'en seroit plus question entre eux, & qu'elle l'assuroit de son estime, de son amitié & de sa reconnoissance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le secret le plus inviolable, elle se leva dans l'intention de sortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant? Vous n'avez ici personne à vous; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir est encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis rester dans un lieu où tout me reproche ma foiblesse. Oubliez Mazulhim, reprit-il; cette maison aujourd'hui n'est point à lui, il me l'a cédée; permettez à l'homme du monde qui s'intéresse le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez sortir à l'heure qu'il est sans risquer d'être rencontrée. Que votre co-

lere ne vous fasse pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, songez que peut-être demain vous feriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des sentimens que l'on doit respecter, l'on vous croiroit personne à qui ces sortes d'aventures sont ordinaires.

Zulica résista long-tems aux raisons que Nassès (c'étoit le nom de l'Indien) lui apportoit pour la faire rester. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, souffrez que j'y passe la soirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je suis moi-même, tout doit vous répondre de mon respect. Je n'apporte pas sur mes sentimens; si j'ose encore vous en parler, c'est uniquement pour vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, & pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées.

Après quelque résistance, Zulica, persuadée par ce que lui disoit Nassès, consentit enfin à rester. Pensant, comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible... Bon! interrompit le sultan, il ne sçait ce qu'il dit; car au-

tant que je puis m'en souvenir, c'est toujours cette dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle; sans doute, dit la sultane, c'est la même. Un moment de grace, reprit le sultan, orientons-nous. Si c'est la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il se trompe. Cette dame-là est accoutumée à avoir des amans, par conséquent il est ridicule qu'il lui dise qu'elle doit être bien étonnée? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la sultane? Ah! c'est une autre affaire, repliqua le sultan? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? où veut-on que j'aie deviner cela! Ah! il se moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il! Voilà ce que je voudrois sçavoir. Et sans doute ce qu'Amazéi vous apprendra, si vous voulez le laisser continuer. Soit, dit le sultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'est pas que cela ne me soit égal; on parle pour parler, cela amuse, & pour moi, je ne hais pas la conversation.



CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que des discours.

AMANZÉI, le lendemain, continua ainsi :

Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Naffès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle, & c'est, je vous assure, une aventure bien singulière dans ma vie que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle; & réellement quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre! Vous aimez qui ne vous aime

tant que je puis m'en souvenir, c'est toujours cette dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle; sans doute, dit la sultane, c'est la même. Un moment de grace, reprit le sultan, orientons-nous. Si c'est la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il se trompe. Cette dame-là est accoutumée à avoir des amans, par conséquent il est ridicule qu'il lui dise qu'elle doit être bien étonnée? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la sultane? Ah! c'est une autre affaire, repliqua le sultan? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? où veut-on que j'aie deviner cela! Ah! il se moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il! Voilà ce que je voudrois sçavoir. Et sans doute ce qu'Amazéi vous apprendra, si vous voulez le laisser continuer. Soit, dit le sultan; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'est pas que cela ne me soit égal; on parle pour parler, cela amuse, & pour moi, je ne hais pas la conversation.



CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que des discours.

AMANZÉI, le lendemain, continua ainsi :

Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Naffès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle, & c'est, je vous assure, une aventure bien singulière dans ma vie que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle; & réellement quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre! Vous aimez qui ne vous aime

plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuste aversion que je sçavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché ? Peut-être hélas ! mes soins, ma constance, mon respect vous auroient désarmé. Et peut être aussi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, répondit-il, en lui prenant la main ; non, Zulica se seroit vue adorée aussi religieusement qu'elle mérite de l'être. Mais repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes discours que vous ; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choses que lui ?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ses sentimens, répondit-il ; Mazulhim inconstant, dissipé, n'a jamais sçu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiscret, & plus trompeur qu'il ne nous est même permis de l'être. Il est vrai cependant que quelque infidèle qu'il fut, vous pouviez, sans être accusé de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaisir si doux & si rare de regner dans un cœur qu'avant lui personne ne s'étoit soumis,

tout devoit vous faire espérer de sa part une tendresse éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devoit pour Zulica qu'une idée si simple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il est certain, du moins, répondit-elle modestement, que par ma façon de penser, je pouvois mériter quelques égards. Des égards ! Vous ! s'écria-t-il, ah ! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit ? Ainsi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on estime le moins. Vous voyez pourtant, reprit elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Nassès.... Vous le pouvez, interrompit elle, vous ne devez pas douter que ce qui se passe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre ; mais est-ce à moi, est-ce à ce Nassès si longtemps haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre ? Oui, Nassès, répondit-elle, c'est Zulica qui reconnoît son injustice, qui en est désespérée, & qui vous jure de la réparer par des sentimens & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligamment ; il étoit d'une figure fort agréable ; & quoique moins à la mode que Mazulhim , il ne lui cédoit en rien. Quoi ! s'écria-t-il encore , c'est vous qui me promettez de m'aimer ! Oui , repliqua-t-elle , mon cœur vous fera ouvert , vous y lirez comme moi-même , mes moindres sentimens , mes idées , tout vous sera connu.

Ah Zulica ! dit-il , en se jettant à ses genoux , & en lui baissant la main avec ardeur , que ma tendresse sçaura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi ! Avec quel plaisir ne vous foumettrai-je pas toutes mes pensées ? Maîtresse souveraine de ma vie , vos ordres seuls régleront ma conduite ? Laissons cela , dit-elle en fouriant , & levez-vous , je n'aime pas à vous voir à mes genoux ; revenons à ce que vous voulez me dire.

Il se leva , s'assit auprès d'elle , & lui tenant toujours la main , il poursuivit ainsi. Je vais vous interroger , puisque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies , Mazulhim a-t-il pu vous plaire ? par quel enchantement la femme la plus respectable par ses sentimens & par sa conduite , Zulica enfin , l'a-

t-elle trouvé aimable ? Comment un homme aussi vain , aussi impétueux , a-t-il pu convenir à une femme aussi sage , aussi modeste que vous ? Car , qu'il plaise à des femmes de son caractère , à ces femmes frivoles , étourdies , dissipées , à qui aucun objet n'inspire de l'amour , & qui cependant sont vaincues par tous ceux qui se présentent à leurs yeux ; qu'il leur plaise , dis-je , cela ne m'étonne pas , mais vous ?

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis , répondit Zulica , je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me crusse incapable de foiblesse. Sans en avoir fait la cruelle expérience , comme je l'ai faite depuis , je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuse dans les égaremens les plus funestes ; mais rassurée par mes sentimens , par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde , sans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous sont prescrits , j'osois me flatter que ce calme seroit éternel.

Sans doute , dit Nassès d'un air fort sérieux , rien ne perd les femmes comme

cette fécurité dont vous parlez. Cela est vrai : au moins, répondit-elle ; une femme n'est jamais plus exposée à succomber que lorsqu'elle se croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur , continua-t-elle , lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux ; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je sçais , c'est qu'après lui avoir résisté long-tems , mon cœur s'est ému , ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvemens qui prenoient sur moi , d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui sçavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble , en a profité , pour m'engager dans des démarches dont j'ignore la conséquence ; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois , & il me l'avoit promis , qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue , sa présence m'a plus émue que je n'avois pensé ; seule avec lui , je me suis trouvée moins forte contre les desirs ; sans sçavoir ce que j'accordois , je n'ai pu lui refuser rien ; l'amour enfin m'a séduite jusqu'au bout.

En finissant ces paroles , elle avoit

les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Nassès qui paroissoit prendre à sa douleur la part la plus sincère , en feignant de la consoler , lui disoit les choses du monde les plus propres à la désespérer. Sur-tout il appuyoit malignement sur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'est pas assurément , lui dit-il , que vous n'avez de quoi rendre un homme heureux ; du moins , on en doit juger ainsi. Il est pourtant vrai que cette inconstance si prompte de Mazulhim , seroit , si c'étoit toute autre que vous , penser les choses les plus désavantageuses.

Zulica , à ce propos , fit une mine qui marquoit assez à Nassès qu'elle croyoit avoir raison de ne se rien reprocher là-dessus.

On n'ignore pas , reprit Nassès , que les hommes sont assez malheureux pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable , sans que leurs desirs se ralentissent ; mais au moins on aime trois mois , six semaines , quinze jours même , plus ou moins : on n'a jamais imaginé de quitter une femme aussi brusquement que Mazulhim vous a quittée , vous ; c'est d'un ridicule ; d'une horreur même qu'on ne peut imaginer !

Ah! Zulica, ajouta-t-il, j'ose encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus constant. Zulica, lui répondit qu'elle en étoit bien persuadée, mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit désormais une chose indifférente que les hommes fussent constans ou non; qu'elle desiroit même, par la sincère amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il disoit sentir ne fut pas véritable, & qu'elle seroit extrêmement fâchée qu'il conservât des sentimens qu'il ne pourroit jamais voir récompensés.

Oui, lui répondit Nassès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractère cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoi qu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en serois beaucoup moins à plaindre; car enfin il me seroit permis d'imaginer que puisque vous avez aimé Mazulhim, il ne seroit pas impossible que vous m'aimassiez aussi. C'est une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, sans les offenser; mais malheureusement, vous ne ressemblez à personne, & c'est sans tirer à conséquence pour l'avenir, que vous avez eu une foiblesse.

Zulica

Zulica qui, sans doute, rioit en elle-même de la fausse idée que Nassès sembloit avoir d'elle, l'assura qu'il lui rendoit just ce, & s'étendit beaucoup sur l'heureuse façon de penser qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de disposition qu'elle avoit à se laisser toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaisirs d'une extrême vivacité, l'avoit laissée, même malgré l'amour violent que lui avoit seu inspirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Nassès; plus vous êtes estimable, plus vous êtes à plaindre. Votre insensibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim sera présent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée ne sortira pas un moment de votre mémoire; c'est un supplice qui vous accablera dans la solitude, & dont la dissipation & les plaisirs du monde ne vous distrairont jamais assés. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon esprit une idée aussi cruelle? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le souvenir de Mazulhim, mais sans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y seront attachés, puis je croire que

Tome III. Part. II. L

mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour assurer ma guérison? Non, Nassès, croyez-moi, une femme qui pense d'une certaine façon, ne sçauroit aimer deux fois. Idée fausse! s'écria-t-il, j'en connois qui ont aimé plus de six, & qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel, qu'il vous met au dessus des règles, & que si l'on sçavoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit assurément de la bonté de reste, repliqua-t-elle en souriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus simple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reste, que ce que j'en dis n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en seroit assez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue & la plus sincère qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper aux mépris, & que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en nous comme des vertus,

nous est toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on pensoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, si ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous refint, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raison; car qu'importe qu'on occupe son cœur essentiellement, je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t-il avec un esprit qui vous fait discerner si bien le faux du vrai, vous sacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne sçauroit pas raisonner? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foiblesse pour Mazulhim, plutôt que de songer sagement à vous en consoler; vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois; vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez, n'est pas vrai; mais vous résistez à vos lumieres, pour jouir du noble plaisir de vous affliger, & apparemment aussi, pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne font-ce pas là de beaux propos à faire tenir de foi?

De moi ! répondit-elle, mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua-t-il, je sçais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci : il est constant que je n'en parlerai pas moi ; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il se croie obligé à garder le silence ; & cependant si vous ne changez point de façon de penser, tout le monde le sçaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle ?

Parbleu ! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, sans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que si on le cherche opiniâtement, enfin on ne le découvre pas ? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, résiste au plaisir d'apprendre au public que c'est la perte qui la cause ? Cela est vrai, dit-elle ; mais Naffès, est-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée ? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond, que regrettez-vous à présent, Mazulhim ? S'il revenoit à vous, consentiriez-vous à le recevoir ? Moi ! s'écria-t-elle, ah ! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque chose qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur,

il est donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le sultan, en avez-vous encore pour long tems ? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet ! Tant pis, repliqua Schah-Baham, voilà des discours qui m'ennuient furieusement, je vous en avertis. Si vous pouviez les supprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaisir, & je n'en serois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la sultane, cette conversation qui vous ennuie est, pour ainsi dire, un fait par elle-même. Ce n'est point une dissertation inutile, & qui ne porte sur rien, c'est un fait... N'est-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en souriant ? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choses, reprit-elle, est agréable, elle peint mieux, & plus universellement les caracteres que l'on met sur la scene ; mais elle est sujette à quelques inconvéniens. A force de vouloir tout approfondir, ou de saisir chaque nuance, on risque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne sont pas des objets assez importants pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excède de

246 LE SOPHA,
détails & de longueurseux qui écoutent.
S'arrêter précisément où il le faut, est
peut être une chose plus difficile que de
créer. Le sultan a tort de vouloir que
dans l'endroit où vous êtes, vous mar-
chiez si rapidement, mais vous l'aurez
devant moi & devant toute personne
de goût, si la fureur de parler vous em-
porte, & si vous ne sçavez pas sacrifier
de tems en tems les choses mêmes qui
vous paroîtront les plus agréables, lors-
que vous ne pourrez nous les dire qu'aux
dépens de celles que nous attendons.
Le sultan a tort, dit Schah-Baham,
cela est bientôt dit ! & moi je soutiens
que cet Amanzéi-là n'est qu'un bavard,
qui se mire dans tout ce qu'il dit, & qui,
ou je ne m'y connois pas, a le vice
d'aimer les longues conversations, &
de faire le bel esprit. Cela vous cho-
que, ajouta-t-il, en se tournant du
côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis
franc ; & si vous voulez l'être, je parie
que vous avouerez que j'ai raison.
Oui, Sire, répondit Amanzéi, & com-
plaisance de courtisan à part, je suis
d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il
y a long-tems qu'on me trouve le dé-
faut que votre majesté me reproche.
Corrigez-vous-en donc, dit Schah Ba-

CONTE MORAL. 247
ham. S'il m'avoit été aussi facile de m'en
corriger, qu'il me l'a paru d'en conve-
nir, repartit Amanzéi, votre majesté
n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raisonnement de Nassès
frappa Zulica, poursuivit-il. Dans le
fond, vous avez raison, lui dit-elle, aussi
n'est-ce plus Mazulhim que je pleure,
c'est ma foiblesse, c'est de m'être donnée
à un homme si indigne de moi. J'avoue,
repliqua Nassès, d'un air simple, que le
tour qu'il vous joue ne doit pas le ren-
dre aimable à vos yeux ; cependant si
vous voulez le juger sans prévention,
je ne doute pas que vous ne lui trouviez
des agrémens ; car enfin il en a. Si vous
voulez, répondit-elle, dédaigneusement ;
d'abord il n'est pas bienfait. Je ne sçais
pas reprit-il, mais personne cependant
n'a plus de graces que lui ; il a la plus
belle tête & la plus belle jambe du mon-
de, l'air noble & aisé, l'esprit vif, léger,
amufant. Oui, reprit-elle, je ne nie point
qu'il ne soit une bagatelle assez jolie ; mais
après tout, il n'est que cela, & de plus
je vous assure qu'il s'en faut beaucoup
qu'il soit aussi amufant qu'on le dit. En-
tre nous, c'est un fat, d'une présomp-
tion, d'une suffisance ! Je pardonne
un peu d'orgueil à un homme, assez heu-

248 LE SOPHA,
reux pour vous avoir plu, interrompit
Nassès; on en prend à moins tous les
jours.

Mais, Nassès, répondit-elle, pour
un homme qui me dit qu'il m'aime, &
qui veut que je le croie apparemment,
vous me tenez des singuliers propos. Tout
odieux que vous est à présent Mazul-
him, répondit Nassès, il vous l'est en-
core moins que moi, & je croirois ris-
quer plus à vous parler d'un amant que
vous n'aimerez jamais, que je ne fais
à vous entretenir d'un que vous avez si
tendrement aimé. Il vous occupe encore
si vivement, que jamais je ne prononce
son nom, que vos yeux ne se mouillent
de larmes; actuellement encore ils s'en
remplissent, & vous voulez en vain me
les cacher. Ah! retenez vos pleurs, ai-
mable Zulica, s'écria-t-il, elles me per-
cent le cœur! Je ne puis, sans un at-
tendrissement qui me devient funeste, les
voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'a-
voit pas envie de pleurer, ne put en-
tendre ce discours, sans se croire obli-
gée de verser de nouvelles larmes. Nas-
sès qui se divertissoit de tout le manège
qu'il lui faisoit faire à son gré, la laissa
quelque tems dans cette douleur affectée.

CONTE MORAL. 249
Cependant pour ne pas perdre ses mo-
mens auprès d'elle, il s'amusa à lui bai-
ser la gorge qu'elle avoit extrêmement
découverte. Elle fut assez long tems sans
daigner songer à ce qu'il faisoit; & ce
ne fut qu'après lui avoir laissé là-dessus
entière liberté qu'elle s'avisa d'y trou-
ver à redire. Vous n'y pensez pas Nas-
sès, lui dit-elle, ayant toujours un mou-
choir sur ses yeux, voilà des libertés
qui me blessent. Vraiment! je le crois,
répondit-il, n'allez-vous pas prendre
cela pour une faveur? regardez-moi
donc, ajouta-t-il, que je voie vos
yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleu-
ré pour être beaux. Sans vos larmes,
repliqua-t-il, vous me paroîtriez bien
moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il, l'état où
je vous vois m'afflige, je veux abso-
lument que vous vous en tiriez. Je vous
ai prouvé la nécessité où vous êtes
d'aimer encore, & je vais, autant qu'il
me sera possible, vous prouver actuel-
lement que c'est moi qu'il faut que vous
aimiez. Je doute, répondit-elle, que
vous y réussissiez. C'est ce que nous
allons voir, reprit-il. Premièrement,
vous convenez de m'avoir haï sans sujet,
c'est une injustice que vous ne pouvez

250 LE SOPHA,
réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle
sourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous
aime, & tout facile qu'il vous est de
faire prendre à qui que ce soit plus
d'amour même qu'il ne vous plaira peut-
être de lui en inspirer, jamais vous ne
trouverez personne aussi disposé que
moi, à vous aimer avec toute la ten-
dresse que vous méritez.

Que nous ayons tort ou raison,
il est constant qu'en général, nous pen-
sons mal des femmes; nous nous som-
mes persuadés qu'elles ne sont ni fidel-
les, ni constantes, & sur ce fonde-
ment, nous croyons ne leur devoir
ni confiance, ni fidélité. De passions,
par conséquent, on n'en voit guere;
il faudroit pour nous déterminer à en
prendre une, que nous sçussions qu'une
femme mérite des sentimens moins lé-
gers que ceux que communément on
lui accorde; examiner son caractère
& sa façon de vivre & de penser, &
régler là-dessus le degré d'estime que
nous pouvons lui devoir... Hé bien!
interrompit-elle, qui vous en empêche?
Vous vous moquez, Madame, répon-
dit-il, cette étude prend du tems; pen-
dant que nous en serions occupés, une
femme nous prévient d'inconstan-

CONTE MORAL. 251
ce, & c'est un si cruel accident pour
nous, que pour n'y pas être exposés,
nous la quittons souvent, avant que
de sçavoir si elle mérite que nous l'ai-
mions plus long-tems. Mais, demanda-
t-elle, qu'est-ce que tout cela peut con-
clure pour vous?

Le voici, répondit-il; mais ce mou-
choir sera-t-il éternellement sur vos
yeux? ne vous ai-je pas regardé, lui
dit-elle? Pas assez, répondit-il, je ne
veux plus que ce mouchoir paroisse,
ou je vous hais, s'il est possible, autant
que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en souriant &
d'une façon assez tendre. Continuez donc
lui dit-elle, en se penchant sur lui. Oui,
répondit-il en la serrant fortement dans
ses bras, je vais continuer, n'en doutez
point. Ce que j'ai vu de vous ici,
poursuivit-il, me vaut l'étude dont je
vous parlois, puisqu'il vous a acquis
toute mon estime, & conséquemment
a redoublé mon amour pour vous. Un
autre que moi ne peut donc pas vous
aimer autant que je vous aime; il ne
verroit de vous que vos charmes, &
la beauté de votre ame seroit une chose
dont il ne pourroit jamais être sûr
puisqu'il ne lui prouveroit jamais que
rien ne lui prouveroit jamais que
L 6

à quel point vous portez la délicatesse des sentimens. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir. Eh ! Madame, (je vais parler mal de nous) penfez vous qu'un homme dissipé, étourdi, sans mœurs, sur tout sur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus sûr pour les mépriser toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; penfez-vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choses qui devroient vous assurer son estime, ou qu'il ne vous accuse pas de forcer votre caractère, & de vous parer à ses yeux de vertus que vous ne possédez point ? Oui, je le crois, dit-elle, ce que vous dites-là, par exemple, est, on ne peut pas plus sensé.

Nassès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiser la main, mais la bouche de Zulica se trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner sa reconnoissance. Ah Nassès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, poursuivit-il sans lui répondre, que puisque je suis l'homme du monde qui vous estime le plus, & qui a le plus de raison de le faire, je dois être aussi le seul que vous puissiez

aimer. Non, répondit-elle, l'amour est trop dangereux. Vieille maxime d'opéra, si plate, si usée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit seulement pas aujourd'hui passer dans un madrigal, & qui, au reste, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'est pas elle qui m'en empêche, répondit-elle.... Mais pourquoi me demander de l'amour ? ne vous ai-je pas promis de l'amitié ? Sans doute ! repliqua-t-il, l'effort est généreux ! il est constant que si je ne vous aime pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut être même à moins; mais les sentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inspirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteste aussi, répondit elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah ! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en suis charmé, ce m'est une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raison. En vous aimant comme je fais, je le serai pour vous, plus que personne. Avec une femme moins estimable que vous, je ne serois pas si sûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je suis estimable, plus je résisterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes seules coûtent à vaincre; on leur persuade aisément qu'elles sont aimables; mais on ne les touche pas de même; & de toutes les conquêtes la plus aisée, c'est celle d'une femme raisonnable. Je ne l'aurois assurément pas cru, dit-elle. Rien n'est pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple: Répondez, en doutez-vous? Soyez de bonne foi! je viens d'être si sottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me persuadera de long-tems. Mais, Mazulhim à part, insista-t-il, qu'en croyez-vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haïssoit pas; il s'obstina, & enfin obtint d'elle qu'elle étoit persuadée qu'il l'aimoit. Et vous, poursuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux! Odieux! dit-elle, non sans doute, je puis vouloir être indifférente; mais je ne veux plus être injuste.

Vous croyez que je vous aime? s'écria-t-il, vous ne me haïssez pas, & vous vous imaginez que vous me résisterez long-tems! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractère!

vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorsque vos propres desirs vous parleront en ma faveur! que vous fixerez un tems pour céder, & que ce ne sera que lorsqu'il fera arrivé que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous que vous-même. Vous n'aurez pas assez de fausseté pour vouloir désespérer un amant que vous aimez, vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, jusqu'à celle qui doit à jamais combler & ranimer mes desirs, l'instant où je vous attendrirai sera celui où je mourrai de plaisirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec transport....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi! je commençois à craindre que cela ne fût jamais.... Ah! la sotte créature que cette Zulica, avec ses façons! En effet! dit la sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-tems. Comment donc! résister une heure! Cela est sans exemple! Ce qu'il y a de vrai, répondit le sultan, c'est que cela m'enuyoit autant que s'il y eût eu quinze

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'au paravant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

CHAPITRE XV.

Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

AU silence qui se fit dans cet instant dont votre majesté étoit hier si contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Nassès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de poursuivre. Ah! Nassès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Nassès! songez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez? Plus Nassès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laissoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet instant, conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, disoit Zulica, Nassès! Ecoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous déteste?.....

Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force; & n'impoloient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ses transports, & à qui l'on auroit, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises de Nassès, au milieu de son trouble, tentoit avec toute la témérité possible, & s'être mise à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle préparoit sur ses impertinences. Nassès cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laissa en liberté que pour tomber sur son sein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne scauroit entendre? Ce qui, en cet instant, pouvoit lui rendre moins pénible le silence auquel elle étoit forcée, c'est qu'il n'y avoit pas d'apparence que Nassès eût l'esprit assez libre

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'au paravant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

CHAPITRE XV.

Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

AU silence qui se fit dans cet instant dont votre majesté étoit hier si contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Naffès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de poursuivre. Ah! Naffès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Naffès! songez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez? Plus Naffès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laissoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet instant, conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, disoit Zulica, Naffès! Ecoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous déteste?.....

Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force; & n'impoloient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ses transports, & à qui l'on auroit, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises de Naffès, au milieu de son trouble, tentoit avec toute la témérité possible, & s'être mise à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle préparoit sur ses impertinences. Naffès cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laissa en liberté que pour tomber sur son sein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne scauroit entendre? Ce qui, en cet instant, pouvoit lui rendre moins pénible le silence auquel elle étoit forcée, c'est qu'il n'y avoit pas d'apparence que Naffès eût l'esprit assez libre

pour faire là-dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout-à-fait d'entre ses bras, & n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avoit l'air si tendre ! Ses premiers regards errerent sur Zulica d'une façon si touchante, il referma les yeux si languissamment, poussa de si profonds soupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue, & à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Naffès eût pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoit agitée. Naffès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Naffès, lui dit-elle d'un ton de colere, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer ?

Naffès s'excusa sur la violence de son ardeur, qui disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des façons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les femmes que l'on méprisoit. Lui, de son côté, soutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des desirs que

l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du sien que l'emportement qu'elle s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir ; mais quelques légers que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse ; rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire seroit vrai, c'est toujours une regle établie de ne pas commencer l'aveu de ses sentimens par des façons aussi singulieres que celles que vous avez.

Supposé que j'eusse brusqué les choses autant que vous le dites, repliqua-t-il, ce seroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche ! Il est plaisant, repartit-il, que ces opinions

que vous traitez de bizarrerie, soient toute fondées en raison. Celle que vous me reprochez actuellement, est d'une vérité que sûrement je vous ferai sentir; car, non-seulement vous avez de l'esprit, mais encore vous l'avez juste; mérite assez rare dans votre sexe, pour que l'on puisse vous en féliciter. Le compliment ne me séduit pas, dit-elle d'un ton brusque, & je vous avertis que je n'en fais que les cas que je dois. C'est sans doute un désagrément pour moi, répondit-il, de vous voir si peu sensible aux discours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monsieur, interrompit elle, pour entreprendre de certaines choses, il faut au moins avoir persuadé; trouvez bon que je vous le dise.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, sans que qui que ce fût s'en doutât; mais puisque ce ménagement de ma part vous déplaît; je vous rendrai des soins, Madame, on sçaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels sont les senti-

mens que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle? Vous êtes un étrange homme! C'est par respect pour moi que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner; c'est par une attention infinie sur ce qui me regarde, que vous me brusquez, comme la femme du monde qui mériterait le moins d'égards? C'est vous qui faites mille choses condamnables, & c'est moi qui ai tort. Dites-moi, de grace, comment tout cela se peut faire?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puissent être pour moi, j'aime sans comparaison mille fois mieux vous donner des leçons sur cette matière, que de vous voir assez instruite pour n'en avoir pas besoin. Etes-vous encore à sçavoir que ce sont moins les bontés qu'une femme a pour son amant, qui la perdent, que le tems qu'elle lui fait attendre? Croyez-vous que je puisse vous aimer, & être malheureux sans que mes assiduités auprès de vous, sans que les soins que je prendrai pour vous attendre, échappent au public? Je de-

viendrai triste, & (ma discrétion fût elle extrême) on n'ignorera pas que vos seules rigueurs causent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir là, vous me rendrez heureux. Pensez-vous qu'avec quelque attention que je m'observe, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre secret ?

Zulica, par son étonnement & son silence, sembloit approuver ce que lui disoit Nassès. Vous voyez donc bien, poursuivit-il, que quand je vous presse de me rendre promptement heureux, c'est moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En suivant mes conseils, si vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui suit toujours les commencemens d'une passion. D'ailleurs, dans la situation où nous avons été ensemble, je ne pourrois, sans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous imposerons au public sur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos; persuadé que vous me détestez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un sentiment qui lui est si contraire, vous ayez passé si rapidement

à l'amour. Il vous sera facile au reste d'amener naturellement notre réconciliation.

A la cour, ou chez la première princesse où nous nous trouverons ensemble, vous saisissez quelque occasion que ce soit de me faire une politesse; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai soin de la faire naître. Je répondrai avec empressement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïssiez plus. Je vous ferai même proposer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien; je me ferai présenter à vous, je retournerai vous voir: je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été si long-tems privé. Il n'en faudra pas davantage pour justifier mes empressemens: ils paroîtront simples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, si je vous rendois si promptement heureux, je craindrois trop votre inconstance. J'avoue que je ne serois pas fâchée de lier avec vous un commerce

264 LE SOPHA,
fondé sur plus d'estime, de confiance,
& d'amitié, qu'on n'en trouve ordinai-
rement dans le monde; je vous dirai
plus, je ne haïrois pas l'amour: si un
amant pouvoit n'exiger d'une femme
que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit il ten-
drement, est une chose plus difficile avec
vous qu'avec quelque femme que ce puisse
être. J'avoue aussi que quelque peu
que vous accordiez, on doit en être plus
flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais
Zulica, croyez moi, je vous adore, vous
m'aimez, faites le bonheur de l'homme
du monde qui ressent pour vous la pas-
sion la plus vive. Si vous sçaviez bor-
ner vos desirs, répondit-elle avec émo-
tion, & que ce que l'on pourroit vous
accorder, ne fût pas pour vous un droit
de demander davantage, on pourroit es-
sayer de vous rendre moins malheureux,
mais..... Non, Zulica, interrompit-il
vivement, vous serez contente de mon
obéissance.

Sur cette parole que Zulica sentoît
bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle
se pencha nonchalamment sur Nassès
qui se précipitant sur elle, usa sans mé-
nagement des faveurs qui venoient de
lui être accordées. Ah Zulica! lui dit il
tendrement,

CONTE MORAL. 265
tendrement, un moment après, ne sera-
ce qu'à votre complaisance que je devrai
de si doux instans, & ne voulez-vous
donc pas qu'ils le deviennent autant
pour vous, qu'ils le sont déjà pour
moi!

Zulica ne répondit rien, mais Nassès
ne se plaignit plus. Bientôt il fit passer
dans l'ame de Zulica tout le feu qui
dévoroit la sienne. Bientôt il oublia la
parole qu'il venoit de lui donner, &
elle ne se souvint pas elle-même de ce
qu'elle avoit exigé de lui. Elle se plai-
gnit à la vérité, mais si doucement que
ce fut moins un reproche qu'un soupir
tendre, que l'espece de plainte qui lui
échappa. Nassès sentant à quel point il
l'égaroit, crut ne devoir pas perdre
d'aussi précieux instans. Ah Nassès, lui
dit-elle d'une voix étouffée, si vous ne
m'aimez pas, que vous allez me rendre
à plaindre?

Quand les craintes de Zulica sur l'a-
mour de Nassès auroient été aussi vraies
& aussi vives qu'elles paroïssent l'être,
il y avoit apparence que les trans-
ports de Nassès les auroient dissipées.
Aussi, presque assuré qu'elle ne douteroit
pas long-tems de son ardeur, il ne jugea
pas à propos de perdre à lui répondre,
Tome III. Part. II. M

un tems qu'il devoit employer à la rassurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les discours les plus touchans. Zulica ne s'offensa point de son silence; bientôt même (car il ne faut souvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choses les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, sans faire une injure mortelle à Nassès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces sans doute, succéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne pût proférer que quelques mots sans suite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de son ame.

Lorsqu'il eut cessé, Nassès se jetta à ses genoux. Ah! laissez-moi, lui dit-elle en le repoussant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & seroit-il possible que vous eussiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'est pas que je n'eusse de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, repliqua-t-il, ne deviez-vous pas être lasse d'une aussi cruelle résistance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes se seroient rendues plutôt, mais je n'en sens pas

moins que j'aurois dû vous résister plus long-tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annoncent & excitent les desirs. M'aimez-vous, lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Nassès, s'écria-t-elle, quel plaisir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déjà arraché; m'avez-vous là-dessus laissé quelque chose à vous dire? Oui, Zulica, répondit-il; sans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; sans lui je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire? Oui, Nassès, lui dit-elle en soupirant, je vous aime!

Nassès alloit remercier Zulica, lorsque l'esclave de Mazulhim vint servir; il en soupira..... Parbleu! je le crois bien, interrompit le sultan, voilà comme sont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'ayez pas peur qu'il soit venu tantôt, pendant que Nassès & Zulica m'ennuyoient tant! Il faut précisément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaisir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, dit la sul-

tane, de n'avoir rien dit. Tubleu! repliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler; j'avois trop d'envie de sçavoir comment tout ceci finiroit. J'en suis fort content, ajouta-t-il en se tournant vers Amanzéi; voilà ce qui peut s'appeller une situation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la sultane, vous pleurez de cela? Pour-quoi donc pas, répondit-il? cela est fort intéressant, ou je me trompe fort. C'est pour moi comme une tragédie, & si vous n'en pleurez point, c'est que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour une épigramme sanglante contre la sultane, il ordonna d'un air satisfait à Amanzéi de poursuivre.

Nassès soupira de se voir interrompu, poursuivit Amanzéi; ce n'étoit pas qu'il fut amoureux, mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, sans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui ressemblent, & que les femmes regardent toujours comme les symptômes d'une vraie passion, soit qu'elles sentent combien il leur est nécessaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoissent rien de mieux. Zulica qui n'at-

tribuoit qu'à ses charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Nassès, en avoit toute la reconnoissance possible; mais pour soutenir ce caractère de personne réservée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit signe, en lui ferrant la main, d'avoir devant l'esclave de Mazulhim un peu de circonspection. Ils se mirent à table.

Après le souper... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, si cela ne vous déplaît pas, les voir souper. J'aime sur toutes choses les propos de table. Vous avez dans l'esprit une conséquence bien singulière, lui dit la sultane, vous êtes impatienté mille fois à des discours qui étoient nécessaires, & vous en demandez actuellement qui, absolument hors de l'histoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger? Hé bien! répondit le sultan, si je veux être inconséquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un sultan est fait pour raisonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilège que celui qu'on me dispute; que jamais femme bel esprit n'a eu le crédit de les empêcher de par-

ler comme ils vouloient, & que ma grand'mere même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schah-Riar mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel... Ce que j'en dis, au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sçais ma généalogie que pour contrarier personne, & vous pouvez poursuivre, Amanzéi.

C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien singulière que la façon dont les événemens les plus marqués de notre vie sont amenés! Qui diroit à une femme, vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non-seulement auquel vous n'avez jamais pensée, mais que même vous haïssez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive. Je vous en répons, repartit Nassès, & je serois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la première fois, ou qu'elles ont haï. C'est même de là que naissent les passions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle,

vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Sçavez-vous, répondit Nassès, qui sont les gens qui soutiennent cela? ce sont, ou de jeunes gens qui ne connoissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions possibles, ne s'enflamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendresse, & dont vous ne jouissez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles sont, ont encore des partisans; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-tems que je pensois comme elles.

Vous! repliqua-t-il, mais sçavez-vous bien que vous avez tous les préjugés qu'on peut avoir? Cela se peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de sympathie. Quant à moi, dit-il, je sçais qu'ils sont fort communs. Je connois même une femme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Nassès,

s'écria-t-elle, cela n'est pas possible ! Quand vous diriez simplement que cela n'est pas ordinaire, sçavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, (si pourtant c'en est un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même ? Je vous suppose, vous, dans la nécessité de m'aimer, que ferez-vous ? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien ! supposez à présent, continua-t-il, une femme qui soit dans la nécessité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle fasse ? Qu'elle fuie, me direz-vous ? Mais on ne va pas loin dans une chambre ; quand on s'y est promené quelque tems, on s'est lassé, il faut se rasseoir. Cet objet qui vous a frappé est toujours présent à vos yeux. Les desirs se sont irrités par la résistance qu'on a faite, & la nécessité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en est devenue que plus pressante. Mais, répondit-elle en rêvant, en aimer quatre ! Puisque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah ! dit-elle, cela devient plus vraisemblable, & plus possible même. Que

de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un ! Taisez-vous, lui dit-elle en fouriant, je ne sçais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me faites, & où je prends moi toutes les réponses que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui aient autant de vérité dans le caractère.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nassès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi, que se voyant sans témoins, il se leva avec feu, & se mettant aux genoux de Zulica, vous m'aimez, lui dit-il ? Ne vous l'ai-je pas assez dit, répondit-elle languissamment ? Ciel ! s'écria-t-il en se relevant & en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver ? Ah Nassès ! répondit-elle, en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma faiblesse ?

Eh que diable ! dit le sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît ? Ceci n'est pas

mauvais ! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laissée plus tranquille. Non ! les femmes sont d'une singularité bien singulière ! elles ne savent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on est avec elles. . . . Quelle colere ! interrompit la sultane, quelle torrent d'épigrammes ! Que vous avons-nous donc fait ? Non, dit le sultan, c'est sans colere que je dis tout cela. Est-ce que pour trouver les femmes ridicules on a besoin d'être fâché contre elles ? Vous êtes d'une causticité sans exemple, lui dit la sultane, & je crains bien que vous qui haïssez tant les beaux esprits, vous n'en deveniez un incessamment. C'est cette Zulica qui m'a fâché, repartit le sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que votre majesté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas longtemps.



CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à votre majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais ? Il me louoit davantage, répondit-elle ; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il, oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi ! reprit-elle, quoi ! . . . Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nassès ! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé ! Nassès ne répondit à cet éloge qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner ; aussi prit-elle pour lui une considéra-

mauvais ! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laissée plus tranquille. Non ! les femmes sont d'une singularité bien singulière ! elles ne savent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on est avec elles. . . .
 Quelle colere ! interrompit la sultane, quelle torrent d'épigrammes ! Que vous avons-nous donc fait ? Non, dit le sultan, c'est sans colere que je dis tout cela. Est-ce que pour trouver les femmes ridicules on a besoin d'être fâché contre elles ? Vous êtes d'une causticité sans exemple, lui dit la sultane, & je crains bien que vous qui haïssez tant les beaux esprits, vous n'en deveniez un incessamment. C'est cette Zulica qui m'a fâché, repartit le sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que votre majesté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas longtemps.



CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à votre majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais ? Il me louoit davantage, répondit-elle ; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il, oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi ! reprit-elle, quoi ! . . . Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nassès ! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé ! Nassès ne répondit à cet éloge qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner ; aussi prit-elle pour lui une considéra-

tion, même une sorte de respect qui ; vu le motif qui les lui faisoit obtenir, devenoient extrêmement plaisants, & qui devoient flatter un homme d'autant plus qu'ils ne sont pas chez les femmes l'effet de la prévention comme le sentiment. Naffès, assez content de lui-même, crut qu'il pouvoit suspendre pour un moment l'admiration qu'il caufoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoissoit trop pour en être flatté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il se sentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impossible la dissimulation & les ménagemens avec les personnes qui nous l'inspirent ; & dans cette disposition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer assez tôt toute l'impression que sa conduite avec lui avoit faite sur son ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas si bien que Mazulhim ? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même tems que vous sçavez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une distinction que je n'entends pas ; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ? Celle

qu'il a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'est que de celle-là que je prétends parler ; mais vous qui me paroissez aimer si bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'est que l'amour ? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'est pas que je l'ignore ; mais comme chacun définit ce sentiment suivant son caractère, je voulois sçavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en disant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, si vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que sa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'est qu'il a le cœur épuisé, lui.

Le cœur épuisé, reprit-il ! voilà une expression qui, selon moi, n'offre point de sens déterminé. Le cœur s'épuise, sans doute, sur une passion trop longue ; mais Mazulhim ne pouvoit pas se trouver avec vous dans ce cas-là, puisque pour ses yeux & son imagination vous étiez un objet nouveau. Par conséquent, ce que vous me dites de lui n'est pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que

cela, répondit-elle; ce que j'en sçais, c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah! je vous entends, repliqua-t-il; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui. Ah! pardonnez-moi, repartit-il, on sent aisément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui qu'il a le cœur épuisé, c'est une expression modeste & mesurée, mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Nassès, répondit-elle; mais puisque vous voulez sçavoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai été surprise. Ah! ah! dit-il, quoi! vous l'avez trouvé.... Cela est étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins!

Oh! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là-dessus de si grandes lumières!... Expérience ou non, repliqua-t-il, on sçait ce que ce doit être

un amant, quand on veut bien ne lui laisser plus rien à désirer; il y a là-dessus une tradition établie; mais j'avoue encore une fois que vous me surprenez, car Mazulhim.... Hé bien! Nassès, interrompit-elle, c'est à un point qu'on ne sçauroit imaginer! je ne sçauois revenir de ma surprise, répondit-il, je sçais de lui des choses incroyables, des prodiges! Ce sera apparemment lui qui vous les aura contés, dit-elle? Quand ce n'auroit été que par amour-propre, je me serois, repartit-il, défié d'un pareil récit. Non, il ne m'a parlé de rien; je vous dirai plus, il a là-dessus une vraie modestie. Pour modestie, répondit-elle, il ne l'est pas; mais quelquefois peut-être il se rend justice.

Madame, Madame, lui dit-il, une réputation aussi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un fondement, & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Aggra pensent bien, soit un homme si peu estimable. Eh! pensez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il est vrai cependant qu'il puisse s'en trouver qui soient sensibles à ce dont nous parlons) dise à qui que ce soit la raison pour laquelle elle en

est si mécontente. Précisément oui, reprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'est que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confiance qu'à la façon dont nous sommes ensemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres personnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui sans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas résisté à Mazulhim; il y auroit par conséquent quarante mille hommes, ou à peu près, qui sauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il est, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un secret de cette nature eût été enseveli? Cela n'est pas probable. Non, Madame, encore une fois; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas imposé si long-tems.

Vous dirai-je plus? Vous connoissez Telmisse; elle n'est plus assurément, ni jeune, ni jolie! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'estime possible, & qu'il a mérité & acquis toute la sienne. C'est pourtant un fait. Telmisse le dit à qui veut l'entendre; ce n'est pas une personne à

dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoissons point de femme de qui le suffrage fasse plus d'honneur, & soit plus difficile à obtenir que le sien. Pouvez-vous après cela penser mal de Mazulhim! Non, répondit-elle séchement, je crois qu'il est incomparable. C'est ma faute, sans doute, ajouta-t-elle, avec un souris dédaigneux, si je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne suis pas fait pour le penser, reprit-il; mais il est vrai qu'il y a là dedans quelque chose d'inconcevable. Au surplus, vous ne croiriez peut-être pas une chose; si j'étois femme, les gens de l'espece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne seroit pas une raison de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il; eux seuls connoissent les soins & la complaisance; plus ils sentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empressent à mériter de l'être: nécessairement soumis, ils sont moins amans qu'esclaves. Sensuels & délicats, ils imaginent sans cesse mille dédommemens, & l'amour leur

doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter ? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai ?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions singulieres. Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroisse telle, & je sçais que plus d'une femme... Laissons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais disputé sur les choses qui ne m'intéressoient pas. Au reste, c'est à ce qu'il me semble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raison, dit le sultan. Quand s'en va-t-elle ? Que vous êtes impatient ! répondit la sultane. Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le sultan, à beaucoup près ; mais quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la sultane ? Est-

ce que cela ne s'entend pas, répondit-il ? je me trouve fort clair. Quand je dis que je suis comme cela, c'est que je pense qu'un plaisir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en souhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choses qui perdent à être expliquées, interrompit la sultane, on vous entend, voulez-vous quelque chose de plus ? Oui, dit le sultan, je veux qu'Amazéi finisse son histoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me semble que s'il la laissoit là, il la finiroit beaucoup plutôt ; mais comme je suis la complaisance même, je lui permets de poursuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conséquence.

Au surplus, poursuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il ; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber sur une dissertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappellois que ma tendresse pour vous, & le desir de sçavoir pour quoi vous croyez que je vous aimois

mieux que Mazullhim, l'ont seuls amenée. Plus les sentimens que vous me marquez me sont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curiosité que je n'ai que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triste, il me semble que depuis quelques momens vous ne m'aimiez plus autant que vous m'aimiez, je ne sçais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je suis enchanté de vous la voir, repliqua Naffès; ces sortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être senties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injustice, mais cette injustice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chère. Rassurez vous, poursuivit-il, aimable Zulica. Ciel! que de plaisirs je trouve à bannir vos craintes! charmante Zulica! pour votre bonheur & le mien, puissent-elles renaître sans cesse! En disant ces paroles, il prenoit Zulica dans ses bras & l'accabloit des caresses les plus tendres. Que vous me donnez de transports, s'écria-t-elle! je sens tous les vôtres passer dans mon cœur, ils

le remplissent, le troublent, le pénètrent! Ah Naffès! quel plaisir pour moi de vous en devoir de si doux, & que je connoissois si peu! vous seul!..... Oui, vous seul!... Mais Naffès! Ah! cruel!.....

Quoique Zulica ne cessât point de parler, il ne me fut plus possible d'entendre ce qu'elle disoit. C'est qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le sultan? Cela est vraisemblable, répondit Amanzéi Et puis, continua le sultan, c'est qu'il est vrai que vous ne perdit pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je suis bien trompé, ou il n'y avoit pas le sens commun dans ce qu'elle disoit; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je suis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naffès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'esprit qu'elle; car il disoit à peu près les mêmes choses. Ne vous dis-je pas, repar-tit le sultan; ces gens-là n'avoient pas le sens commun.

Lorsque Naffès & Zulica furent devenus plus raisonnables, continua Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement: vous êtes charmant, Naffès, lui dit-elle, ah! pourquoi ne vous ai-je pas

aimé plutôt ! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque instant fait sentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorsque je songe à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi Zulica ! dans ces lieux où nous sommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent aussi chers que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à son inconstance ! Quel génie ! Quel dieu même veilloit pour moi, lorsqu'après l'avoir rendu insensible à tant de charmes, il lui inspira le dessein de me choisir pour vous apprendre sa perfidie. Ah Zulica ! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidèle, ou si quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majestueusement Zulica : s'il m'avoit été fidèle, je n'aurois jamais aimé que lui, mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins qu'un Naffès. Je crois, puisque vous m'avez choisi, répondit-il, que j'étois en effet le seul qui pusse vous plaire ; mais quand je songe à l'état où vous

étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis son silence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle, ne voulant rien accorder, il m'auroit été assez indifférent que l'on eût exigé quelque chose. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il ; il y a pour les femmes de terribles situations, & celle où je vous ai vue, étoit peut-être une des plus affreuses ! Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle ; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentimens, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux, repliqua-t-il ; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite maison. Je ne sçais pas, si j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois ; mais il me semble que je serois bien aise que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien aise, reprit-elle ! apparemment, cela est tout simple ; & moi aussi j'aurois été bien aise que, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, n'en

288 LE SOPHA,
eût rien dit. Le beau propos ! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils ! Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre ? Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite maison, prouve qu'elle a le cœur sensible : on tire là-dessus de terribles conséquences ; & communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh ! c'est un conte, reprit Zulica ; le goût seul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuser une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter aussi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin ; & l'honneur ... Bon ! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation ? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicate, reprit-il,

CONTE MORAL. 289
il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à gagner une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monsieur, lui dit-elle ; vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée ? Ah Nâssés ! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel ! Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur ! Eh ! pensez-vous, reprit-elle en sanglottant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez long-tems défendue ? Hélas ! entraînée par le goût que j'avois pour vous plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cédé sans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas assez long-tems résisté.

Tome III. Part. II. N

290 LE SOPHA,
Mais quelle idée est donc la vôtre, Zulica, répondit-il en se rapprochant d'elle? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur! Pouvez-vous le croire? Moi qui vous adore, ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il disoit vrai. Laissez-moi, lui dit-elle en le repoussant foiblement, laissez-moi, s'il est possible, oublier combien je vous ai aimé.

La résistance de Zulica étoit si douce, que quand les empressemens de Naffès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! cesser de m'aimer, lui disoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce discours tout ce qui pouvoit rendre plus persuasif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'est point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous les plus tendres sentimens. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de coterie; non, traître que vous êtes! vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuste & le plus cruel des hommes? Ah! laissez-moi.... Non, vous ne me persuadez plus.... Je ne dois pas vous pardonner.... Que je vous hais!

CONTE MORAL. 291
Malgré toutes ces protestations de haine que Zulica faisoit à Naffès, il ne voulut pas croire un moment qu'il put être haï, & Zulica, en effet, sembloit ne pas se soucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne sçais pas si je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois presque que vous me haïssez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit-elle en haussant les épaules! croyez-vous que je vous en déteste moins? Est-ce ma faute si.... Mais cela est vrai je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'est plus certain que ce que je dis. Je vous estime trop pour le penser, répondit-il, & cela est au point que je vous verrois inconstante, que je n'en voudrois rien croire. Je suis, & je veux être persuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque chose. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il est possible; mon cœur n'est point fait pour des sentimens modérés. Je le crois bien, repliqua-t-il, & c'est aussi ce que je voulois dire. Plus on a de délicatesse, plus on a les passions vives; & quand j'y songe, une femme est bien malheureuse quand elle pense comme vous. En vérité, j'ose le dire, la dépravation est telle aujourd'hui, que

plus une femme est estimable, plus on la trouve ridicule; je ne dis pas que ce soient les femmes seules qui lui fassent cette injustice, cela seroit tout simple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que ce sont les hommes. Eux, qui leur demandent sans cesse des sentimens! Cela n'est que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continuait-il; qu'y cherchons-nous? l'amour? Non sans doute. Nous voulons satisfaire notre vanité, faire sans cesse parler de nous; passer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus méprisables: plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en posséder qu'une digne de plaire; les chercher sans cesse, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raison, s'écria-t-elle; mais aussi c'est la faute des femmes, vous les mépriserez moins, si toutes pensoient d'une façon, & avoient des sentimens qui pussent les faire respecter. Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il est certain qu'on ne sçauroit nier que les sentimens ne soient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement! Ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raisonnables assurément, mais ce n'est pas le plus grand nombre. Je ne

parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blamer; mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuse, font ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puisse pas seulement les soupçonner de le connoître. Il y a, répartit-il, bien peu de femmes assez équitables pour parler comme vous. A quoi sert-il de vouloir diffamuler des choses aussi connues, répondit-elle? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute foiblesse est excusable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere; le vice ne paroît ce qu'il est que dans celles qui ne sont point faites pour inspirer des desirs, & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, est cet air indécant qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'est jamais le cœur que vous

demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimés; & pourvu que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le sultan. Quand est-ce donc qu'il l'a méprisée? L'admirable question, s'écria la sultane! Ce que je dis, répondit le sultan, n'est point par méchanceté. Une question, une fois, c'est une question, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me semble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela est plaifant, oui! On me donne pour conte un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire que quand on n'y parle pas, & c'est moi qui ai tort? En un mot comme en mille, Amanzéi, si demain Naffes n'a pas méprisé Zulica; je ne vous dis que cela; mais c'est à moi que vous aurez affaire.



 CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.

VOtre majesté, dit Amanzéi le lendemain, se souvient sans doute... Oui, interrompit brusquement le sultan; je me souviens qu'hier je mourus d'ennui; est-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennue, dit la sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennue pas, si cela se peut, s'entend, car je ne demande point des choses impossibles. Amanzéi reprit ainsi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicatesse. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je suis naturellement fort susceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui est infame, repliqua-t-elle! Je ne conçois pas comment on peut se vanter de cela! Je

demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimés; & pourvu que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le sultan. Quand est-ce donc qu'il l'a méprisée? L'admirable question, s'écria la sultane! Ce que je dis, répondit le sultan, n'est point par méchanceté. Une question, une fois, c'est une question, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me semble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela est plaifant, oui! On me donne pour conte un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire que quand on n'y parle pas, & c'est moi qui ai tort? En un mot comme en mille, Amanzéi, si demain Naffes n'a pas méprisé Zulica; je ne vous dis que cela; mais c'est à moi que vous aurez affaire.



 CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.

VOtre majesté, dit Amanzéi le lendemain, se souvient sans doute... Oui, interrompit brusquement le sultan; je me souviens qu'hier je mourus d'ennui; est-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennue, dit la sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennue pas, si cela se peut, s'entend, car je ne demande point des choses impossibles. Amanzéi reprit ainsi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicatesse. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je suis naturellement fort susceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui est infame, repliqua-t-elle! Je ne conçois pas comment on peut se vanter de cela! Je

ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis simplement ce qui est. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il; elles ne m'avoient point prié d'être constant, par conséquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on se prend sans conditions, on n'a d'aucun côté à se plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je serois curieuse au possible, dit Zulica, de sçavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Nassès, une histoire de ma vie bien circonstanciée? Cela seroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir sans risque, en supprimant les détails. Il y a dix ans que je suis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troisième beauté que j'ai conquise en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il est pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Nassès! dit-elle, que je suis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter sur votre constance! Je ne vois pas pourquoi; répon-

dit-il; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins? Oui, reprit-elle; moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous resteroit de ressource pour aimer encore, & qu'enfin vous ne seriez pas absolument usé en sentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé; d'ailleurs, à vous parler avec franchise, il y a bien peu d'affaires où l'on se ferve du sentiment. L'occasion, la convenance, le désœuvrement les font naître presque toutes. On se dit, sans le sentir, qu'on se paroît aimable; on se lie, sans se croire; on voit que c'est en vain qu'on attend l'amour, & l'on se quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquefois qu'on est trompé à ce que l'on sentoît, on croyoit que c'étoit de la passion, ce n'étoit que du goût; mouvement, par conséquent, peu durable, & qui s'use dans les plaisirs, au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en est quelquefois pas encore à sa première passion.

Vous n'avez donc jamais aimé, lui demanda-t-elle? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur,

& je fens à la façon dont je commence avec vous que si depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de sentimens qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me seroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, si je ne vous l'avois pas déjà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous êtes les seuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoissons moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me fissent ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impossible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à présent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit singulier, je l'avoue, que vous ne me fissent pas le dépositaire de vos secrets. Vous le seriez assurément, répondit-elle, si je m'en étois réservé quelques-uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-

dessus, & qu'il me paroît même étonnant, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une aussi grande confiance, & qu'enfin je croie devoir en être aussi sûre que je le suis de moi-même.

En suis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'ose dire cependant qu'après la façon dont je me suis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant: Quelle est donc cette fantaisie, Nassès lui demanda-t-elle tendrement, comment se peut-il que tantôt vous vous fussiez fait un crime de douter de ce que je vous disois, & qu'à présent il semble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous persuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet instant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Nassès, insista-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit.

Cela n'est pas possible, Madame, in-

300 L E S O P H A ,
terrompit-il brusquement. Depuis plus
de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'avez souvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous soyez point quelquefois rendue. Vous seriez la première qui, dans un espace de tems aussi considérable, n'auroit eu que deux amans, où vous serez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne seroit pas assez nouveau, Monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je suis bien trompée, s'il n'est arrivé à d'autres que moi d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il seroit vrai que j'eusse sur cet article quelque chose à vous confier; la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai presque toujours vu le mépris suivre ces sortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne soyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cependant fort rare que sa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu sensibles.

CONTE MORAL. 301
Mais quelle idée, lui dit-il, qui, moi? je vous mépriserois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendresse, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir; eh bien! vous avez aimé, Mazulhim, cela m'a-t-il étonné? Vous en estimez-je moins? Pourquoi voudriez-vous que quelques amans de plus fissent sur moi une impression désagréable? ai-je quelque chose à démêler avec ceux qui m'ont précédé? est-ce votre faute, si le destin ne m'a pas offert à vos yeux le premier? Non, Zulica, non; je ne suis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'est plus capable d'aimer encore. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis au contraire persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicatesse.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne seriez donc pas flatté d'être le premier amant d'une femme. Posez dire que non, repliqua-t-il, & voici sur quoi je fonde une façon de penser qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a

point encore aimé, si elle desire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment, que parce qu'elle desire de le connoître, elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'assurer de la nature & de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvemens sont des objets considérables, la moindre émotion paroît trouble, & le simple desir, transport; & ce n'est pas enfin quand on connoît aussi peu l'amour qu'on peut se flatter de le ressentir, & qu'on doit le persuader.

Peut être en effet s'exagere-t-on ses mouvemens, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit sentir, & que ce désordre parte du cœur, ou qu'il n'existe que dans l'imagination, l'amant en est-il moins heureux? Non, Naffès, avec quelque désavantage que vous peigniez les premiers sentimens, je vous aimerois, s'il étoit possible, mille fois plus que je ne vous aime, si j'étois la première à qui vous rendissiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne pensez, repliqua-t-il. Je suis à présent mille fois plus en état de sentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous eusse aimée. Tout alors m'échappoit, esprit, délicatesse, sentimens, toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces momens, où emporté par mes transports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être aussi. L'on s'applaudissoit de pouvoir me rendre si sensible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une aussi délicate volupté: il me sembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'assez heureux pour sentir aussi vivement les charmes de l'amour. Sans cesse aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languissant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille ressources dont j'étois étonné de pouvoir faire si peu d'usage. Un seul regard portoit le trouble & le feu dans mes sens; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaisirs.... Ah Naffès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non! vous n'aimez plus comme vous aimiez alors. Mille fois davantage, repliqua-t-il;

dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'amour, & j'ai bien senti depuis... Ah! interrompit-elle, il est impossible que vous n'avez point perdu à être défabusé. La jalousie, la défiance mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raisonnez mieux sur le sentiment, mais vous n'aimez plus si bien.

Ce raisonnement, répondit-il, seroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en supposant toujours que Mazulhim a été votre premier amant que vous ne pouvez pas aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne serois point surpris du tout que vous eussiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne suivez avec plaisir que celles auxquelles je puis dire... mais laissons cela. Point du tout, dit-il, ne le laissons pas.

Au reste, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'est pas bien surprenant que vous pensiez

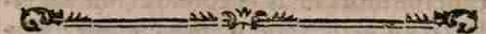
mal des femmes. Et si c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fut cause que je n'en pense pas bien? Vous allez dire qu'il est impossible que cela soit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas absolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi! s'écria-t-elle, pensez-vous encore à cela? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis? En vérité, Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez si vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica qui, comme votre majesté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long-tems à détourner la conversation.... Elle, faisoit bien, interrompit le sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux si vous l'aviez rapprochée, & si vous m'aviez épargné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'est que pour en parler plus! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là? En un mot, comme en mille, finissez votre histoire.

Zulica, continua Amanzéi, opposa long-tems encore de mauvaises défaites aux empressements de Nassès. Enfin elle parut se rendre après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimerait pas moins. Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devois céder. Vous me sçavez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sçais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause, ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un amant. Cela est exactement vrai, dit Nassès; une femme délicate est bien à plaindre.

Fort bien, dit le sultan, mais pour le plaisir que je prends à vous entendre, je desire que vous remettiez à demain la fuite (car je n'ose encore dire la fin) de cette inouïe conversation.



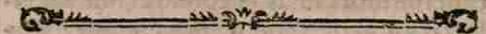
CHAPITRE XVIII.

Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.

VOUS sçavez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laissai pas (sans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'amans que je n'en desirois, toute sotte que j'étois alors sur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des amans, j'entends cette foule de gens désœuvrés qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par sentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aisément à nous faire croire que nous sommes aimables, qu'à se le faire trouver eux-mêmes. Ils amusent long-tems ma vanité, & ne m'en rendent pas plus sensible. Née délicate, je craignois l'amour; je sentoie que je trouverois difficilement un cœur aussi tendre, aussi vrai que le mien; & que

Zulica, continua Amanzéi, opposa long-tems encore de mauvaises défaites aux empressements de Nassès. Enfin elle parut se rendre après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimerait pas moins. Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devois céder. Vous me sçavez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sçais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause, ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un amant. Cela est exactement vrai, dit Nassès; une femme délicate est bien à plaindre.

Fort bien, dit le sultan, mais pour le plaisir que je prends à vous entendre, je desire que vous remettiez à demain la fuite (car je n'ose encore dire la fin) de cette inouïe conversation.



CHAPITRE XVIII.

Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.

VOUS sçavez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laissai pas (sans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'amans que je n'en desirois, toute sotte que j'étois alors sur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des amans, j'entends cette foule de gens désœuvrés qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par sentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aisément à nous faire croire que nous sommes aimables, qu'à se le faire trouver eux-mêmes. Ils amusent long-tems ma vanité, & ne m'en rendent pas plus sensible. Née délicate, je craignois l'amour; je sentoie que je trouverois difficilement un cœur aussi tendre, aussi vrai que le mien; & que

le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme raisonnable, est d'avoir une passion, quelque heureuse même qu'elle puisse être. Tant que je dus être indifférente, ces considérations prirent tout sur moi; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur que parce qu'on n'avoit pas encore sçu le toucher, que ce calme dont nous nous applaudissons, est moins en nous l'ouvrage de la raison que l'effet du hasard. Un moment, un seul moment suffit pour troubler mon cœur! Voir aimer, adorer même; sentir à la fois & avec une extrême violence ce que l'amour a de plus doux & de plus cruels mouvemens; être livrée au plus flatteur espoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes; tout cela fut l'ouvrage d'un regard & d'une minute. Etonnée, confuse même d'un état si nouveau pour mon ame; dévorée de desirs qui jusques alors m'avoient été inconnus, sentant la nécessité d'en démêler la cause, craignant de la connoître; absorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient surpris tous mes sens, je n'osois m'aider de ma raison pour détruire des mouvemens qui, tout confus, tout inexplicables qu'ils étoient

pour moi, me faisoient déjà jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le sent, & quand on ne le sent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eut déjà pris sur moi, j'essayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, soupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce sentiment cruel dont j'étois tyrannisée. Ah Nassès! quel ne fut pas mon plaisir, quand dans les soins respectueux, quoiqu'empressés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée? Quel trouble! Quels transports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas sa passion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Nassès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame est agitée, l'apprendre à l'objet qui le cause, de ne pas connoître cette dissimulation si nécessaire pour nous conserver votre estime, mais si pénible pour un cœur tendre! Combien de fois, en l'entendant soupirer auprès de moi, soupirois-je de douleur de ne l'oser faire pour lui! quand ses yeux s'attachoient tendrement sur les miens,

que j'y trouvois cette expression douce & langoureuse, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah! comment dans ces instans qui me mettoient si loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit? Enfin il parla. **Nassès**, vous ignorez le plaisir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait desirer, & quelquefois trop long-tems; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez: mais voir un amant adoré, mais qui ne sçait pas son bonheur, pénétré de sentiment, de crainte, de respect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il sent pour vous l'apprendre; tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne, que de la crainte qu'il ne soit pas agréé; voler au devant de ses paroles, se les répéter tout bas, se les graver dans le cœur; en lui répondant qu'on ne le croit pas, se faire intérieurement un crime de son mensonge; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous sentez pour lui; **Nassès**! croyez moi, de tous les spectacles, de tous les plaisirs, ceux dont je

vous parle, sont assurément les plus doux.

Si la vanité suffit pour vous rendre agréable le spectacle que vous me peignez si vivement, répondit **Nassès**, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en est pas pour vous de plus satisfaisant. Mais enfin il parla, cet amant si tendrement aimé, répondez-vous.

Peignez-vous mon embarras, repliqua-t-elle; combattue par l'amour, & par la vertu, si la dernière ne l'emporta pas, du moins elle me servit à masquer l'autre; mais ce ne fut point autant que je le desirois.... Livrée trop long-tems à ses discours, mon émotion découvrit le secret de mon cœur, & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendresse égaloit la sienne.

C'est un malheur qui est arrivé à d'autres, répondit froidement **Nassès**. Hé bien! qui étoit cet homme si dangereux, que le voir & l'aimer ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même chose? Que vous importe son nom, demanda-t-elle? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez sçavoir? Pas encore, repliqua-t-il; & vous sentez bien vous-même que la confiance n'est

312 LE SOPHA,
pas complete. Hé bien ! répondit-elle,
c'étoit le Raja Amagi.

Amagi ! s'écria-t-il, quel tems avez-
vous donc pris pour l'avoir ? Il est mon
ami, ne me cache rien, & je sçais que,
depuis qu'il est dans le monde, il n'a
véritablement aimé que Canzade. Ama-
gi ! répéta-t-il, mais ne vous trompe-
riez-vous point ?

Affurément, s'écria-t-elle à son tour,
voilà une singuliere question ! elle est
unique. Point du tout, reprit-il, vous
allez voir qu'elle est fort simple. Amagi
m'a dit que, malgré son extrême ten-
dresse pour Canzade, & le peu d'en-
vie qu'il avoit de lui manquer, il s'é-
toit quelquefois amusé ailleurs, parce
qu'il y a des femmes qui font des avan-
ces si peu ménagées, & que nous som-
mes si fats, que le mépris qu'elles nous
inspirent ne nous empêche pas de leur
sçavoir gré, pour le moment du moins,
de ce qu'elles font pour nous. En me
parlant des infidélités qu'il avoit faites
à Canzade, il m'a avoué qu'il se les
reprochoit d'autant plus que parmi les
femmes qui l'avoient quelquefois arraché
à elle, il n'en avoit pas trouvé
une qui méritât de l'estime & de l'at-
tachement, & qui ne fit pour lui, par
déréglement

CONTE MORAL. 313
déréglement de tête seulement, ce qu'il
avoit été assez ridicule pour attribuer
quelquefois à un sentiment si vif qu'il
leur avoit fait oublier toutes bienféan-
ces. Vous n'êtes pas de ces femmes-là,
vous ? Par conséquent, je dois croire
qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit
pas tout, répondit-elle; car il m'a ai-
mée plus de trois ans avec toute l'ar-
deur possible. S'il ne me l'a pas dit,
repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulut
m'en faire un mystere, mais c'est qu'ap-
paremment il ne s'est pas souvenu de
me le dire. Fut-ce vous qui lui fîtes une
infidélité ? Me ferez-vous long-tems de
pareilles questions, lui demanda-t-elle ?
Je vous en demande pardon, reprit-il ;
mais vous êtes si peu faite pour être
quittée, qu'elle ne doit pas vous sur-
prendre. Il vous quitta donc ? Après lui,
qui est-ce qui vous occupa ?

Personne, répondit-elle d'un air sim-
ple. Long-tems livrée à la douleur de
l'avoir perdu, je me flattois que je ne
pouvois plus être sensible, mais Ma-
zulhim parut, & je ne me tins point
parole.

Parbleu ! s'écria-t-il, les femmes sont
bien malheureuses & bien cruellement
Tome III. Part. II. O

314 LE SOPHA,
exposées à la calomnie ! Cela n'est que trop vrai, dit-elle ; mais à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent ? A propos de vous, repart-il, à qui, puisqu'il faut vous le dire, on a l'injustice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne fasse pas peur, on n'imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudroit : & ce sont souvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins que le public lui donne le plus ; quoi qu'il en soit, cela ne me fait rien.

Ne seroit-il donc pas possible de vous obliger à parler d'autres choses ? Il n'est donc pas vrai que vous avez eu tous les amans qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore ? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence qu'en haussant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continuait-il, si vous étiez moins aimable, je croirois plus aisément que vous ne diminuez rien de votre histoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit :

Vos commencemens sont douteux ;

CONTE MORAL. 315
on sçait pourtant que dans votre très-grande jeunesse, passionnée pour les talens, & persuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, est d'intéresser vivement tous ceux qui les possèdent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'est ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous dansez avec tant de grace.

Ah ! grand Dieu ! quelle horreur ! s'écria Zulica. Vous avez raison de vous récrier là-dessus, Madame, répondit-il froidement, car en effet, cela est horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, & ne sçaurois même assez vous estimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réservées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu assez de force d'esprit pour sacrifier ceux que votre naissance & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne sçauroit y être trop fausse, vous cachâtes sous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaisirs. Née peu tendre, mais excessivement curieuse, tous les hommes que vous vîtes alors piquèrent votre curiosité ; & autant que vous le pûtes,

vous les conûtes à fond. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions; sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes, cependant ce ne fut pas pour long-tems. Vos occupations particulières n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renonçâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La princesse Saheb avoit alors Iskender pour amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se fier à son goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah! juste ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies?

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour

prendre Akébat-Mirza, à qui, parce que, tout prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous associâtes le visir Atamulk, & l'Emir-Noureddin? que le prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de sa santé, que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le disoit, le visir étant trop occupé des affaires de l'état pour l'èire de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importants qu'aimables.

On ose ajouter que sachant combien il est dangereux à la cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystère possible, jettée entre les bras du jeune Vélid, qui moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur de lui donner de

318 LE SOPHA,
l'inquiétude, vous aviez pris Jemla ;
que Vélid fâché de se voir un rival, &
vous épiait avec soin, avoit enfin dé-
couvert les trois autres, & que toute
cette affaire, jusques-là si judicieusement
conduite, avoit fini pour vous par l'é-
clat le plus injurieux, & vous avoit
donné les plus cruelles & les plus pu-
bliques mortifications.

Ah ! c'en est trop, interrompit Zulica
en se levant, & je vais..... Un moment
encore, s'il vous plaît, Madame, dit
Nassès en la retenant, on a poussé l'im-
pudence jusqu'à me dire, que voyant
que les affaires réglées ne vous réussis-
soient pas, haïssant l'amour, mais te-
nant encore aux plaisirs, vous ne vous
étiez plus permis que des amusemens
passagers, assez agréables pour remplir
vos momens, mais jamais assez vifs pour
intéresser votre cœur ; sorte de philoso-
phie qui, pour le dire en passant, n'a
pas laissé de faire quelques progrès dans
ce siècle-ci, & dont il seroit aisé de dé-
montrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit
ici le tems de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica se mit à
pleurer de fureur, & Nassès feignant de
ne pas s'en appercevoir, continua ainsi :
Vous concevez bien que je vous rends

CONTE MORAL. 319
trop de justice, que je vous connois trop
à présent, pour croire absolument tout
ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop
de grace, répondit-elle. Non, reprit-il
modestement, ce que je fais pour vous est
tout simple ; & pour sçavoir l'opinion
que je dois en avoir, je n'ai qu'à consul-
ter la façon dont vous vous êtes rendue
à mes desirs ; mais en ne croyant pas tout,
vous sentez bien aussi qu'il est impossible
que je ne croie rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle ?
Tout ce qu'on vous a dit est si probable,
que je ne puis concevoir que vous vou-
liez avoir pour moi un ménagement si
déplacé. Je crois donc seulement, reprit-
il..... Ah ! croyez tout, Monsieur, inter-
rompit-elle, croyez tout, & ne nous re-
voyons jamais. Quand vous le mérite-
riez, répondit-il, c'est un effort dont je
ne serois pas capable ; jugez si, en vous
croyant innocente, je pourrois prendre
assez sur moi, être assez barbare pour
faire ce que vous semblez me conseiller.
Non, non, Monsieur, repliqua-t-elle,
vous croyez tout ce qu'on a dit, vous
le croyez, & vous ne valez pas la
peine que je vous désabuse. Ainsi donc,
reprit-il, nous allons être brouil-
lés ? Une même soirée aura vu naître

& finir votre ardeur, car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en soupirant, je ne sens que trop qu'elle sera éternelle.

Oui, Monsieur, répondit Zulica; oui, nous serons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il? c'est-à-dire, que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris. C'est en honneur une chose que je ne croyois pas possible. Mais comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette ame si délicate sur le sentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole? Que je vous plains! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puis-que vous deviez changer, que de vous voir changer si promptement; un plus long commerce avec vous m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulières, vous, ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas

pu gagner sur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la serrant tendrement dans ses bras; non, vous ne ferez pas cette injustice à l'amant du monde le plus passionné. Qui moi? s'écria-t-elle, en se débattant dans ses bras avec violence, moi? je serois encore à vous? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Nassès son indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts; son dépit la servant mieux que n'avoit fait cette sévère vertu pour laquelle elle combattoit si mal à propos, il fut obligé de disputer contre elle, jusqu'à des faveurs si peu importantes qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle se défendoit toujours contre lui, lorsqu'un char qu'ils entendirent arrêter, suspendit l'attaque & la résistance.

Voilà sans doute mes gens, Monsieur lui dit-elle, & je pars. Je ne vous presse pas de réfléchir sur ce qui s'est passé entre nous, cela vous seroit inutile; plus on est capable d'un mauvais

322 LE SOPHA,
procédé, moins on est fait pour le
sentir.

En achevant ces paroles, elle se leva,
& elle alloit sortir, lorsque ce que je
dirai demain à votre majesté, la força
de demeurer. Pourquoi demain, dit le
sultan; pensez vous que vous ne me
le diriez pas aujourd'hui, si j'en avois la
fantaisie. Heureusement pour vous, je
n'ai sur tout ceci aucune curiosité, &
soit demain, soit un autre jour, tout
cela m'est indifférent.

CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

AP R È S ce qui s'étoit passé entre Zu-
lica & Mazulhim, elle devoit peu s'at-
tendre à le revoir; c'étoit cependant
lui qui entroit. Elle recula de surprise
en le voyant, & les pleurs succédant
à son étonnement, elle se laissa tomber
sur moi. Il feignit de ne pas remarquer
l'état où sa présence la mettoit, & s'a-
vançant vers elle d'un air libre: Je viens,
reine, lui dit-il, vous demander par-
don. Un enchaînement d'affaires, acca-

C O N T E M O R A L. 323
blantes, affreuses, désespérantes, m'a
empêché de me rendre à vos ordres...
Quoi! vous pleurez! Ah Nassès! cela
n'est pas bien; vous avez abusé de ma
facilité, de mon amitié, de ma con-
fiance... Mais, au vrai, je ne comprends
rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâ-
chée! c'est que j'en suis furieux, désolé,
je ne m'en consolerais jamais. Ceci fait
une aventure unique, étonnante, du
premier rare!... Enfin, ne peut-on pas
sçavoir ce que c'est que tout cela? Di-
tes donc, vous autres? vous ne parlez
point? Ah! je vois ce que c'est, j'en
suis la cause innocente. Vous me croyez
infidelle, oui, vous le croyez. Que vous
connoissez peu mon cœur! je reviens
à vous, mille fois, je dis, mille fois
plus tendre, plus épris, plus enchanté
que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendresse,
plus Zulica déconcertée, abattue, s'ob-
stinoit au silence. Nassès qui jouissoit ma-
lignement de sa confusion, craignoit,
s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne
profitât de ce tems-là pour se remettre,
& attendoit impatiemment qu'elle ré-
pondit elle-même. Ce fut en vain.
Ils restèrent quelque tems tous trois
dans le silence. De grace, éclaircissez-

322 LE SOPHA,
procédé, moins on est fait pour le
sentir.

En achevant ces paroles, elle se leva,
& elle alloit sortir, lorsque ce que je
dirai demain à votre majesté, la força
de demeurer. Pourquoi demain, dit le
sultan; pensez vous que vous ne me
le diriez pas aujourd'hui, si j'en avois la
fantaisie. Heureusement pour vous, je
n'ai sur tout ceci aucune curiosité, &
soit demain, soit un autre jour, tout
cela m'est indifférent.

CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

APRES ce qui s'étoit passé entre Zu-
lica & Mazulhim, elle devoit peu s'at-
tendre à le revoir; c'étoit cependant
lui qui entroit. Elle recula de surprise
en le voyant, & les pleurs succédant
à son étonnement, elle se laissa tomber
sur moi. Il feignit de ne pas remarquer
l'état où sa présence la mettoit, & s'a-
vançant vers elle d'un air libre: Je viens,
reine, lui dit-il, vous demander par-
don. Un enchaînement d'affaires, acca-

CONTE MORAL. 323
blantes, affreuses, désespérantes, m'a
empêché de me rendre à vos ordres...
Quoi! vous pleurez! Ah Nassès! cela
n'est pas bien; vous avez abusé de ma
facilité, de mon amitié, de ma con-
fiance... Mais, au vrai, je ne comprends
rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâ-
chée! c'est que j'en suis furieux, désolé,
je ne m'en consolerais jamais. Ceci fait
une aventure unique, étonnante, du
premier rare!... Enfin, ne peut-on pas
sçavoir ce que c'est que tout cela? Di-
tes donc, vous autres? vous ne parlez
point? Ah! je vois ce que c'est, j'en
suis la cause innocente. Vous me croyez
infidelle, oui, vous le croyez. Que vous
connoissez peu mon cœur! je reviens
à vous, mille fois, je dis, mille fois
plus tendre, plus épris, plus enchanté
que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendresse,
plus Zulica déconcertée, abattue, s'ob-
stinoit au silence. Nassès qui jouissoit ma-
lignement de sa confusion, craignoit,
s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne
profitât de ce tems-là pour se remettre,
& attendoit impatiemment qu'elle ré-
pondit elle-même. Ce fut en vain.
Ils restèrent quelque tems tous trois
dans le silence. De grace, éclaircissez-

324 LE SOPHA,
moi ce mystere, dit enfin Mazulhim à Naffès; est-ce de vous, ou de moi que Madame a à se plaindre? Ne m'aime-t-elle plus, vous aime-t-elle? Point du tout, repartit Naffès; c'est moi, puisqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nous sommes brouillés. Ah perfide, dit Mazulhim! Après les sermens que vous m'aviez fait de m'être toujours fidelle... Quelle horreur! Ce n'est qu'avec une peine extrême que je suis parvenu à consoler Madame de votre perte, répondit Naffès, c'est une justice que je lui dois, & pour faire mon devoir jusqu'au bout, je vais, quelque chose qu'il m'en coûte, vous laisser essayer si vous pourrez avec plus de facilité la consoler de la mienne. Adieu, Madame, poursuivit-il en s'adressant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré long-tems; mais je connois trop la bonté que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaise de vous souvenir de moi, soyez sûre que je ferai toujours à vos ordres.

Lorsque Naffès fut parti, Zulica se leva brusquement, & sans regarder Mazulhim, voulut sortir aussi. Non, Madame, lui dit-il d'un air respectueux, je ne

CONTE MORAL 325
puis me déterminer à vous quitter sans m'être justifié; il se pourroit aussi que vous eussiez quelques petites excuses à me faire, & de quelque façon que ce soit, il me paroît indécent que nous nous séparions sans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le silence? Ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis une constance éternelle? Ah! Monsieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais senti! Hé bien! repliqua-t-il, voilà les femmes! On manque malgré soi, on en gémit, on sèche, on languit de douleur; & lorsqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres transports, se jeter aux pieds de ce qu'on aime, on se trouve abhorré! Après tout, vous seriez moins injustes si vous étiez moins délicates. Avec les ames sensibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, sans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familièrement, êtes-vous réellement bien fâchée?

Zulica ne répondit à cette question qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'est qu'au fond, continua-t-il, il me seroit bien aisé de me justifier; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hauffer les épaules, très-aisé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels sont mes torts avec vous?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence! me faire venir ici, ne vous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout méprisable même qu'est ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée; mais y joindre la dernière perfidie! M'envoyer ici un inconnu que vous instruisez de ma foiblesse, quand vous devriez la cacher à toute la terre... Oui! la cacher, interrompit-il, ce seroit un beau mystère & fort utile au reste, que celui-là. Pensez vous qu'une affaire entre personnes comme nous puisse s'ignorer? Mais je suppose que, contre votre expérience même, vous vous fussiez assez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je exposée? Notre secret n'est-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang qu'entre celles d'un esclave?

Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? Le tems me pressoit. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes amis à qui je sçais le plus de mœurs, Nafès enfin qui, outre des mœurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vu avec plaisir, & à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime & de considération.

Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remerciemens que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclaircissement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire; car, soit dit sans vous tâcher, je ne suis ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, sur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrois me récrier

aussi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La présence de Naffès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute aussi peu, c'est que pour vous mettre à l'aise avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me destiner. Quand cela seroit, répondit fièrement Zulica... J'entends, interrompit-il, cela est. Hé bien! oui, reprit elle, courageusement, oui, je l'ai aimé. N'abusons pas ici des mots, repliqua-t-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela est revenu au même. Convenez, puisqu'à présent vous le connoissez un peu, que c'est un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en sçais, repartit-elle froidement, c'est que s'il est fat, insolent, & sans égards, il a du moins de quoi se le faire pardonner, & que tel qui ose prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raison pour être modeste.

Toute détournée qu'est cette épigramme, reprit-il, je sens à merveille qu'elle s'adresse à moi, & je veux bien,

fans que cela tire à conséquence, vous donner la petite consolation de me l'entendre avouer. Je pousserai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une justification dont peut-être la politesse seroit blessée.

Que vous tenez de misérables propos, s'écria-t-elle, en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *espece* comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne ferai pas fâché de vous offrir en ma personne un modèle de modération; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentées de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout seul cette modération si vantée, repartit-elle en se levant, car je vais... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir; pour votre honneur & pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclaircissement, & éviter un éclat qui seroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouteriez.

Soit que Zulica sentit le tort que cette aventure pourroit lui faire si elle se répandoit, & qu'elle crut, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au silence; soit que trop méprisable pour être long-tems fâchée qu'on la méprisât, sa colere commença à se calmer, elle se rejetta sur le Sopha, mais sans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainsi son discours. Vous convenez que vous avez pris Naffès; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire que quand celle qu'elle avoit est entièrement rompue; & là-dessus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite: pour moi, qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en sçavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire sur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien sçavoir, repliqua-t-il: dans le trouble où vous étiez, étoit-il possible que vous démêlâssiez les motifs qui vous faisoient agir? Vous me croyiez inconstant, on

vous pressoit de vous engager; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait; & Naffès auroit tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez moi, qu'à la passion la plus vive d'inspirer ces mouvemens qui ne laissent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je ne sçaurois assez m'étonner que Naffès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou assez aveuglée pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, & que sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait assurément une infidélité dans toutes les regles. Vanité toute pure de votre part, repliqua-t-il, n'allez pas croire cela, rien n'est moins vrai.

Comment donc, dit-elle? rien n'est moins vrai! Je trouve assez singulier que vous vouliez sçavoir mieux que moi ce qui en est. Je le sçais pourtant si bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y est pris pour vous séduire, répondit-il: Naffès vous a trouvé belle; il a mieux aimé vous instruire

des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même que loin de vous parler de ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il ? Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, & qu'il est peu flatteur ! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagèmes, ils en ont besoin pour plaire.

Quoi ! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidèle ? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta-t-elle ? qu'étiez-vous donc devenu ? Je ne suis, repliqua-t-il, sorti de chez l'empereur qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici : & Zâdis même à qui, par parenthèse, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté ; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim, qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi :

Quoique j'aie toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que

nous ne vivrons plus ensemble dans cette inimitié que vous m'avez permise. Ce n'est pas que je vous pardonne tout, mais un commerce lié ne nous convient plus ; au reste, nous nous étions pris plus de fantaisie que d'amour ; ce n'étoit point le sentiment qui nous unissoit ; ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre. Je me flâte, répondit-elle dédaigneusement, qu'en faisant cet arrangement, vous en sentez tout le ridicule, & vous n'espérez pas de m'y faire consentir. Pardonnez-moi, reprit-il ; vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir ce que l'on doit d'égards & de ménagemens à ses anciens amis ; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'est un usage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ses nouvelles connoissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent, comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica très-

LE SOPHA,
digne qu'on le fit avec elle, s'offensa
pourtant de ce que Mazulhim osoit la
croire capable de ce qu'elle faisoit tous
les jours, & voulut le prendre avec lui
sur un ton de dignité qui, ne la rendant
que plus méprisable, ne l'encouragea
que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je
vous prouverois que loin que vous ayez
à vous plaindre de moi, vous avez mille
remercimens à me faire. Je n'ignore pas
que Zâdis a passé hier chez vous, &
seul avec vous, toute la journée, &
une grande partie de la nuit. Plus cu-
rieux que je n'étois jaloux, & sûr que
vous manqueriez à la parole que vous
m'aviez donnée de ne le jamais revoir,
je vous ai fait observer tous deux... Il
n'étoit pas besoin, interrompit-elle, que
vous en prissiez la peine. Je n'ai point
prétendu me cacher; le motif qui m'a
fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne
peut jamais que me faire honneur. Ah,
ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-
particulier! Votre air railleur n'empê-
chera point que je ne dise vrai, repli-
qua-t-elle; je n'avois pas encore rompu
absolument avec lui, & c'étoit pour lui
annoncer que je ne le verrois jamais...
Que vous passâtes, interrompit-il, tout

le jour & toute la nuit avec lui. Je ne
vous contredis pas sur le motif, tout
extraordinaire qu'il est; car enfin vous
avouerez qu'il est rare qu'une femme se
renferme vingt quatre heures avec un
homme quand elle ne veut que se brouil-
ler avec lui. Mais comme une chose,
pour être sans exemple, peut n'en être
pas moins sensée, je conçois, moi qui ne
cherche uniquement qu'à vous justifier,
que Zâdis recevant de vous la confirma-
tion de son malheur, en a pensé mourir
de désespoir à vos genoux, & que tou-
chée de l'abattement où votre incons-
tance le jettoit, vous l'avez consolé avec
toute l'humanité dont vous êtes capable,
sans que vos soins pour lui prissent rien
sur la fidélité que vous m'aviez jurée.
Un homme désespéré est peu raisonna-
ble, on a de la peine à l'amener à une
conduite sensée, il faut dire, redire,
retourner mille fois la même chose;
essuyer des regrets, des reproches, des
larmes, de la fureur: rien ne prend plus
de tems. Au reste, je vous dirai que vous
n'avez pas à regretter celui que vous
avez employé à tâcher de calmer Zâdis,
il étoit aujourd'hui d'une gaieté char-
mante. Zâdis gai! Cela vour paroît-il
convenable? Si, comme je me garderai

bien d'en douter, vous me dites vrai; ou vos conseils ont eu de l'empire sur lui, ou pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous sçavez à quoi vous en tenir là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triste, au moins pour le tems que vous pouviez avoir besoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut essayer de se justifier, mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, seroit inutile. Epargnez-vous une justification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit sans me satisfaire. Adieu, ajouta-t-il, en se levant, il est tard; & nous devrions déjà nous être séparés. A propos, que ferez-vous de Nasès?

Zulica, à cette question, parut étonnée. Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paroît sensé. Vous vous êtes quittés mal, & il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous être

être plus difficile de la garder en le haïssant, qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens assez noirs, assez injustes pour vous donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singulière & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de si près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois? Eh oui! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si par hasard Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi; ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obstinoit à la refuser: Quelle misère, lui

338 LE SOPHA,
dit-il en la lui prenant malgré elle !
Vous faites l'enfant à un point qui n'est
pas supportable.

Alors ils sortirent. Ils sortirent, c'é-
cria le sultan ! Ah ! le grand mot, c'est
à mon gré, le meilleur de votre histoi-
re ; & ne revinrent-ils pas ? Je ne re-
vis plus Zulica , répondit Amanzéi ,
mais je vis encore long-tems Mazulhim.
Et toujours, dit le sultan, comme vous
sçavez. . . Parbleu ! c'étoit un rare gar-
çon ! Quelle femme eût-il après Zuli-
ca ? Beaucoup qui ne valaient pas mieux
qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient
pas de l'avoir, & dont le destin
me faisoit pitié. Mais à propos, deman-
da Schah-Baham à la sultane, n'avez-
vous pas trouvé que Mazulhim traite
bien mal cette Zulica ? Je la trouve si
méprisable, repliqua la sultane, que je
voudrois, s'il étoit possible, qu'il l'eût
encore plus punie. Il m'a semblé à moi,
repartit le sultan, qu'elle étoit trop
douce avec lui ; cela n'est pas dans la
nature. Et moi, je crois le contraire,
dit la sultane ; une femme telle que
Zulica n'a point de ressources contre
le mépris ; & comme l'ignominie de sa
conduite la livre aux plus cruelles in-
sultes, la bassesse de son caractère &

CONTE MORAL. 339
cette honte intérieure dont malgré elle-
même, elle se sent toujours accablée,
ne lui laissent pas la force de les repous-
ser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'A-
manzéi eût outré l'humiliation de Zu-
lica, loin de lui en faire des reproches,
je lui en sçaurois bon gré. Ce seroit en
quelque façon donner des préceptes du
vice, que de le peindre heureux &
trionphant. Oh oui ! reprit le sultan
cela est bien nécessaire ! Mais laissons
cela, la dispute m'aigrit ; & je ne doute
point que je me fâchasse, si nous par-
lions plus long-tems. Quand vous eûtes
quitté Mazulhim, où allâtes-vous A-
manzéi.

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse
dans la petite maison de Mazulhim,
l'intérêt de mon ame me força de m'en
arracher ; & persuadé que ce ne seroit
pas là que je trouverois ma délivran-
ce, j'allai chercher quelque maison
où je fusse, s'il étoit possible, plus
P 2

338 LE SOPHA,
dit-il en la lui prenant malgré elle !
Vous faites l'enfant à un point qui n'est
pas supportable.

Alors ils sortirent. Ils sortirent, c'é-
cria le sultan ! Ah ! le grand mot, c'est
à mon gré, le meilleur de votre histoi-
re ; & ne revinrent-ils pas ? Je ne re-
vis plus Zulica , répondit Amanzéi ,
mais je vis encore long-tems Mazulhim.
Et toujours, dit le sultan, comme vous
sçavez. . . Parbleu ! c'étoit un rare gar-
çon ! Quelle femme eût-il après Zuli-
ca ? Beaucoup qui ne valaient pas mieux
qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient
pas de l'avoir, & dont le destin
me faisoit pitié. Mais à propos, deman-
da Schah-Baham à la sultane, n'avez-
vous pas trouvé que Mazulhim traite
bien mal cette Zulica ? Je la trouve si
méprisable, repliqua la sultane, que je
voudrois, s'il étoit possible, qu'il l'eût
encore plus punie. Il m'a semblé à moi,
repartit le sultan, qu'elle étoit trop
douce avec lui ; cela n'est pas dans la
nature. Et moi, je crois le contraire,
dit la sultane ; une femme telle que
Zulica n'a point de ressources contre
le mépris ; & comme l'ignominie de sa
conduite la livre aux plus cruelles in-
sultes, la bassesse de son caractère &

CONTE MORAL. 339
cette honte intérieure dont malgré elle-
même, elle se sent toujours accablée,
ne lui laissent pas la force de les repous-
ser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'A-
manzéi eût outré l'humiliation de Zu-
lica, loin de lui en faire des reproches,
je lui en sçaurois bon gré. Ce seroit en
quelque façon donner des préceptes du
vice, que de le peindre heureux &
trionphant. Oh oui ! reprit le sultan
cela est bien nécessaire ! Mais laissons
cela, la dispute m'aigrit ; & je ne doute
point que je me fâchasse, si nous par-
lions plus long-tems. Quand vous eûtes
quitté Mazulhim, où allâtes-vous A-
manzéi.

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse
dans la petite maison de Mazulhim,
l'intérêt de mon ame me força de m'en
arracher ; & persuadé que ce ne seroit
pas là que je trouverois ma délivran-
ce, j'allai chercher quelque maison
où je fusse, s'il étoit possible, plus
P 2

heureux que dans toutes celles que j'avois déjà habitées. Après plusieurs courtes qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déjà vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à votre majesté, j'entrai dans un vaste palais qui appartenoit à un des plus grands seigneurs d'Agra. Py errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame; ce cabinet enfin auroit pu passer pour le temple de la mollesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omarah chez qui j'étois. La jeunesse, les graces, la beauté, ce je ne sçais quoi qui seul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon ame ne put la voir sans émotion, elle éprou-

va à son aspect mille sensations délicieuses que je ne croyois pas à mon usage. Destiné à porter quelquefois une si belle personne, non seulement je cessai de me tourmenter sur mon sort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me disois-je, quelle est donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi, puisque tu permets que les ames que ton juste courroux a réprouvées, jouissent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec transport, viens image charmante de la divinité, viens calmer une ame inquiète qui déjà seroit confondue avec la tienne, si des ordres cruels ne la retenoient pas dans sa prison.

Il sembla dans cet instant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le soleil étoit alors à son plus haut point, il faisoit une chaleur excessive; Zéinis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil, & tirant elle-même les rideaux, ne laissa pas dans le cabinet de ce demi-jour si favorable au sommeil & aux plaisirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté, qui rend enfin

la pudeur moins timide, & lui laisse accorder plus à l'amour.

Une simple tunique de gaze, presque toute ouverte, fut bientôt le seul habillement de Zéinis; elle se jeta sur moi nonchalamment. Dieux! avec quels transports je la reçus! Brama, en fixant mon ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage!

Je choisiss avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéinis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déjà parcourus. Quoique Zéinis dormit assez tranquillement, elle se retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon ame. Accablée sous le

nombre & la violence de ses desirs, toutes ses facultés demeurèrent quelque tems suspendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je sentoiss seulement que j'aimois, & sans prévoir, ou craindre les suites d'une aussi funeste passion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne sont pas leur partage! Au dessus même des êtres aériens, il n'en est point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéinis! divine Zéinis! Non, il n'en est point qui te mérite; non, Zéinis! puisqu'il n'en est point qui puisse te ressembler!

Pendant que je m'occupois de Zéinis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & se retourna. La situation où elle venoit de se mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je songeai à en profiter. Zéinis étoit couchée sur le côté, sa tête étoit penchée sur un couffin du Sopha, & sa bouche le touchoit presque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque chose à la violence de mes desirs; mon ame

344 LE SOPHA,
alla se placer sur le couffin, & si près
de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint
enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, sans doute, pour l'ame des
délices que le terme de plaisir n'expri-
me pas, pour qui même celui de volup-
té n'est pas encore assez fort. Cette ivresse
douce & impétueuse où mon ame se
plongea, qui en occupa si délicieuse-
ment toutes les facultés, cette ivresse ne
sçauroit se peindre.

Sans doute notre ame embarrassée de
ses organes, obligée de mesurer ses tran-
sports sur leur foiblesse, ne peut, quand
elle se trouve emprisonnée dans un
corps, s'y livrer avec autant de force
que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous
la sentons même quelquefois dans un
vif mouvement de plaisir, qui, voulant
forcer les barrières que le corps lui op-
pose, se répand dans toute sa prison, y
porte le trouble, & le feu qui la dé-
vore cherche vainement une issue, &
accablée des efforts qu'elle a faits, tom-
be dans une langueur qui pendant quel-
que tems semble l'avoir anéantie. Telle
est, à ce que je crois du moins, la cause
de l'épuisement où nous jette l'excès de
la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame tou-

CONTE MORAL. 345
jours inquiète au milieu des plus grands
plaisirs, est réduite à en desirer plus en-
core qu'elle n'en trouve. La mienne col-
lée sur la bouche de Zéinis, abymée
dans sa félicité, cherche à s'en procurer
une encore plus grande. Elle essaya,
mais vainement, à se glisser toute en-
tiere dans Zéinis; retenue dans sa pri-
son par les ordres cruels de Brama, tous
ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses
élans redoublés, son ardeur, la fureur
de ses desirs échaufferent apparemment
celle de Zéinis. Mon ame ne s'apper-
çut pas plutôt de l'impression qu'elle
faisoit sur la sienne qu'elle redoubla ses
efforts. Elle erroit avec plus de vivacité
sur les levres de Zéinis, s'élançoit avec
plus de rapidité, s'y attachoit avec plus
de feu. Le désordre qui commençoit à
s'emparer de celle de Zéinis, augmenta
le trouble & les plaisirs de la mienne.
Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche
forma quelques paroles mal articulées,
une aimable rougeur vint colorer son
visage. Le songe le plus flatteur vint en-
fin égarer ses sens. De doux mouvemens
succéderent au calme dans lequel elle
étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-
t-elle tendrement! Quelques mots in-
terrompus par les plus tendres soupirs,

346 LE SOPHA,
suivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-
t-elle, que tu ne sois aimé ?

Moins libre encore que Zéinis, je
l'entendois avec transport & n'avois
plus la force de lui répondre. Bientôt
son ame aussi confondue que la mien-
ne, s'abandonna toute au feu dont elle
étoit dévorée; un doux frémissement...
Ciel! que Zéinis devint belle !

Mes plaisirs & les siens se dissipèrent
par son réveil. Il ne lui resta plus que la
douce illusion qui avoit occupé ses sens
qu'une tendre langueur à laquelle elle
se livra avec une volupté qui la rendoit
bien digne des plaisirs dont elle venoit
de jouir. Ses regards où l'amour même
regnoit, étoient encore chargés du feu
qui couloit dans ses veines. Quand
elle put ouvrir les yeux, ils avoient
déjà perdu de l'impression voluptueuse
que mon amour & le trouble de ses
sens y avoient mise, mais qu'ils étoient
encore touchans ! Quel mortel, en se
devant le bonheur de les voir ainsi, ne
seroit expiré de l'excès de sa tendresse
& de sa joie !

Zéinis, m'écriois-je avec transport !
aimable Zéinis, c'est moi qui viens de
te rendre heureuse; c'est à l'union de ton
ame & de la mienne que tu dois tes

C O N T E M O R A L 347
plaisirs. Ah ! puisse-tu les lui devoir tou-
jours, & ne répondre jamais qu'à mon
ardeur. Non, Zéinis, il n'en peut jamais
être de plus tendre & de plus fidele.
Ah ! si je pouvois soustraire mon ame
au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'ou-
blier ; éternellement attachée à la tien-
ne, ce seroit par toi seule que son immor-
talité pourroit devenir un bonheur pour
elle, & qu'elle croiroit perpétuer son
être. Si je te perds jamais, ame que
j'adore ! Eh ! comment dans l'immensité
de la nature, ou accablé de ces liens
cruels dont Brama me chargera peut-
être, pourrai-je te retrouver ! Ah Bra-
ma ! si ton pouvoir suprême m'arrache
à Zéinis, fais au moins que, quelque
douloureux que me soit son souvenir,
je ne le perde jamais !

Pendant que mon ame parloit si ten-
drement à Zéinis, cette fille charman-
te sembloit s'abandonner à la plus dou-
ce rêverie, & je commençai à m'a-
larmier de la tranquillité avec laquelle
elle avoit pris ce songe dont quelques
instans auparavant, je trouvois tant à
me féliciter. Zéinis, me disois-je, est
sans doute accoutumée aux plaisirs
qu'elle vient de goûter. Quelque chose
qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont

point étonné son imagination : elle rêve ; mais elle ne paroît pas se demander la cause des mouvemens dont elle a été agitée. Familiarisée avec ce que l'amour a de plus tendres transports , je n'ai fait que lui en tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé dans le cœur de Zéinis ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image , non , mon ardeur qui l'a enflammée ; elle connoît l'amour , elle en a parlé , elle sembloit au milieu de son trouble être occupée du soin de rassurer un amant qui , peut-être , est accoutumé à porter entre ses bras ses craintes & son inquiétude. Ah Zéinis ! s'il est vrai que vous aimiez , que dans l'état où m'a mis la colere de Brama mon sort va devenir horrible !

Mon ame erroit entre toutes ces idées , lorsque j'entends frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéinis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée , & plus en état de paroître , elle ordonna qu'on entrât. Ah ! me dis-je avec une extrême douleur ; c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue ; s'il est

heureux , quel supplice ! S'il le devient , que Zéinis soit telle que quelquefois je la suppose , & que ce soit à elle que je doive ma délivrance ; quel coup affreux pour moi , si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentimens qu'elle m'a inspirés !

Quoique par la connoissance que j'avois des mœurs d'Agra , je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéinis , & qu'il fut assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paroissoit avoir , elle n'eut pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie , il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté là , & quelque cruel qu'il fut pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival , je préférerois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéinis , un jeune Indien de la figure la plus brillante , étoit entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaire , plus il excita ma haine ; elle redoubla à l'air dont Zéinis le reçut. Le trouble , l'amour & la crainte se peignirent tour-à-tour sur son visage : elle le regarda quelque tems avant que de lui parler ; il me parut aussi agité qu'elle , mais à son air timide & res-

350 LE SOPHA;
pesteux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse (car il ne me parut guere plus âgé que Zéin- nis) il sembloit n'en être pas à sa première passion, & je commençai à espérer que je n'aurois de cette aventure que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah Phéleas ! lui dit Zéinis avec émotion, que venez-vous chercher ici ? Vous que j'espérois y trouver, répondit-il en se jettant à ses genoux, vous sans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir sans témoins. Ah ! n'espérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole ; sortons, je ne veux pas rester plus long-tems dans ce cabinet. Zéinis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous, & se peut-il que vous vous repentiez si-tôt de la première faveur que vous m'accordez ? Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici, & si vous m'aimez, vous obstineriez-vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance ?

Phéleas, sans lui répondre, lui saisit

CONTE MORAL. 351
une main, & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéinis le regardoit languissamment, elle soupiroit; encore émue de ce songe qui lui avoit peint son amant si pressant, & où elle avoit été si foible, disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées; chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phéleas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéleas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laisoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis d'ailleurs simple, & sans art, ne cachant à Phéleas que par pudeur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui mon- troit tout entier. Phéleas n'en sçavoit pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéinis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir quelle vît Phéleas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui ferroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah Phéleas ! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement ! Ah ! Zéinis ! que mon amour vous touche peu ! Que pouvez-vous craindre d'un amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous ? Zéinis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez !

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs ; elle le fixa quelque tems d'un air attendri, & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phéleas lui causoient : Ah cruel ! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & qu'elles preuves puis-je vous donner de ma tendresse, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en doubter encore ? Si vous m'aimiez, reprit-il,

ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette solitude ; & loin d'en vouloir sortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vint nous y troubler. Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres ?

A ces mots, Phéleas quittant brusquement ses genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéinis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher ; il la prit entre ses bras ; & malgré la résistance qu'elle lui oppoïtoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.



CHAPITRE DERNIER.

JE ne sçais si Zéinis imagina que quand une porte est fermée, il est inutile de se défendre, ou, si craignant moins d'être surprise, elle-même se craignit plus ; mais à peine Phéleas fut-il auprès d'elle, que rougissant moins de ce qu'il faisoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire ; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix

Avec quelque plaisir quelle vît Phéléas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui ferroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah Phéléas ! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement ! Ah ! Zéinis ! que mon amour vous touche peu ! Que pouvez-vous craindre d'un amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous ? Zéinis, ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez !

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs ; elle le fixa quelque tems d'un air attendri, & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phéléas lui causoient : Ah cruel ! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & qu'elles preuves puis-je vous donner de ma tendresse, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en doubter encore ? Si vous m'aimiez, reprit-il,

ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette solitude ; & loin d'en vouloir sortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vint nous y troubler. Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres ?

A ces mots, Phéléas quittant brusquement ses genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéinis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher ; il la prit entre ses bras ; & malgré la résistance qu'elle lui oppoïtoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.

CHAPITRE DERNIER.

JE ne sçais si Zéinis imagina que quand une porte est fermée, il est inutile de se défendre, ou, si craignant moins d'être surprise, elle-même se craignit plus ; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougissant moins de ce qu'il faisoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire ; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix

treublante & d'un air interdit, elle le supplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéinis étoit plus tendre qu'imposant, & ne fâcha ni ne contint Phéleas. Couché auprès d'elle, il la ferroit dans ses bras avec tant de fureur, que Zéinis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ses transports.

Quelque émue qu'elle fut, elle tâcha de se débarrasser des bras de Phéleas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y rester, que pour rendre ses efforts inutiles, il n'eut pas besoin d'en employer de bien grands. Ils se regarderent quelque tems sans se rien dire, mais Zéinis sentant augmenter son trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéleas de vouloir bien la laisser.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinssiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obscures à Phéleas, plus il lui parut nécessaire d'apprendre de Zéinis ce qu'elles vou-

loient dire. Il la pressa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eut à parler davantage, il la pressoit si tendrement, la regardoit avec tant de passion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais si je vous le dis, dit-elle d'une voix treublante, vous en abuserez. Il lui jura que non avec des transports qui, loin de la rassurer sur ses craintes, ne devoient pas lui laisser douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confiance qu'elle alloit lui faire; après s'être encore foiblement défendue contre ses empressements, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des transports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la ferrant dans les siens? Oui, répondit-elle, en portant sur lui des yeux troublés. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après, lui demanda-t-il. Ah Phé-

léas ! s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez-vous ? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le foyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuste.

Phéleas à ces mots ne pouvant plus contenir son ardeur, & devenu plus téméraire par la confiance que Zéinis lui avoit faite, se soulevant un peu & se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fut cette entreprise, Zéinis peut-être ne s'en seroit pas offensée, mais Phéleas, uniquement occupé de se rendre heureux, porta son audace si loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisoit. Ah Phéleas ! s'écria-t-elle, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, & craignez-vous si peu de me fâcher ?

Quelque violens que fussent les transports de Phéleas, Zéinis se défendit si sérieusement, & il vit tant de colere dans ses yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter sans offenser ce qu'il aimoit, & qui même par la résistance de Zéinis devenoit extrêmement douteuse pour lui. Soit respect, soit timidité, enfin, il s'arrêta, & n'osant plus regarder

der Zéinis : Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous foyez, je ne m'exposerais plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur ; mais quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il se leva d'auprès d'elle, & sortit. Mortellement fâchée que Phéleas la quittât, & n'osant cependant pas le rappeler, la tête appuyée sur ses mains, Zéinis pleuroit & étoit demeurée sur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de son amant, elle se levoit pour sçavoir ce qu'il étoit devenu, lorsque ramené par sa tendresse il rentra dans le cabinet.

Elle rougit en le revoyant, & se laissa tomber sur moi en poussant un profond soupir. Il courut se jeter à ses genoux, lui prit tendrement la main, & n'osant la baiser, il l'arrosa de ses larmes. Ah ! levez-vous, lui dit Zéinis sans le regarder. Non, Zéinis, lui dit-il, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt ; un seul mot.... Mais vous pleurez ! Ah Zéinis ! est ce moi qui fais couler vos larmes ?

La barbare Zéinis en ce moment lui

ferra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versôient embellissoient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui regnoit dans ses yeux ne fut pas plus obscur pour Phéleas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel! s'écria-t-il en l'embrassant avec fureur, seroit-il possible que Zéinis gardât encore le silence? Hélas! Phéleas ne perdit rien de ce qu'il sembloit lui dire, & sans interroger davantage Zéinis, il alla chercher jusques sur sa bouche l'aveu qu'elle sembloit lui refuser encore.

En cet instant, je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étouffés. Phéleas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un instant avant lui..... Mais pourquoi rappelé - je un souvenir encore si cruel pour moi? Zéinis s'étoit précipitée dans les bras de son amant; l'amour, un reste de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient son visage & ses yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéleas & Zéinis, tout deux immobiles, respirant mutuellement leur ame, sembloient accablés de leurs plaisirs.

Tout cela, dit alors le sultan, ne vous faisoit pas grand plaisir, n'est-il

pas vrai? aussi de quoi vous aviez-vous de devenir amoureux pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable: car, en bonne foi, à quoi cette fantaisie pouvoit-elle vous mener? Vous voyez bien qu'il faut sçavoir raisonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma passion fut bien établie que je sentis combien elle devoit me tourmenter, & selon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je suis vraiment fâché de votre accident; car je vous aimois assez sur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le sultan, c'est réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéinis avoit résisté à Phéleas, dit Amanzéi, je m'étois flatté que rien ne pourroit la vaincre, & lorsque je la vis plus sensible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de son âge, elle ne porteroit pas sa foiblesse jusques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce songe, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéleas étoit la seule qui se fut présentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit sur ses sens

& non à mes transports qu'elle avoit dû ses plaisirs ; il me resta peu d'espoir d'échapper au sort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être , je me consolais du bonheur de Phéleas par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eut dit à Zéinis de sa passion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroïssoit pas possible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou seize ans sans avoir eu au moins quelque curiosité qui l'empêcheroit de délivrer mon ame de cette captivité qui m'avoit long-tems paru si cruelle , & que je prétérois dans cet instant au poste le plus glorieux qu'une ame pût remplir. Tout désespéré que j'étois de la foiblesse de Zéinis, j'en attendis les suites avec moins de douleur , dès que je me fus persuadé que , quelque chose qui arrivât , je ne serois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuse que fut pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés , & que chaque soupir qu'ils pouvoient paroïssoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entreprises de Phéleas , & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils sentoient leur bonheur , je priois ardemment Brama de ne point per-

permettre qu'elle se dissipât. Inutiles vœux ! j'étois trop criminel pour que deux ames innocentes & dignes de leur félicité me fussent sacrifiées.

Phéleas , après avoir languï quelques instans sur le sein de Zéinis, pressé par de nouveaux desirs que la foiblesse de son amante avoit rendu plus ardens , la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuse ivresse de son cœur. Zéinis embarrassée des regards de Phéleas , détourna les siens en soupirant. Quoi ! tu fuis mes regards , lui dit-il ? Ah ! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires.

Alors il la reprit entre ses bras. Zéinis tenta encore de se dérober à ses transports ; mais soit qu'elle ne voulut pas résister long-tems , soit que se faisant illusion à elle-même, en cédant , elle crut résister , Phéleas fut bientôt regardé aussi tendrement qu'il desiroit de l'être.

Quoique les dernières bontés de Zéinis l'eussent jetté dans une tendre langueur peu différente de celle où mes transports l'avoient plongée , & qu'elle regardât Phéleas avec toute la volupté qu'il avoit désiré d'elle , elle parut se repentir de s'être trop livrée à son ar-

362 LE SOPHA,
deur, & chercha à se retirer des bras de Phéleas. Ah Zéinis, lui dit-il, dans ce songe dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux! Hélas! répondit-elle, quel que soit mon amour pour vous, sans lui, sans le trouble qu'il a mis dans mes sens, vous n'en auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorsque j'appris que c'étoit à moi seul que mon rival devoit son bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez sans m'offenser vouloir la pousser plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendresse, mais... Ah Zéinis! interrompit l'impétueux Phéleas, s'il étoit vrai que tu m'aimasses, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité, tu t'abandonnerois à tous mes transports & tu ne croirois pas encore faire assez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, si une ame étoit mortelle, viens, achève de me rendre heureux.

Ah Phéleas! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéinis, songes-tu que

CONTE MORAL. 363
tu me perds? Hélas! tu m'avois juré tant de respect, Phéleas? Est-ce ainsi qu'on respecte ce qu'on aime?

Les pleurs de Zéinis, ses prières, ses ordres, ses menaces, rien n'arrêta Phéleas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui ne laissât jouir déjà que de trop de charmes, & que ses transports l'eussent remise comme elle étoit pendant le sommeil de Zéinis; moins satisfait des beautés qu'elle offroit à sa vue, que transporté du desir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéinis défendoit encore foiblement, & se précipitant sur les charmes que sa témérité offroit à ses regards, il l'accabla de caresses si vives & si pressantes, qu'il ne lui resta plus que la force de soupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéinis. L'une refusoit tout à l'amant, l'autre ne lui laissoit presque plus rien à desirer. Elle n'osoit porter ses regards sur Phéleas, & lui rendoit avec une tendresse extrême tous les transports qu'elle lui inspiroit. Elle défendoit une chose pour en permettre une plus essentielle: elle vouloit, & ne vouloit

plus ; cachoit une de ses beautés pour en découvrir une autre ; elle repouffoit avec horreur , & se rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour , & lui étoit un instant après sacrifié , mais avec des réserves & des précautions qui , tout vaincu qu'il avoit paru , le faisoient triompher encore. Zéinis avoit tour-à-tour honte de sa facilité , & de ses répugnances ; la crainte de déplaire à Phéleas , l'émotion que lui caufoient ses transports , & l'épuisement où un combat aussi long l'avoit jetée , la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit , ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans la satisfaire , elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient , & ne lui donnoient point.

En ce moment , outré du spectacle qui s'offrit à mes yeux , & commençant à craindre à de certaines idées de Phéleas qui me prouvoient son peu d'expérience , qu'il ne chassât mon ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit , elle se plaisoit à demeurer , je voulus sortir pour quelques instans du Sopha de Zéinis , & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain , cette même

puissance qui m'y avoit exilé , s'opposa à mes efforts , & me contraignit d'attendre dans le désespoir la décision de ma destinée.

Phéleas... O souvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon ame ! Phéleas enivré d'amour , & maître , par les tendres complaisances de Zéinis , de tous les charmes que j'adorois , se prépara à achever son bonheur : Zéinis se prêta voluptueusement aux transports de Phéleas ; & si les nouveaux obstacles qui s'opposoient encore à sa félicité , la retarderent , ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéinis verserent des larmes , sa bouche voulut former quelques plaintes , & dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéleas , auteur de tant de maux , n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéinis , de qui Phéleas se plaignoit , n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle poussa , une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéleas , m'annoncerent mon malheur & ma délivrance , & mon ame pleine de son amour & de sa douleur , alla en murmurant recevoir les ordres de Brama & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'est là tout, demanda le sultan ? ou vous avez été Sopha bien peu de tems, ou vous avez vu bien peu de chose pendant que vous l'étiez. Ce seroit vouloir ennuyer votre majesté que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour dans les Sopha, répondit Amanzéi ; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choses que j'ai vues, que celles qui pouvoient l'amuser. Quand les choses que vous avez racontées, dit la sultane, seroient plus brillantes que celles que vous avez supprimées, je crois (puisqu'il est impossible d'en faire la comparaison) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené sur la scene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement resserré un sujet qui de lui-même est si étendu. J'ai tort sans doute, Madame, répondit Amanzéi ; si tous les caracteres sont agréables, ou marqués au même coin ; si j'ai pu les traiter tous, sans tomber dans l'inconvénient d'exposer à vos yeux des traits communs, ou rebatus, & si j'ai pu m'étendre beaucoup sur une matiere qui devoit, quelque varié que j'eusse mise dans les caracteres, devenir ennuyeuse par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le sultan, je crois que si l'on vouloit peser tout cela il pourroit bien avoir raison ; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en est. Ah, ma grand-mere ! continua-t-il en soupirant, ce n'étoit pas ainsi que vous contiez.

Fin de la seconde Partie.



LE HASARD
DU
COIN DU FEU.
DIALOGUE MORAL.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

INTERLOCUTEURS.

CÉLIE.

LA MARQUISE.

LE DUC.

LA TOUR, valet-de-chambre de Célie.

La Scene est à Paris chez Célie; & l'action se passe presque toute dans une de ces petites pieces reculées, que l'on nomme Boudoirs. A l'ouverture de la Scene, Célie paroît couchée sur une chaise-longue, sous des couvre-pieds d'édrédon. Elle est en négligé; mais avec toute la parure & toute la recherche dont le négligé peut être susceptible. La Marquise est au coin du feu, un grand écran devant elle, & brodant au tambour.



LE HASARD

DU

COIN DU FEU.



DIALOGUE MORAL.



SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE *poussant un profond soupir.*

EN vérité! Monsieur d'Alinteuil, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien sensiblement de vous en aller. LA MARQUISE. Il est vrai que sa présence paroïssoit vous être si à charge,

Q 6

que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en est pas apperçu.

CÉLIE. Oh ! je ne suis pas sa dupe : il le voyoit bien ; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'amant outragé ! Il croyoit même y mettre tant de dignité , qu'il étoit tout simple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui seroit possible.

LA MARQ. Les hommes, en voulant satisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien risibles spectacles ; & je doute fort que s'ils sçavoient combien ils nous amusent quand ils prennent avec nous l'air piqué, & qu'ils n'intéressent pas notre cœur, ils n'aimassent pas mieux renfermer leur ressentiment que de nous le montrer.

CÉLIE. Assurément ! quand l'amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien !

LA MARQ. Bon ! l'amour ! il est bien à présent question de cela !

CÉLIE. Quoi ! est-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée ?

LA MARQ. Je me souviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit ; & il m'a, en effet, tant excédée du récit de ses tourmens, qu'il seroit difficile que je ne me le rappellasse pas ; mais, malgré toute l'im-

portunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en est fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je crusse.

CÉLIE. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très-vrai ; mais comme vous ne l'ignorez pas, ce n'est point le sentiment que nous inspirons, mais le sentiment qu'on nous inspire, qui nous persuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a mise, qu'il n'admit pas cette maxime, ou qu'il crût ce que tous les opéra du monde disent, & si fausement, du mérite de la constance.

CÉLIE. Mais qu'espéroit-il ? ne croyoit-il pas bien que vous aimiez Monsieur de Clerval ? Et se flattoit-il de vous rendre inconstante ?

LA MARQ. Pourquoi point ? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fit abandonner le dessein de plaire ?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penser, moins l'espoir lui pouvoit être permis ; & je m'étonne en conséquence qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQ. Ma façon de penser ! Eh ? depuis quand donc les hommes nous font-ils l'honneur de nous en croire une ?

CÉLIE. A ce que je vois, Monsieur d'Alinteüil n'a été qu'un fou ; & , qui pis est, l'est encore ; car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous ? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haïe ; c'est un effet du sentiment & de l'orgueil également blessés, qui, pour être fort injuste, ne m'en surprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraison, c'est qu'aussi amoureux de Madame de Valsy qu'il en est aimé, il paroisse encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à sa passion, que si vous n'eussiez pas cessé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me surprend pas, moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçais que la vanité se souvient de ces sortes de malheurs long-tems après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE. S'il va porter à Madame de Valsy toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'éprise qu'elle en soit, qu'elle ne le trouve pas, ainsi que nous, de la plus mauvaise compagnie du monde.

LA MARQ. Oh ! son auguste front se déridera auprès d'elle. Mais, est-ce qu'en nous quittant, il est allé à Versailles ?

CÉLIE. Sans doute ! il l'a dit, du moins.

LA MARQ. Jen'y avois pas pris garde : mais voilà ce qui s'appelle de l'empressement ! Dès la nuit dernière à Paris, & ce soir auprès d'elle ? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui ; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai, au surplus, l'injustice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il est vrai que, tout admirable qu'il est, je puis dire que *j'en ai sur moi copie* : car par le même tems qu'il va rejoindre Madame de Valsy, Monsieur de Clerval vient me retrouver. Mais dites-moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'est Monsieur d'Alinteüil, s'arrange-t-il avec l'objet de sa nouvelle passion ? Entre nous, elle pense de maniere à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui est attaché.

CÉLIE. Ah ! pour cela, il feroit, s'il se pouvoit, plus jaloux encore que le

Jaloux de Navarre, que je le déferois d'en prendre: elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQ. Je le crois bien; mais c'est que comme elle a déjà vécu pour quelques autres avec la même exactitude; & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne feroit absolument pas dans son tort, si, au milieu de la vive passion qu'il inspire, il craignoit d'elle un peu d'inconstance.

CÉLIE. Pour son affaire actuelle, elle tiendra sûrement; car ça été de sa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQ. Bon! un coup de foudre! Est-ce que vous croyez aux coups de foudre?

CÉLIE. Mais, Marquise, est-ce que vous n'y croiriez pas, vous?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaises têtes; & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me semble, de plus, qu'il en est des coups de foudre comme des *revenans*. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence.

CÉLIE. Quoi! vous proscrivez ce mouvement dont la cause nous est inconnue, & qui nous entraîne avec une

violence à laquelle on voudroit vainement résister, vers l'objet qui nous enchante; même avant que de sçavoir si nous le frappons aussi vivement que nous en sommes frappés nous-mêmes?

LA MARQ. Non, en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit; je sçais qu'il existe; mais quand je vois de combien d'horreurs on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne sois tentée de le nier.

CÉLIE. Est-ce donc un si grand mal; si l'impression que l'on a reçue, est aussi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la passion tiennent du genre de la passion même?

LA MARQ. Oui, sans doute, c'en est un très-grand: tôt ou tard les hommes nous punissent de nous être manqué; & moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le sien même, une femme ne doit point se livrer avec une légèreté qui l'expose toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoissance. De tous les bonheurs que l'amour peut lui offrir, le premier, le plus essentiel, le moins idéal, est le bonheur d'être estimée de son amant. Si le caprice ne le recherche point, l'amour ne sçauroit s'en passer; ou, du

378 LE HASARD
moins, ne s'en passe jamais sans en être
cruellement puni.

CÉLIE. Et pourtant, se rendre promptement; se rendre tard; être estimée à cause de l'un, méprisée par rapport à l'autre; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQ. Je suis fort éloignée de penser comme vous sur cela; mais en supposant que vous eussiez raison, tout préjugé, dès qu'il peut être la source ou le soutien d'une vertu, quelle qu'elle soit, ne mérite pas moins de respect que le plus incontestable des principes.

CÉLIE. A vous parler naturellement; je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choses-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi: il y en a une entre elles; & même beaucoup plus réelle que vous ne pensez: c'est que si les préjugés nous soutiennent jusqu'à l'occasion, ils nous y laissent; & que les principes nous la font braver.

CÉLIE. Quoi! ils nous font braver l'amour! les principes! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau secret!

LA MARQ. Non, ils ne le font pas braver: nous n'en cédon pas moins; mais nous en cédon avec plus de no-

DU COIN DU FEU. 379

blesse. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'est que trop vrai, les principes ne triomphent point de la sensibilité du cœur, ils ont du moins le pouvoir de dissiper les illusions de l'amour-propre, de maîtriser l'imagination, de commander aux sens; & quand une femme n'a pas contre elle de si redoutables ennemis, & qu'il ne lui reste plus que l'amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui inspire; & quand la sottise ambition de tourner des têtes, & la vanité ne la séduisent point, cela ne devient pas si facile.

CÉLIE. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire sur nous?

LA MARQ. Pour juger combien aisément on flatte la nôtre, il ne faut que considérer avec quelle facilité on la blesse.

CÉLIE. Si elle est tout à la fois aussi puérile & aussi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuser la nature, qui, à cet égard peut-être a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que sur de petits objets; & les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous ce

que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches est très-fondé, sans doute; quant au second, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piège à quelqu'animal que ce soit, on a soin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer; de même les hommes ne nous disent tant que nous sommes belles, que parce qu'ils sçavent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce sera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre est toujours en nous plus susceptible de reconnaissance que le cœur; & que la plus sûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier, est de flatter l'autre. Si donc nous ne prisions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous missions à être estimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous crusions enfin (ce qui est de la dernière & de la plus incontestable vérité) que l'amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, & que la vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet; vous verriez que leurs triomphes & nos châtes ne seroient pas si fréquens;

& que, si nous le craignons davantage, le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre à Monsieur de Clerval son bonheur.

LA MARQ. Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

CÉLIE. Ah! dites-moi un peu, je vous prie, Marquise, comment vous attaqua-t-il?

LA MARQ. Comme, apparemment, il falloit que je le fusse, puisqu'il m'a prise.

CÉLIE. Je vous demande pardon; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées sur tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQ. A cet égard, les femmes n'ont guere à se plaindre des hommes que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si Monsieur de Clerval ne m'eût pas dit qu'elle avoit été sur cela la méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter; mais malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions l'air léger

dont vous parlez, ne lui parût encore nécessaire.

CÉLIE. Comment ! En de certaines occasions ! est-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele ?

LA MARQ. Non ; mais constant ; & , à mon sens, c'est beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi ! vous lui passez des infidélités !

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Assurément, vous êtes douée d'une belle patience.

LA MARQ. Bon ! quand on est sûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on sent que, du côté des choses qui seules sont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans lesquels les entraînent l'occasion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant ; & dont je les crois, pour le moins, aussi atteints que nous-mêmes ?

CÉLIE. En vérité ! je ne vous conçois point.

LA MARQ. Il est pourtant bien aisé de me concevoir : c'est que j'ai moins de vanité que d'amour ; & que je ne

confonds pas avec ses sens, les sentimens de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais, si je m'en souviens bien, je ne vous ai pas toujours vue si tranquille.

LA MARQ. Je l'avoue ; & cela étoit tout simple. Monsieur de *Clerval* avoit, dans le monde, plus usé son imagination que son cœur ; mais je n'en sçavois rien ; & la peur m'étoit permise. Rien, il est vrai, n'égaloit sa vivacité pour moi ; mais quoiqu'il parut fort amoureux, il se pouvoit qu'il ne fut qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de son esprit, la noblesse, & les agrémens de sa figure ; la façon dont il avoit vécu dans le monde, sa réputation assez faite pour alarmer un cœur tendre, l'idée qu'il sembloit avoir des femmes ; & , qu'à celles qui l'avoient occupé jusques-là, il ne se pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas prise, justifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des desirs, il ne l'auroit pas bannie ; il ma prouvé de l'estime, & ma tranquillisée.

CÉLIE. Vous êtes assurément une maîtresse bien commode ! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous

fissions toutes, qu'ils peuvent être infidèles, & n'en pas moins aimer ?

LA MARQ. Sans doute : ils sont nés libertins : tout les tente ; mais tout ne les soumet point ; & je ne trouve pas si chimérique la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour ; & si j'ai vu Monsieur de Clerval revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE. Je ne sçais que vous dire ; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQ. Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage ; & quelquefois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vuide qu'il y trouve ; le goût du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miseres-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendrait sans doute à la fureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier

dernier & le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'est que libertin ; & avec la façon de penser que je lui connois, il ne me fera pas bien difficile de le faire revenir d'un travers dont, par le secours du tems & de ses seules réflexions, il sentiroit de lui-même tout le faux.

CÉLIE. Je ne puis, *Marquise*, que vous admirer ; vous imiter, ne seroit pas en mon pouvoir. Hélas ! le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je pensasse comme vous : nous avons eu pour cela des scènes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'est affreux de me souvenir que j'ai cent fois fait le malheur de sa vie !... Grand Dieu ! quelle idée !... Et il n'est plus !

LA MARQ. Eh ! *Célie* ! quel malheureux souvenir !.. Mais j'entends une chaise : c'est sûrement le *Duc*. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé si tard ? Vous verrez un homme bien embarrassé. Il est tout-à-fait plaisant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas ! *Marquise*, que vous êtes heureuse ! La seule félicité qui puisse me rester au monde, est le spectacle de la vôtre. Puisse-t-elle être aussi du-

nable que vous le méritez! (Elle pleure.)

LA MARQ. Sçavez-vous bien qu'il va croire que c'est sa présence qui vous afflige; & qu'il se flattoit de vous retrouver plus raisonnable?



SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLerval, LA TOUR annonçant M. le Duc de Clerval.

CÉLIE.

AH! qu'il entre, *La Tour*, qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée, & que le Suisse le retienne bien; entendez-vous?

LA TOUR. Oui, Madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile; & à l'heure qu'il est, Madame n'a pas de visite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il est!

LA TOUR. Oui Madame, à cause du tems qu'il fait.

CÉLIE. Que vous-êtes impatientans, vous autres, avec vos raisons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les tems? (*Le Duc entre.*)

Ah! Bon soir, *mon cher Duc*. Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous sçachiez à quel point votre présence m'est nécessaire; & que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon absence dureroit si long-tems, sur-tout, étant parti, sûr de l'agrément de ma charge: mais j'avois à traiter avec le ministre de choses particulieres; & puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, sçavoir si, par hasard, je n'étois pas oublié dans la promotion, & tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après dinée. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté, & un lieutenant-général de ses armées. Ne vous paroiss-je pas bien vénérable?

(*Il salue la Marquise, & lui baise fort tendrement la main.*)

LA MARQ. Nous vous faisons sur tant d'honneur & de gloire nos très-sinceres complimens; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

nable que vous le méritez! (Elle pleure.)

LA MARQ. Sçavez-vous bien qu'il va croire que c'est sa présence qui vous afflige; & qu'il se flattoit de vous retrouver plus raisonnable?



SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL, LA TOUR annonçant M. le Duc de Clerval.

CÉLIE.

AH! qu'il entre, *La Tour*, qu'on dise là-bas que je ne veux absolument voir personne de la journée, & que le Suisse le retienne bien; entendez-vous?

LA TOUR. Oui, Madame. Mais cet ordre sera, je crois, fort inutile; & à l'heure qu'il est, Madame n'a pas de visite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il est!

LA TOUR. Oui Madame, à cause du tems qu'il fait.

CÉLIE. Que vous-êtes impatientans, vous autres, avec vos raisons! Les importuns ne marchent-ils point par tous les tems? (*Le Duc entre.*)

Ah! Bon soir, *mon cher Duc*. Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous sçachiez à quel point votre présence m'est nécessaire; & que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon absence dureroit si long-tems, sur-tout, étant parti, sûr de l'agrément de ma charge: mais j'avois à traiter avec le ministre de choses particulieres; & puis une promotion qui est venue tout d'un coup sur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, sçavoir si, par hasard, je n'étois pas oublié dans la promotion, & tout cela m'a arrêté jusqu'à cette après dinée. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à la fois, en ma personne, un des... de Sa Majesté, & un lieutenant-général de ses armées. Ne vous paroiss-je pas bien vénérable?

(*Il salue la Marquise, & lui baise fort tendrement la main.*)

LA MARQ. Nous vous faisons sur tant d'honneur & de gloire nos très-sinceres complimens; mais, sans y mettre d'humeur, il me semble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. Puisque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

semblable. Premièrement, il falloit que je remerciaffe. . .

LA MARQ. Ah! sans doute! Vous avez dit au roi de fort belles choses. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'instant de se montrer; j'avois, de plus, à prêter serment, & je n'ai pas, comme de raison, été maître d'en prescrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui: mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous; & je suis très-sérieusement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amusé à Versailles?

LE DUC. Beaucoup, assurément. Ce n'est pourtant pas la multiplicité des plaisirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu: j'en étois même parti d'assez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt; mais le tems est si détectable, & le pavé si mauvais, que mes chevaux se font abattus vingt fois, & que j'ai cru tout autant, que je serois forcé de coucher en route.

LA MARQ. Ah. oui! voilà de belles excuses!

CÉLIE. Mais, *Duc*, ne voudriez-vous rien prendre.

LE DUC. Je vous rends graces, *Madame*, j'aurois dîné par pure complaisance si je fusse arrivé chez vous à tems pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, *pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.*

CÉLIE. En effet, il doit être gelé.

LE DUC. Ah parbleu! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui: il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de Prague, en avoir effuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant d'envie de vous punir.....

LE DUC. Eh! quand je ne vous aurois vue que d'un quart-d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni?

LA MARQUISE *en lui tendant la main.*

Oui, *Duc*; & trop même de la peur.

CÉLIE. Ah, *M. de Clerval*, n'auriez-vous pas en chemin rencontré *M. d'Alincuil*?

LE DUC. D'Alinteüil ! non, est-ce qu'il est ici ?

CÉLIE. Oui, d'hier au soir seulement.

LE DUC. Parbleu ! tant pis pour lui. Et il est allé à Versailles comme cela, tout légèrement ?

CÉLIE. Assurement ! Et pourquoi donc pas ? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

LE DUC. Ah ! ce n'est point cela : mais c'est que *Madame de Valsy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE. Bon ! vous verrez qu'il aura oublié de l'instruire de son retour ?

LE DUC. Mon Dieu ! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée ; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE. Vous me feriez mourir ! Expliquez-vous. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE DUC. Eh bien ! Madame, puisqu'il faut parler sans détour, c'est qu'il court le risque du monde le plus grand de ne la pas retrouver absolument telle qu'il l'a laissée.

CÉLIE. Ah ! c'est une calomnie bien atroce, & bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi, Madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays : en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout-à-fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outré de fureur ! Une femme qui l'adore ! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui.

LE DUC. Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on ?

LE DUC. Rien autre chose que le petit *Frécourt*.

CÉLIE. Un enfant ! Cela peut-il s'imaginer ! Que peut-elle attendre de cela ?

LE DUC. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore ; mais ce qui doit vous tranquilliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires pour qu'elle eût pris *Frécourt*, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE. Je n'en reviens pas ! Un enfant !

LE DUC. C'est peut-être pour se délasser des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites est vrai, je plains bien ce pauvre d'*Alinteüil*, il sera encore plus désespéré que surpris.

LE DUC. Oh ! pour vrai, rien ne l'est davantage, ni mieux constaté. Je les ai vus ensemble ; & c'est à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement ; mais est-ce que d'*Alinteüil* comptoit sur elle à un certain point ? Cela ne se peut pas.

LA MARQ. Pardonnez-moi : le moyen qu'il pût faire autrement ? C'étoit, de la part de *Madame de Valsy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC. Ah ! c'est autre chose : je n'ignore pas qu'elle y est sujette ; & quand ce seroit un mal de famille, je n'en serois pas bien étonné : il y a des races si malheureuses !

LA MARQ. Mais, ce petit *Frécourt* avoit quelqu'un, ce me semble ?

LE DUC. Oui, une certaine *Madame de Sprée* : cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par tout, & avec qui *Frécourt* avoit tout-à-fait l'air d'une mouche qui se seroit établie sur un colosse.

Eh mais ! parbleu ! d'*Alinteüil* n'a qu'à la prendre, lui ; elle ne cherche qu'un vengeur ; & j'ai vu même le moment qu'elle alloit présenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQ. L'idée est, assurément, ingénieuse : mais si *Monsieur d'Alinteüil* est si désespéré de l'inconstance de *Madame de Valsy*, il n'a qu'à regarder son aventure avec *Frécourt*, comme une distraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort ou cela ne sera pas bien long.

LE DUC. Il y a toute apparence, de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui ; car il est convaincu qu'on ne sçauroit avoir avec les femmes de trop mauvais procédés ; & en conséquence d'une opinion si raisonnable, il en a déjà perdu deux. Ah ! c'est une jolie créature ! Sans principes, sans mœurs, méchant déjà comme un aspic, ne disant pas un mot de vrai. Son éducation n'a sûrement pas été perdue : aussi étoit-il en main de maître.

LA MARQ. Ah ! laissons, pour ce qu'ils font, tout ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, *Monsieur de Clerval*, avez-vous vu là-bas la petite *Duchesse* ; sçau-

riez-vous pourquoi je ne sçaurois obtenir un mot de réponse ?

LE DUC. Ah ! parbleu ! Oui, Madame, vous écrire ! Elle est vraiment bien en état de cela !

LA MARQ. Ah ! mon Dieu ! Vous me faites trembler ! Que lui est-il donc arrivé ? Seroit-elle malade ?

LE DUC. Rassurez-vous, Marquise ; elle n'en mourra point, ce qu'on croit, du moins : c'est que, tout vraiment, *Plessac* l'a quittée, & qu'elle en est d'une dévotion incroyable.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée ? Ne plaisantez-vous pas ?

LE DUC. On ne peut pas moins.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée ! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant ! Cela lui va bien ! Et qui a-t-il pris, lui ? car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. *La grosse Comtesse*, seulement ; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'est pas prendre si peu de chose.

CÉLIE. Mais, il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité, vous êtes aussi trop incompréhensible.

CÉLIE. *La grosse Comtesse* est donc bien fière ! Eh ! a-t-elle aussi quitté quelqu'un pour prendre *Plessac* ? Etoit-elle, par hasard, en état de faire un sacrifice ?

LE DUC. Oh ! oui ; elle avoit depuis douze ou quinze jours, un *M. des R....* la plus belle créature du conseil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs & des plaisirs de la cour. On m'a dit encore qu'il avoit eu l'intention de proposer à *la Petite* d'unir leurs douleurs & leurs cœurs ; mais que quelqu'un qui la connoît, & qu'il a consulté là-dessus, lui a conseillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en est donc réduit à sécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQ. Tout ce qui se passe dans le monde est, en vérité, bien ridicule ! Eh ! pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a, actuellement, rien à faire à la cour.

LE DUC. Pardonnez-moi, Madame, elle y est couchée, poussant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puisse voir, elle n'y en voit en-

core que trop. Le beau spectacle qu'elle y donne ! C'est un pays où l'on est bien compatissant, & sur-tout à des malheurs de l'espece du sien, pour s'obstiner, comme elle fait, à y rester. Il faut qu'elle soit folle ! Je lui écrirai demain, que je veux absolument qu'elle revienne ici. Est ce-là tout ce qui est arrivé en inconstances ?

LE DUC. Ce sont, du moins, les seules marquées, & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'est pas trop en huit jours.

LE DUC. En effet, j'ai vu des semaines qui rendoient davantage. Ma foi, on a bien raison de le dire, tout dé-pêtit.

S C E N E III.

Les mêmes, LA TOUR.

LA TOUR, à la Marquise.

MADAME, voilà une lettre pour vous de Madame la Maréchale : celui de ses gens qui l'a apportée, en attend la réponse.

LA MARQ. De ma mere ! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'est une de ses femmes qui m'écrit de sa part qu'elle se trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieusement ma marche. La Tour, je vous prie, dites que je pars ; & faites avertir mes porteurs. (*La Tour sort.*)

LE DUC. Cela arrive bien mal-à-propos ! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQ. Je ne sens pas moins vivement que vous-même cette contradiction ; mais vous seriez, avec justice, le premier à me b'âmer, si je manquois à un devoir aussi sacré que l'est le devoir qui m'appelle : & quand je serois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne fût-ce que pour me conserver votre estime. Adieu, ma chere Célie, je vous le laisse ; c'est à regret que je vous quitte : mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC. Quand vous verrai-je donc ?

LA MARQ. Ce soir, peut-être. Ma mere, comme vous sçavez, est accoutumée à se croire plus malade qu'elle ne l'est. Il se peut donc que ce qui me paroît

lui causer les plus vives alarmes, soit assez peu de chose. Si je suis assez heureuse pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais, je m'arrête ici trop long-tems. Adieu; à tantôt, je m'en flatte, du moins.

CÉLIE. Adieu, *Marquise*. Je vous verrai demain, n'est-ce pas?

LA MARQ. Oui, si cela m'est possible.

LE DUC. Avec la permission de *Célie*, Madame, je vais vous conduire à votre chaise.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été si long-tems sans la voir, vous n'ayez plus d'une chose à lui dire: j'en ai, de mon côté, quelqu'une à faire, & vous m'obligerez, *Duc*, de ne pas vous gêner. (*Ils passent dans une autre pièce.*)



SCENE IV.

LA MARQUISE, LE DUC.

LE DUC.

P ARBLEU! j'ai donné là dans un beau piège, moi!

LA MARQ. Dans lequel, donc?

LE DUC. Quoi! n'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour la porte? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous!

LA MARQ. Ce n'est pas moi, mais les circonstances qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de passer quelques heures tête-à-tête avec une jolie femme, & d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu!

LE DUC. Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux *Prévans*, assurément; & je crois l'avoir prouvé: mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MARQ. *Prévans*! qui est cet homme-là?

LE DUC. Vous me confondez par cette question.

LA MARQ. Hélas ! *Célie* pourroit vous la faire ; & avec bien plus de sincérité que moi.

LE DUC. Cela seroit-il possible ?

LA MARQ. Eh ! pourquoi pas ?

LE DUC. Ah ! Quelle horreur !

LA MARQ. Celles de ce genre là sont si communes !

LE DUC. Quoi ! Ce même homme qu'elle devoit éternellement pleurer , ou, du moins, n'oublier jamais ; à qui elle doit tant de souvenir, de qui il n'y a encore que huit jours, elle paroïssoit si remplie, & dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, est pour jamais anéanti dans son cœur !

LA MARQ. A parler sérieusement, j'ai tout sujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'est pas qu'on vous en entretienne trop long-tems ; à moins, cependant, que vous ne fassiez l'étourderie de lui en parler le premier ; car en ce cas, il est certain que, quelque épuisé que soit pour elle ce sujet, elle le traitera avec une étendue à vous désespérer.

LE DUC. Qui ! moi ! Ah ! parbleu !

je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu : mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

LA MARQ. Eh non ! vous dis-je ; nous avons diné tête-à-tête : malgré son prétendu dégoût pour la nourriture, & cet estomac rebelle qui, selon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faisois diete depuis vingt quatre heures. Après, nous avons eu ensemble une fort longue conversation, laquelle, par parenthese, auroit pu faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un amant ; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes*, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une seule fois : encore a-ce été par hasard.

LE DUC. De bonne foi ! vous croyez qu'elle ne pleure plus ?

LA MARQ. Ce seroit, peut-être, un peu trop dire ; mais, du moins, je doute qu'elle le pleure encore long-tems, & que même, aujourd'hui, elle ne pût se passer de donner des larmes à sa memoire. Ce n'est pas, cependant, que si ma conjecture est juste, ce ne

soit bien malgré elle que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes*; mais c'étoit à sa maniere, & elle a, par malheur pour elle, une de ces ames qui, quelque desir qu'elles eussent que le sentiment prît sur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, & pour qui, sur-tout, la douleur est un fardeau insupportable. Aussi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de son malheureux amant, & confidens de leur tendresse, aussi affligée qu'elle sent qu'elle devoit l'être, notre présence ne lui fût à présent plus à charge qu'agréable, ou nécessaire.

LE DUC. En ce cas; pourquoi vouloir que nous soyons sans cesse auprès d'elle? A quoi peut lui servir cette fausseté?

LA MARQ. A tâcher de nous imposer sur l'état de son cœur, & sur la honteuse facilité avec laquelle elle s'est consolée de *Prévanes*: car, dans le fond, il ne se peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus de certaines douleurs sont décidées honorables, plus aussi l'on doit cacher que l'on est incapable de les soutenir longtemps: elle tâche donc de masquer l'ame

qu'elle a de celle qu'il seroit beau d'avoir; & c'est précisément ce qui fait qu'elle ne veut montrer à personne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puisse être, la sienne telle qu'elle est.

LE DUC. Mais croyez-vous qu'elle se console de *Prévanes* au point d'en prendre un autre?

LA MARQ. Je n'en sçais rien; mais quand cela arriveroit, je n'en serois pas bien surprise; elle n'est pas morte.

LE DUC. Ah! cela seroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle!

LA MARQ. Affreux, j'en conviens; fort ordinaire pourtant. Ce n'est pas sa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a pensé mourir, & s'il en est mort, elle l'a pleuré: si ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh! qui sçait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate? Nous ne récompensons jamais les sacrifices que l'on nous fait, que quand nous sommes dignes qu'on nous en fasse. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'esprit, ne pensant peut-être point dans le fond absolument mal, n'en est cependant pas plus faite, par son-

excessive légèreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE DUC. Ah! ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que je la connois.

LA MARQ. Ah! ah! est-ce qu'elle auroit eu de vous?

LE DUC. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MARQ. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la sienne.

LE DUC. Vous avez raison: il est, au premier coup d'œil, assez singulier que nous n'ayons pas eu de fantaisie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en est cause, c'est que depuis que nous sommes tous deux dans le monde, nous ne nous sommes jamais vus que respectivement occupés.

LA MARQ. Bon! vous êtes bien gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naîsse pas de caprices.

LE DUC. Et puis, je ne sçais pas, elle ne m'a jamais plu.

LA MARQ. Cela est encore fort extraordinaire, par exemple: car j'ai vu des femmes qui n'étoient assurément

faites d'aucune façon pour entrer en comparaison avec elle, non-seulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC. Aussi, puis-je plus aisément vous dire qu'elle ne m'a jamais plu, que fonder en raison mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois pensé différemment sur son compte, depuis l'instant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions sur elle auroient été fort inutiles. Elle est trop votre amie pour pouvoir penser à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MARQ. Mon amie! pouvez-vous penser que l'amitié puisse jamais unir deux caracteres aussi différens que le sont les nôtres? La parenté a commencé notre liaison; *Célie* l'a continuée plus par nécessité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'esprit de sa mere qui, l'estimant déjà bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été jusques à elle; & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point si sa fantaisie se tournoit de votre côté: mais elle

m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, si elle vous trouvoit à son gré, ce ne seroit point du tout pour elle une raison de ne se pas satisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne se contraint qu'à un certain point sur ces sortes de choses; &, dans le fond, elle pense sur cela comme tant d'autres...

LE DUC. Sçavez-vous qui je crois qu'elle prendroit, si cela pouvoit s'arranger avec vous?

LA MARQ. Qui? M. d'Alinteüil? Vous vous trompez; elle l'a déjà eu.

LE DUC. Je ne l'ignore, ni ne puis l'ignorer; car c'est lui qui me l'a dit; &, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de Célie, qu'il me disoit exactement vrai.

LA MARQ. Par lequel des deux leur affaire a-t-elle finie? Je n'ai pas trop suivi cela: est-ce par lui?

LE DUC. Mon Dieu! non, c'est elle qui l'a quitté pour Manseltes, & je l'en ai vu même surieusement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort: c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit consoler du malheur que l'on éprouve, comme le successeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raison: c'est dommage que dans ces circonstances-là,

on commence par crier; & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'Alinteüil est devenu son ami; & c'est ce qui me feroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractère, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre qu'il a été aisé de les avoir?

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé leur cœur?

LA MARQ. Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain tems elle est usée, & usée à ne jamais renaître: si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

LE DUC. Voilà des raisons auxquelles il me semble qu'on ne sçauroit rien opposer.

LA MARQ. A l'égard de Célie, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacles, que ce sera Monsieur de Bourville?

LE DUC. Ah ! parbleu, j'en ferois comblé de joie : il est fort aimable, & mon ami. Mais sur quoi jugez-vous que ce fera lui ?

LA MARQ. Sur ce qu'à un souper qu'il fit avec elle peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut si frappée, que, sans tout ce qui est arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter *Prévanes* aussi légèrement qu'elle en a déjà quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE DUC. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car si par les agrémens elle a de quoi tenter *Bourville*, elle n'a sûrement pas dans le caractère de quoi le fixer. Je sçais de plus qu'il est actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous sçavez aussi, je crois, que cela n'empêche rien, & que le sentiment le plus tendre vous laisse toujours de quoi avoir une fantaisie.

LE DUC. Aussi ne douté-je point que quand il auroit vu *Célie* avec plus d'indifférence...

LA MARQ. Est-ce que l'impression a été respective ?

LE DUC. Mais oui : c'est-à-dire, qu'il s'est fort bien apperçu des vues qu'elle avoit sur lui, & qu'il ne s'éloignoit

loignoit pas d'y répondre, & je le crois encore dans les mêmes dispositions : pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MARQ. C'est ce qui me feroit desirer que celle-là ne s'engageât pas : elle a déjà fait en ce genre tant de choses ridicules... Mais, adieu, laissez-moi partir, passez chez moi tantôt, j'y serai, selon toute apparence, rentrée long-tems avant que vous puissiez y arriver ; mais je vous y attendrai sans humeur, parce que je sens bien que, de la façon dont les choses se sont arrangées, vous ne sçauriez, aussi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie*.

LE DUC. Ah ! de grace, *Marquise*, encore un moment.

LA MARQ. Oh ! pas seulement une minute : l'état de ma mere m'inquiete ; & d'ailleurs, il seroit ridicule que vous laissassiez *Célie* seule plus long-tems.

LE DUC. Adieu donc, *Marquise*, puisqu'il le faut ; mais en vérité, pour les gens qui s'aiment, les bienfaisances & les devoirs sont de bien terribles choses ! (*Il la conduit à sa chaise, & rentre dans le cabinet de Célie.*)

Comme il y a des lecteurs qui prennent garde à tout, il pourroit s'en trouver qui
Tome III. S

seroient surpris, le tems étant annoncé si froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu; & qui se plaindroient avec raison de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée, on est obligé de dire que, pendant l'entretien de la Marquise & du Duc, CÉLIE a sonné, & que c'étoit pour qu'on raccommodât son feu. L'éditeur de ce dialogue s'étant à cet-égard mis hors de toute querelle, se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.

SCENE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre si long-tems. J'ai, peut-être, abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder; mais, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une chose à lui dire, & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'ac-

cident qui l'empêche de rester avec nous; mais ce n'est pas là le premier tour que *Madame* sa mere me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure: encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme! Et que je vous trouve heureux de lui plaire!

LE DUC. Ah! que je sens bien aussi tout mon bonheur!

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée! Et qu'elle y réunit de charmes! Que de douceur & de sûreté dans le commerce! Que de tendresse & de vérité dans le cœur! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde qui pense comme elle fait; mais, dussé-je en sâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise, & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser; mais il falloit

seroient surpris, le tems étant annoncé si froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu; & qui se plaindroient avec raison de ce manque de vraisemblance dans un point si important. Pour prévenir donc une critique si bien fondée, on est obligé de dire que, pendant l'entretien de la Marquise & du Duc, CÉLIE a sonné, & que c'étoit pour qu'on raccommodât son feu. L'éditeur de ce dialogue s'étant à cet égard mis hors de toute querelle, se flatte qu'on voudra bien le dispenser de revenir sur cette intéressante observation.

SCÈNE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre si long-tems. J'ai, peut-être, abusé de la permission que vous aviez bien voulu m'accorder; mais, ainsi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une chose à lui dire, & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Aussi suis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'ac-

cident qui l'empêche de rester avec nous; mais ce n'est pas là le premier tour que *Madame* sa mere me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure: encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme! Et que je vous trouve heureux de lui plaire!

LE DUC. Ah! que je sens bien aussi tout mon bonheur!

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée! Et qu'elle y réunit de charmes! Que de douceur & de sûreté dans le commerce! Que de tendresse & de vérité dans le cœur! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde qui pense comme elle fait; mais, dussé-je en sâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise, & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser; mais il falloit

que vous vécutiez avec celle-là pour vouloir bien en paroître persuadé.

LE DUC. Oserois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaise foi ?

CÉLIE. Mais, sans compter le reste, ce seroit toujours une excuse de plus aux mauvais procédés.

LE DUC. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarrassent ordinairement assez peu s'ils peuvent, ou non, les justifier, & c'est une sorte de perfidie dont les autres n'ont pas besoin.

CÉLIE. Vous croyez donc, vous, avant que de vous lier avec la *Marquise*, qu'il y eût des femmes que l'on pût estimer ?

LE DUC. Oui, je le pensois : c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas jusques-là permis d'en rencontrer; mais je ne m'en croyois pas pour cela plus en droit de présumer que toutes les femmes ressemblassent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIE. Quoi ! pas même une exception en faveur de *Madame d'Olbray* ?

LE DUC. *Madame d'Olbray* ! Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE. J'aurois juré que si ; mais, pour vous être aussi inconnue que vous le dites,

ce nom là vous étonne singulièrement.

LE DUC. Il est vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, & sur-tout à propos de moi. Me seroit-il, au reste, permis de vous demander qui est la charitable personne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle ?

CÉLIE. Qu'importe qui me l'ait dit ? Cela est-il vrai ?

LE DUC. Hélas ! mon Dieu, oui ; mais entre nous, s'entend ; car j'en suis si honteux, que je ne sçavois me résoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance sur cela me paroît assez bien fondée. Cette femme est affreuse ! Mais se peut-il qu'elle ait jamais été bien ?

LE DUC. Ma foi ! j'ai oui dire que non à ma grand'mère : ç'a toujours été, selon elle, un masque de doguin bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été absolument mal coupée.

LE DUC. A l'égard de la coupe, je ne sçavois pas dans ce tems-là ce que c'étoit : elle me disoit qu'elle étoit charmante ; & je le croyois : car que faire ? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaison, à l'âge que j'a-

vois, on jouit toujours plus qu'on ne discute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-tems à vous arranger avec elle?

LE DUC. Non, parce qu'elle eut le bon esprit de ne pas laisser cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien sûr encore; & elle fit fort bien: je serois mort de ma flamme, plutôt que d'oser l'en instruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du respect dans ce procédé-là: mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendresse, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; & avec un homme assez timide pour ne pas oser dire qu'il aime, une femme doit être bien embarrassée pour amener quelque chose de plus intéressant.

LE DUC. Ah! Madame, l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangent si bien & si promptement les choses, que l'on se trouve tous deux du même avis, sans pouvoir, le plus souvent, dire ni l'un ni l'autre, comment cela s'est fait.

CÉLIE. Cela fait horreur! Et vous aimiez cette vilaine femme-là?

LE DUC. A la fureur! Je le croyois,

du moins. Eh! pourquoi donc pas?

CÉLIE. Quoi! Une femme qui se livroit d'une façon si affreuse!

LE DUC. Qu'est-ce que cela me faisoit, à moi? Il étoit tout simple que ma reconnoissance fût en parité du besoin que j'avois qu'elle se rendît: comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, & que j'imaginois que d'un premier sentiment, il doit résulter de fort grandes choses, il ne me paroissoit point du tout surprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi! vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de Madaue d'Olbray?

LE DUC. Oui: il me sembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit passablement attendu; mais elle ne m'en étoit que plus chère.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun tems de votre vie, vous eussiez été si dupe: cela me paroît incroyable!

LE DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai: j'étois né avec une simplicité singulière.

CÉLIE. Si cela est vrai, Monsieur le Duc, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieusement rabattu.

LE DUC. Cela n'est point douteux, & ne sçauroit l'être : mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la première passion de Madamed'Olbray, avez-vous apporté dans le monde une crédulité moins grande que celle dont vous me plaifantez ici ; & n'y avez-vous pas été exposée aux mêmes méprises ?

CÉLIE (*en soupirant*). Grand Dieu ! si je l'ai été !

LE DUC. Ce soupir paroît être, en vous, l'effet d'un désagréable souvenir : est-ce que véritablement vous y avez été attrapée ?

CÉLIE. Quelle question ! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis si long-tems ?

LE DUC. Cela est vrai ; je suis dans mon tort ; mais comme je ne sçavois pas si vous consentiez à paroître vous souvenir de ces premiers événemens de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me dispenser de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puisque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être surprise aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le seriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre ; & , entre nous l'objet qu'il

avoit, ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet vous n'y en avez rencontré.

CÉLIE. J'en conviens ; mais je ne le sçavois pas.

LE DUC. Quoi ! vous supposiez que Monsieur de *Norsan* pouvoit être fidele, ou fixé ?

CÉLIE. Si, avant même que je l'aimasse, je ne croyois pas tout ce qu'on me disoit de sa perfidie, jugez, quand il eut sçu me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE DUC. On vous avoit donc déjà parlé de lui ?

CÉLIE. Trop : & je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même, peut-être, se seroit fait un autre objet, ou ne s'en seroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de son inconstance, & du nombre infini de femmes qu'il en avoit rendu victimes, sans, en même tems, m'appren-

dre qu'il avoit sçu leur plaire; & quoi-
qu'on cherchât à lui donner à mes yeux
tous les vices, tous les défauts & tous
les ridicules possibles, on ne put m'em-
pêcher de croire que, pour toucher si
universellement, il falloit qu'il eût de
grands charmes. Cette idée que je ca-
chois avec soin, mais qui ne m'en ob-
fédoit que plus, me donna de le voir
le desir le plus ardent; desir dont mal-
heureusement, le mari qu'on me choi-
sit, n'avoit pas de quoi me soustraire;
& qui, s'il n'étoit pas de l'amour,
pouvoit du moins facilement m'y con-
duire.

LE DUC. Et vous avez raison: l'on
n'occupe pas long-tems l'imagination
d'une femme, sans aller jusques à son
cœur, ou, du moins, sans que par les
effets cela ne revienne au même.

CÉLIE. J'ai bien sensiblement éprou-
vé la vérité de ce que vous dites-là!
A peine me vis-je ma maîtresse, que
mon premier soin fut de chercher ce
même homme qu'on m'avoit tant re-
commandé d'éviter; & cette recherche
qui n'avoit alors d'autre principe qu'une
folle curiosité, fut, de ma part, poussée
si loin, & avec si peu de ménagement;
je parlois de lui si souvent & avec

tant de chaleur & d'imprudence, que
mes desirs & mes discours lui reve-
nant de tous cotés, il me chercha à son-
tour, beaucoup moins, comme depuis
je n'en ai pu douter, dans le dessein de
m'inspirer pour lui des dispositions fa-
vorables, que pour profiter de celles
dans lesquelles il avoit lieu de me croire
déjà. Nous nous rencontrâmes donc bien-
tôt: & quoique sa figure me parût ai-
mable, je trouvai ce superbe vainqueur
si différent du portrait que je m'en étois
offert, que l'impression que j'en reçus,
en fut beaucoup moins vive: car enfin,
ce n'étoit pas là le fantôme à qui je
m'étois déjà rendue. D'ailleurs, la sorte
de légèreté que lui donnerent auprès
de moi les espérances qu'il avoit con-
çues, & qu'il ne sçut, ou ne voulut
pas me dissimuler, me blessa. Je sentis
dans l'instant, à quel point, pour qu'il
osât l'avoir avec moi, il falloit que je
me fusse soumise; & sans doute parce
que ce sentiment retardoit le progrès
du mien, je lui sçus en même tems mau-
vais gré de me le faire sentir. Je ne
sçais s'il s'en apperçut; mais je le vis
chercher à me ramener à lui peu à peu,
par des façons moins légères. Cette dif-
férence ne m'échappa pas; comme je

ne doute point aujourd'hui qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut-être même avant que je m'en crusse frappée, toute l'impression qu'elle produisoit sur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure, affecta des distractions, montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire, que si la crainte de me commettre ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres transports à quel point il me trouvoit aimable.

LE DUC. Tous ces stratagemes, à vous parler naturellement, étoient un peu usés; & je doute, par conséquent, qu'ils produisissent aujourd'hui sur vous l'effet qu'ils y firent alors: car, sans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

CÉLIE. Mais, non: à ce qu'il me semble, ce ne fut pas cela que je pensai; loin même de croire, comme il paroïssoit le désirer, que je l'eusse si vivement frappé, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint; & me donna pour lui une sorte de repoussement qui, loin de me permettre de souhaiter de lui plaire, me le faisoit, au contraire, re-

garder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC. J'entends bien; mais il se pouvoit que, tout à la fois, vous craignissiez d'en être aimée, & que vous crussiez pourtant qu'il vous aimoit.

CÉLIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvemens étoient rapides & confus: mais, autant que je puis aujourd'hui me rappeler des faits qu'il est difficile de retrouver dans sa mémoire, lorsque le sentiment qui leur donnoit une sorte d'existence, est effacé de notre cœur, il me semble que j'aurois plus désiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, si j'eusse pu lui supposer de la bonne foi: mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant si redoutable, on m'avoit exposée! Car, pensez-vous, si l'on ne m'eût pas plus parlé de lui que de tout autre, il m'eût, dès la première vue, intéressée au point de tant examiner ce qui se passoit dans son ame?

LE DUC. Il seroit, à mon sens, assez difficile de déterminer bien précisément la force, ou la foiblesse de l'impression qu'il auroit faite sur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards: peut-

être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être aussi que, si vous eussiez ignoré ses succès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aisément, qu'on a remarqué qu'en général, vous vous défendez avec moins d'avantage, contre un homme en réputation, quel qu'il soit d'ailleurs, que contre l'amant le plus aimable ; mais qui n'offre point à votre amour-propre l'appas de la célébrité. Eh bien ! *Madame*, comment se passa cette première soirée ?

CÉLIE. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout conspiroit contre moi : la maîtresse de la maison, quoiqu'une de ses premières victimes, étoit sa complice : ce que je croyois une pure rencontre, étoit une affaire arrangée ; & de tous ceux qui se trouvoient là, j'étois la seule qui l'ignorasse. Tout le monde donc se faisant une loi de contribuer à ma perte ; les femmes, pour avoir une compagnie d'infortune de plus ; les hommes, pour s'amuser, on nous fit faire ensemble une partie de Berland ; & il ne s'eût que trop m'y forcer à donner à tous les mouvemens cette attention inquiète & intéressée que je n'ai jamais vu être

sans danger pour nous, & qui, peut-être, est elle-même le premier symptôme de l'amour. Enfin, on servit ; & vous jugez aisément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La conversation commença par être générale ; & comme il y a peu d'hommes qui aient une superficie aussi étendue, & aussi variée que la sienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ses connoissances, que de l'agrément qu'il sçavoit répandre sur les matières qui en sont le moins susceptibles ; de la sorte de consistance que les objets les plus frivoles sembloient prendre entre ses mains ; de la facilité singulière avec laquelle son esprit se plioit à tous les tons ; & comment, le donnant à tout le monde, il paroïssoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laissé le temps d'établir dans son esprit une haute idée du sien, l'entretien se partagea : le premier usage qu'il fit de la liberté qu'on nous laissoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de son amour ; & je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois désiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC. Légèrement, sans doute ;

pour froidement, cela ne lui ressembleroit pas.

CÉLIE. Peut-être aurois je été moins blessée de la froideur, ou même du silence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ses desirs; & qui, tout brûlant qu'il étoit, remplissoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher; & que, sûr d'avoir meilleur marché de mes sens que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux seuls qu'il dût s'adresser. En un mot, il ne ménagera, dans les tableaux qu'il me présenta, & dans les expressions dont il se servit, ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon sexe; ni la pudeur que, quand il auroit pensé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me supposer: & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta; & avec quelle vivacité je sentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC. Eh bien! vous vous trompiez: ce n'étoit pas qu'il pensât de vous plus mal que d'une autre; c'est seulement qu'il n'en pensoit pas mieux. D'ailleurs, en paroissant avoir tant d'égards

pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne se rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit peut-être envie d'en avoir; & cela produit des résistances assez longues, où, en s'y prenant comme Monsieur de *Morsan* faisoit avec vous, la victoire est presque tout près du désir de la remporter. Il est, au reste, tout simple que quand il est question d'exhorter une femme à se manquer, on aime mieux présenter à son imagination l'idée des plaisirs qui suivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on desire qu'elle n'ait plus.

CÉLIE. Assurément! cela est tout simple; mais il me le paroît autant qu'on ne lui présente l'idée de ces mêmes plaisirs, que sous le voile de l'amour & de la délicatesse; & point avec cette audacieuse licence, beaucoup plus faite, selon moi, pour révolter contre que pour en inspirer le désir. *L'Amour*, comme dit *La Fontaine*, est nud, mais il n'est pas croûté. Et lorsqu'il se présente aux yeux sous une forme qui l'avilit, on est en droit de le méconnoître.

LE DUC. Je suis, *Madame*, tout-à-fait

de votre avis là-dessus : on a assez échauffé l'imagination, quand on est parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que , dans une affaire même de pure galanterie, c'est bien mal entendre ses intérêts que de ne pas chercher à se faire croire respectivement , que les sens & le caprice ne l'ont pas seuls formée ; & au défaut du sentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaisirs gagnent toujours à être ennoblis.... Et Monsieur de *Norsan* s'en tint-il avec vous aux simples propos ?

CÉLIE. Comment donc ! s'il s'y tint ?

LE DUC. Eh mais ! c'est qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne pensez, sur-tout débutant d'une façon si légère, qu'il ne s'y fût pas borné ; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particulièrement connu, vous n'avez pas senti combien, dans cette première rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût si retenu, que vous lui imposassiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une si grande retenue ?

CÉLIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une manière, non-seulement si peu respectueuse, mais encore si peu tendre, & malgré la crainte qu'il m'inspiroit, il sçut enfin faire

passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

LE DUC. Quoi ! vous lui dites que vous l'aimiez ?

CÉLIE. Non, pas absolument ; mais cela n'empêcha pas que dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE DUC. Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédées.

CÉLIE. D'aveu ! je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalens qui le satisfirent, qui lui formèrent une sorte de certitude ; car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CÉLIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC. Quelques jours après, seulement ! Cene fut donc pas lui qui vous remena ?

CÉLIE. Assurément, non, ce ne fut pas lui : perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fut possible ? Nous ne sortîmes même pas ensemble ; mais je ne sçais : il falloit que, d'avance, & dans la suppo-

fiction du succès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obscure, s'éteignirent tout d'un coup: mon cocher, que cet accident sembloit autoriser à se tromper sur sa route, me mena par des rues aussi désertes que des tournées: au bout d'une de ces rues, mon carrosse arrêta. M. de Norfan qui, sans que j'en sçusse rien, m'attendoit, se lança dedans impétieusement, s'y plaça malgré moi; & supposant obtenu, l'aveu qui seul auroit pu justifier son audace, il n'y auroit rien eu que je n'eusse eu à en craindre, si, voyant que ma résistance, toute sérieuse qu'elle étoit, ne lui imposoit pas plus que la menace que je lui faisois de crier, je n'eusse, en effet, poussé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faisoit pour les empêcher de percer, l'obligerent enfin de discontinuer ses entreprises. Je ne vous dirai point quelles furent les excuses qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune; & le forçai, enfin, de me quitter, très-déterminée, quoiqu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LE DUC. Vous en direz ce que vous voudrez, Madame; mais, avec votre permis-

sion, il falloit que (& vraisemblablement sans vous en douter) vous vous fussiez cruellement commise, pour que, malgré sa témérité naturelle, il osât tant!

CÉLIE. Que voulez-vous? ... Une femme timide, & qui ne sçait encore la valeur de rien ... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entreprises ... L'étonnement qu'on ose, dès la première vue, en tenter de pareilles ... Le goût qui combat l'indignation ...

LE DUC. Eh mon Dieu! tout cela se comprend de reste; & vous voyez même que je l'avois deviné; au surplus, vous ne m'en croirez peut être pas, mais voilà, j'en suis sûr, la première insolence qui ne lui ait pas réussi de prime abord.

CÉLIE. Pour moi, je ne conçois pas comment, une seule fois en sa vie, cela a pu lui réussir: mais est-ce que c'est une façon dont vous admettiez l'usage, vous?

LE DUC. Comme cela: oui, & non, selon les occasions, encore plus suivant les caractères. On croit assez généralement, quoiqu'à tort peut-être, que rien ne nuit à la vertu comme la surprise; & il est assez naturel que ceux qui l'imaginent, cherchent plus à la surprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'é-

tonnement est suivi, ou accompagné de la colere, il y en a aussi en qui il suspend toute faculté; & l'on ne sçauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non désirée, ne soit très-dangereuse. Si l'on sçavoit quelle est, sur cela, la façon de penser d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a besoin de l'être pour être vaincue, & les deux sexes y gagneroient également: mais, réduit comme on l'est presque toujours, sur une chose si essentielle, à marcher au hasard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On est si exposé à être la dupe des physionomies, & même des réputations, que quelquefois c'est à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on présente un hommage respectueux, & que c'est avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'insolence? Pour moi, comme il arrive assez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis est, qu'il nous est de la dernière importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CÉLIE. Mais celle dont nous parlons

est affreuse! Et elle est en même tems la preuve d'un si cruel mépris, qu'il me paroît impossible qu'elle détermine quelque femme que ce soit.

LE DUC. Plaisanterie à part, je suis sur cela totalement de votre avis: il y a cependant une chose qui me tient, à cet égard, un peu en suspens: c'est que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a, en même tems pas d'homme, (j'entends de ceux qui sont, ou se disent dans l'usage de l'employer) qui ne soutiennent qu'ils s'en sont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion sur la même chose, j'inférerois donc, ou que les uns ne disent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impression qu'elle fait sur nous, s'ils s'en sont indistinctement servi avec toutes, leur a manqué; ou que, quoique toutes paroissent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impose, non-seulement plus qu'elles ne disent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CÉLIE. Plus qu'elles ne voudroient! quel conte!

LE DUC. Mais sans doute: s'il y a au monde quelque chose de bien prou-

ve, c'est qu'il y a des instans où, quelque peu disposée que, par la nature ou par ses principes, une femme soit à se laisser subjuguier par la témérité, elle peut prendre beaucoup sur elle: & si cela est, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'est le plus involontairement du monde, qu'elle admet une chose qui n'est pas moins contre sa constitution que contraire à ses maximes. Il est tout aussi certain qu'il y a d'autres momens où la femme qui, par toutes sortes de raisons, doit regarder l'insolence, moins comme une insulte faite à sa façon de penser que comme un hommage rendu à ses charmes, aura, contre son usage, plus de disposition à la punir qu'à la récompenser. Avec la première, on a faisi le moment; avec la seconde, on l'a manqué: & en bonne physique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni se flatter de l'autre.

CÉLIE. Qu'est ce que le moment; & comment le définissez-vous? car j'avoue de bonne foi que je ne vous entends pas.

LE DUC. Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, si elle est apperçue, ou sentie par quelqu'un

quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir ni pouvoir l'être.

CÉLIE. Vous en direz ce que vous voudrez; jamais vous ne me ferez croire au succès des insolens.

LE DUC. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs; mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC. J'en conviens; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre, il y auroit quelquefois trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui! pour vous en sçavoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes!

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse!

CÉLIE. Et c'est cependant ce que vous cherchez le moins, en général s'entend: cet accord si doux du plaisir

434 LE HASARD
& de la gloire est, par exemple, ce qui paroît tenter le moins Monsieur de *Norfan*.

LE DUC. Quelquefois, par hasard; mais je lui ai vu des conquêtes qui certainement réunissoient tout ce qui peut flatter, & vous en êtes une preuve.

CÉLIE. Cela se peut, mais vous l'avez aussi vu courir après des *especes* qui n'auroient pas seulement mérité les attentions du moins délicat de ses valets de chambre.

LE DUC. Vous le jugiez ainsi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins surpris, ni moins scandalisé que moi-même des choix que quelquefois on lui voyoit faire.

LE DUC. On est souvent étonné à la guerre de voir un grand général s'amuser à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ses projets, & par conséquent le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroissent si peu faites pour le tenter. Il en est de même de Monsieur de *Norfan*: on ne voit que ce qu'il fait, mais on n'en pénètre pas les motifs. On le juge pourtant; mais puisque nous voilà retombés sur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indigna-

DU COIN DU FEU. 435
tion, très-méritée assurément, où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentimens qu'il vous avoit inspirés? Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CÉLIE. Je l'aimois, & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part, & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût qui n'en renfermât, ou n'en couvrit une: il m'en descendoit jusques par la cheminée. Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux Suisse que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois il ne manqueroit pas de s'attacher indécemment à tous mes pas: sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir, une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Griffon; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus singulier encore, c'est que ce

ne fut qu'à une violence nouvelle & fort supérieure à la première que je le reconnus parfaitement.

LE DUC. C'est que vous verrez qu'il est persuadé qu'il en est de l'insolence comme de la piquûre du scorpion : eut-il tort de l'avoir cru ?

CÉLIE. Il l'eût eu, sans doute, si c'eût été dans une autre position qu'il m'eût surprise ; mais seule avec lui, (car enfin c'étoit l'être que de n'avoir autour de moi que des valets qui lui étoient vendus) l'état où j'étois.... la surprise.... l'effroi.....

LE DUC. L'amour....

CÉLIE. L'amour ? Non ; ou s'il entra pour quelque chose dans la victoire, ce fut ce qu'au milieu de tant de mouvemens divers je crus distinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui cependant combattoit pour lui beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi, si l'on vouloit considérer de sang froid combien de choses s'arment contre la vertu d'une femme, on seroit plus étonné de ce qu'elle peut se défendre quelque tems, qu'on n'est ordinairement scandalisé de la promptitude avec laquelle, quelquefois, elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là est bien

vrai ! Mais ce n'en est pas moins une réflexion que les hommes, & Monsieur de *Norsan* tout le premier, ne se présentent guere.

LE DUC. Bon ! lui ! Est-ce qu'il croit à la vertu ? Il a sur cela les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qu'il m'en croyoit ne l'effrayoit guere.

LE DUC. Oh ça ! *Madame*, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faisoit si bien d'en agir avec moi si légèrement, ou, pour parler plus juste, avec une insolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh ! pour des exemples, elle en a tant que vous en feriez confondre ; & croyez que ce n'est pas sans raison que les anciens ont dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à se plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir en secret à vous reprocher de l'avoir trop respectée.

CÉLIE. Voilà pour les anciens de bien étranges maximes !

LE DUC. Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles sont plus fondées en raison que vous ne pensez, c'est que moi, personnellement, je n'ai jamais employé le respect que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'est point qu'en ce cas là on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant, & qu'on ne m'ait même promis des récompenses fort au-dessus de ce que je sacrifiois; mais, soit que dans ces circonstances là une femme soit toujours blessée intérieurement des égards qu'on a pour sa vertu, soit par d'autres raisons que j'ignore on ne m'en a pas dans le fond sçu plus de gré; & plus par mon imbécille retenue, j'ai perdu d'occasions que depuis je n'ai pu retrouver, plus je suis convaincu que si *Monsieur de Norfan* vous eût respectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui, ou que du moins vous lui auriez fait acheter bien cher sa victoire.

CÉLIE. Tout cela est possible; mais du moins, il n'auroit pas eu à se reprocher de l'avoir remportée par de mauvaises voies.

LE DUC. Je ne suis pas, comme vous sçavez, ni plus impertinent, ni moins

délicat qu'un autre; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagemens qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour, & pour de franches misères, auxquelles d'elle-même elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, & de se le dire inutilement. Oh! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non-seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide, mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner pour ainsi dire pièce à pièce, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

CÉLIE. Ah ! vous voulez ressusciter le *perffilage* ! C'est un projet.

LE DUC. Sans m'amuser à défendre mon raisonnement, permettez-moi une question : Pardonnâtes-vous, ou non, à Monsieur de *Norsan* la violence qui vous mit dans ses bras.

CÉLIE. Assurément, je la lui pardonnai. M'avoit-il laissé d'autre parti à prendre ?

LE DUC. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'est ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les Suisses ; de n'avoir transformé des ramoneurs en Grisons, ou des Grisons en ramoneurs ; de ne s'être enfin donné des peines incroyables que pour y trouver le bénéfice de venir se mettre à genoux au pied de votre lit ; & là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les soupirs, étouffée par les sanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis sur votre personne, & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin si vous lui en eussiez laissé la commodité ?

CÉLIE. Pensez-vous que cela eût été si déplacé ?

LE DUC. Mais cela ne vous auroit-

il point paru bien ridicule ? Première-ment...

CÉLIE. Oh ! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus long-tems : vous êtes si déraisonnable sur ce chapitre ; & vous & moi voyons les choses si différemment, que ce seroit entre nous deux matière à une discussion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'est que vous vous trompez beaucoup si vous croyez que l'emportement ait sur moi plus de droit que la tendresse.

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace, encore une fois, laissons cela : abstraction faite de toute autre chose, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que je ne puis trouver du plaisir à me rappeler l'idée du plus perfide de tous les hommes ; ni à être ramenée au souvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui sacrifier.

LE DUC. Eh bien ! je puis vous dire une chose, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du soupçon de flatterie : c'est qu'à quelque point que je connusse la façon de penser de Monsieur de *Norsan*, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fussiez ce que mille avant vous n'avoient

pu faire ; qu'en un mot , vous ne le fixafiez. Auffi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée , & le peu de tems qu'il vous reſta.

CÉLIE. Oh ! pour cela , il eſt vrai que , ſi vous en exceptez cette première fougue , qui ne prouve pas plus pour nos charmes que pour vos ſentimens , il n'a pas tenu à lui que je reſtaſſe très-convaincue que je n'avois en moi , d'aucune façon , rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC. Je vais peut-être vous parler avec trop de franchise ; mais il eſt ſûr que ſi l'idée , auffi injuſte que cruelle , que ſa propre déſertion vous avoit laiffée de vous-même , a pu contribuer pour quelque choſe à vous faire prendre Monsieur de Clêmes après lui , ſon inconſtance a eu pour vous de bien déſagréables ſuites.

CÉLIE. (*en rougiſſant*) M. de Clêmes !

LE DUC. Au moins , je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après ſon autorité : il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'eſt un de ces faits qui , quand ils ne ſont pas véritables , ſont fort agréables à ſuppoſer , je ne ſerois pas

ſurpris que , vrai ou non , il eût cherché à ſ'en faire honneur ; & ſi vous vous rendiez juſtice , vous le trouveriez auffi ſimple que moi-même

CÉLIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit , je ne puis , malheureusement pour moi , l'accuſer de ſ'en être vanté ſans raiſon.

LE DUC. Quoi ! *Madame* ! Il eſt réel qu'il vous a plu ! Je vous avoue que , pour me le faire croire , il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh ! comment eſt-il poſſible que vous ayez donné à Monsieur de *Norſan* un pareil ſucceſſeur ! Car ; du côté de la figure , nous n'avons rien de plus médiocre ; & quoiqu'on ne puiſſe équitablement lui refuſer de l'eſprit , il n'en eſt pas moins vrai que ce qu'il en a , eſt bien éloigné d'être aimable. C'eſt une prétention ! un bavardage ! un travers dans les idées , qui ne reſſemble à rien , & dont je ſuis confondu que vous n'avez pas été affectée auffi déſagréablement que j'ai vu tout le monde l'être

CÉLIE. Mais , il n'eſt pas abſolument dénué de graces : & dans le tête-à-tête (où vous ſavez qu'on a toujours moins de prétention) ſon eſprit n'a point , en vérité , tous les ridicules que vous lui

donnez, & que je conviens qu'il a, quand il veut briller.

LE DUC. Par malheur pour lui, si mon suffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque chose, je ne l'ai jamais vu que voulant se faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a personne qu'on doive entendre avec tant de plaisir: pour les grâces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la dernière intimité avec l'homme de son siècle qui en a le plus, & de plus à lui; les grâces gauches, maussades, & forcées de Monsieur de *Clêmes*, aient pu faire sur vous quelque impression.

CÉLIE. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vuide affreux qui succède à une passion, & si pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes: son assiduité, sa patience, l'ennui du désœuvrement, un desir mal raisonné de vengeance. ... En vérité moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC. S'il n'est point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, se rendre compte de ses motifs, cela n'est pas non plus sans exemple, & je connois même personnellement plus d'une femme à qui il est arrivé, comme à vous, de prendre

un engagement sans avoir jamais pu depuis, avec quelque soin qu'elle s'examinassent là-dessus, se dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sans raisonner sur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit pas vraisemblable que je prisse jamais cet homme-là.

LE DUC. Pour sçavoir ce qu'en ce genre-là, fait ou peut faire une femme, ce n'est pas toujours dans le vraisemblable qu'il faut le chercher.

CÉLIE. Croiriez vous bien une chose? C'est que née sensible, & adorée de Monsieur de *Clêmes*; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimasse; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conséquent tout ce que ce desir & les sens mêmes devoient produire) jamais, malgré les efforts & les miens, il n'a pu parvenir à me rendre seulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec son prédécesseur.

LE DUC. Quoi! pas même ce dédommagement?

CÉLIE. Pas même: cela est-il imaginable?

LE DUC. A la rigueur, oui: l'amour qu'on veut avoir ne vaut jamais l'amour qu'on a; & puis, à dire la vérité,

Monfieur de *Clêmes*, tout de fuite après Monfieur de *Norfan*; fans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laiffées ! Monfieur de *Clêmes* eft fi gourme ! Il devoit être fi empêtré dans fon bonheur ! fi gauche dans fes caresses ! met tant de pédanterie dans fes transports mêmes ! . . . Ma foi ! *Madame*, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix ! Heureufement pour vous, les circonftances l'excufent ; & plus heureufement encore, cela n'a duré que le tems que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette confidération, toute importante qu'elle eft, qui me le fit quitter ; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de fon bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois fait, tout au plus, que lui rendre juftice ; & cette préfumtion fi déplacée, m'éclairant fur fes ridicules, me força bientôt auffi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs, il eft, comme vous l'avez remarqué très-bien, fec, pédant & gourme ; & il a de tout cela, plus en-

core dans l'efprit que dans la figure : il poffede, de plus, le très-incommode ridicule d'aimer à regner & à dicter des loix ; mais j'abhorre la domination, fur-tout quand elle eft paffive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non-feulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque chofe que lui & moi puffions faire, je ne l'aimerois jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; & , en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très-bien pris dans le monde.

LE DUC. Au mieux ! *Madame* : je puis vous le certifier, moi ; cela y prit même fi bien que, pour peu que cela eût été d'ufage, on fe feroit fait écrire à votre porte ; & que le premier nom que vous auriez trouvé fur votre lifte, auroit certainement été le mien.

CÉLIE. Un empreflement fi vif de votre part m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois dû moins attendre la forte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer. (R)

LE DUC. Je ne vois pas bien comment un chofe fi fimple auroit pu vous paroître extraordinaire.

CÉLIE. Mais, pardonnez-moi : vous m'aviez vu prendre Monsieur de Clêmes avec tant d'indifférence, que je devois nécessairement en conclure qu'il vous étoit, on ne peut pas plus égal, que je le gardasse, ou non ; & que par conséquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penser le contraire, m'auroit avec raison surpris.

LE DUC. Pourquoi ? Sans qu'il soit question de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on soit ami des gens, on est bien aise de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CÉLIE. Un aussi foible sentiment que celui dont vous parlez, doit, sur tout ce qui arrive aux personnes qui ne nous en inspirent pas davantage, laisser une bien grande indifférence ; & vous me forcez de croire que je prenois sur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je restasse, ou non, attachée à Monsieur de Clêmes.

LE DUC. Sans prendre à l'usage qu'une femme aimable peut faire de son cœur le plus vif des intérêts, il ne se peut pourtant pas que l'on reste

indifférent sur cela à un certain point, lorsque l'on a l'honneur d'être de ses amis.

CÉLIE. Oh ! ce n'est que cela ! J'aurois presque imaginé toute autre chose.

LE DUC. Quoi ? de l'amour ?

CÉLIE. Non pas précisément ; mais quelque chose de moins général, & d'un peu plus marqué que ce que vous m'accordiez : cela a ses nuances, comme vous sçavez.

LE DUC. Oh ! cela n'étoit pas, non plus, tout-à-fait si général !

CÉLIE. A la rigueur, cela étoit possible ; mais vous ne vous conduisiez point avec moi, s'il vous en souvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, & sans vous en faire de reproches, au moins ! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui sur qui je parus faire le moins d'impression.

LE DUC. A vous parler naturellement aussi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obsédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le tems de distinguer si je manquois ou non, dans leur foule.

CÉLIE. Il faut bien que cela ne soit

point, puisque je m'apperçus que vous ne la grossissiez pas.

LE DUC. Ce fut, peut-être, à cause de cela seul que vous vous en apperçûtes ?

CÉLIE. Vous me croyez donc bien vaine ?

LE DUC. Je n'ai pas moi-même assez de vanité pour croire que vous fussiez attacher à mon hommage un bien grand prix ; mais c'est que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuse, que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous*, je n'ai pas besoin de vous dire combien c'est en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus, qu'il y a des positions où quelque aimable qu'une femme puisse nous paroître, il ne seroit pas convenable de le lui dire sérieusement, parce que l'on courroit le risque de la tromper, ou d'être infidèle ; & qu'un honnête homme ne doit s'exposer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choses-là : de le lui aller dire à titre de simple fleurette, & sans aucun autre objet, en est une qui m'a toujours paru souverainement ridicule ; & c'est aussi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

CÉLIE. Cela est plaisant ! je vous aurois cru moins de scrupules sur la

premiere de ces deux choses-là, & plus de goût pour la seconde, & si vous vouliez être de bonne foi, vous viendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre ; mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous sommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au sujet de ma rupture avec Monsieur de Clêmes, il sembleroit que, dans ce tems-là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je serois en droit de vous supposer : car, n'est-ce pas ce que, si je voulois, je pourrois inférer de l'empressement avec lequel vous vous seriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'usage ?

LE DUC. Si ce n'est pas dans la dernière précision, ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, sans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce sens-là.

CÉLIE. Pour moi, qui ne cherche assurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en présentent point d'autres, & je crois que je ne serois pas la seule qui les interprêtât comme je fais.

LE DUC. C'est selon le plus ou moins de besoin qu'on auroit qu'elles le signi-

452 LE HASARD
fiaissent; mais comme vous ne pouvez,
vous, avoir aucun intérêt à les expli-
quer comme vous faites, il faut que je
me sois trompé quand je les ai crues sans
conséquence.

CÉLIE. Oh! n'ayez pas peur: mon
intention n'est point de leur donner une
autre valeur que celle que vous y atta-
chez vous-même.

LE DUC. Une crainte de cette espece
me donneroit un si grand ridicule, que
je me flatte que vous voudrez bien ne
me la pas supposer.

CÉLIE. Vous devez être d'autant plus
tranquille à cet égard, que je ne pour-
rois vous la croire sans m'en donner
toute la premiere un très-grand.

LE DUC. Je ne sçais si c'est parce que
je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais
leurs prétentions me paroissent toujours
moins déplacées que les nôtres.

CÉLIE. C'est selon ce que nous som-
mes: car, à mon gré, ce n'est pas notre
sexe, mais nos graces qui les excusent,
& toutes n'en ont pas comme vous sça-
vez. (*Ici la conversation tombe une mi-
nute, à peu près, & Célie paroît rêver as-
sez profondément. Le Duc, enfin, lui de-
mande ce qui l'occupe si fort.*)

CÉLIE. Je cherchois à me rappeler

DU COIN DU FEU. 453
quelle femme vous occupoit vous-mê-
me, lorsque Monsieur de *Norsan* me
quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me sou-
viens, c'est que je faisois quelque chose;
mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous
dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CÉLIE. Il falloit que cela ne vous in-
téressât pas beaucoup, puisque vous en
avez si peu conservé la mémoire.

LE DUC. Assurément: selon toute ap-
arence, c'étoit quelque fille.

CÉLIE. Et quand je quittai Monsieur
de *Clêmes*?

LE DUC. C'étoit quelque chose qui
ne valoit pas beaucoup mieux.

CÉLIE. Oserois-je bien, à présent,
vous demander pourquoi, lorsque Mon-
sieur de *Norsan* me quitta, vous sentant,
de votre aveu même, une sorte de goût
pour moi, & ne faisant rien qui vous
imposât la loi de le contraindre, vous
ne me parlâtes point; ou pourquoi,
quand je quittai Monsieur de *Clêmes*,
étant, à fort peu de chose près, dans la
même position, vous gardâtes le même
silence?

LE DUC. (*avec embarras.*) S'il est
vrai que dans le tems que Monsieur de
Norsan vous rendit votre liberté, la

mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus absolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainsi que cela nous arrive souvent, pris sans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur; mais ses dispositions n'étoient pas restées les mêmes: elle vouloit à toute force que je l'aimasse: c'étoit une fantaisie qui lui étoit venue; en conséquence, elle ne se prêtoit plus avec la même résignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que quoique par elles-mêmes des chaînes de ce genre ne soient pas faites pour être respectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérochant sans aucune sorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoissoit ma façon de penser là-dessus, en abusoit indécemment. De sorte que quand enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai non-seulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde dont je me ferois défié le moins.

CÉLIE. Soit; mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire assuré-

ment que je fisse rien qui pût vous empêcher de me parler, si vous en eussiez envie; car je fus plus de six mois sans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC. Tant que cela!

CÉLIE. Oui: tout autant: c'étoit, à ce qu'il me semble, vous laisser le tems de vous expliquer.

LE DUC. Eh mais! *Madame*, avec votre permission, vous ne mîtes pas entre de *Clêmes* & d'*Alinteüil* un si long intervalle?

CÉLIE. (*en affectant de rire*). Monsieur d'*Alinteüil*! voilà une bonne folie! Est-ce qu'on me l'a donné dans le monde.

LE DUC. On a pris cette liberté: est-ce que vous n'en sçaviez rien?

CÉLIE. En voilà, je vous jure, la premiere nouvelle: & vous crûtes donc, vous, que je l'avois?

LE DUC. Ma foi! oui: sur des choses de ce genre, je crois assez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, sur-tout quand elles paroissent aussi vraisemblables que le paroissoit celle-là.

CÉLIE. Me seroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce carac-

tere de vraisemblance si frappant?

LE DUC. La façon dont vous viviez avec lui.

CÉLIE. Elle étoit amicale, j'en conviens.

LE DUC. Oh! oui, fort amicale!

CÉLIE. C'est qu'au fait, elle n'étoit que cela, & que si c'est sur cela seul qu'on me l'a donné, je ne sçais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec vous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monsieur d'Alinteuil; mais ce seroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant, & je n'ai jamais varié là-dessus une minute.

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi, car il est aisé de faire pis: d'Alinteuil, avec une figure fort agréable, & beaucoup d'esprit, n'est pas un amant, ni qu'il doive être si difficile de prendre, ni dont on puisse avoir à rougir.

CÉLIE. Il n'est pas ici question de son plus ou moins de mérite: je conviens, d'ailleurs avec vous, qu'on ne sçauroit de toutes façons être plus aimable, mais, comme vous sçavez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît digne

digne d'être aimé; & moins je pensois à faire de lui mon amant, moins je crois aussi m'être conduite avec lui, de façon à faire penser qu'il le fut; à moins pourtant que les plus simples témoignages d'amitié ne passent dans l'esprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée; & de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous disiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, Madame! Est-ce que je dis rien qui doive seulement vous faire soupçonner que je cherche à vous en accuser?

CÉLIE. Assurément, oui! Si, comme je le pense, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une chose, est l'accuser de l'avoir faite.

LE DUC. En tous cas, je n'ai pas été le seul qui l'aie cru; & l'on en fut même dans le monde si persuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions sur vous, (& le nombre n'en étoit pas médiocre) les retirèrent, comme convaincus qu'elles leur seroient inutiles; & assez ordinairement, nous ne prenons point une pareille conviction à si bon marché, quand elle a de quoi blesser nos sentimens, ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE. Eh ! vous fûtes, apparemment, du nombre de ceux qui l'eurent, & qu'elle effraya ?

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludez ma question plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh ! oui, *Madame*, je fus de ce nombre : quelle raison, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas ?

CÉLIE. Votre embarras me fait rire ! Mais aussi, de quoi vous avisez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun tems de votre vie vous ayez pensé à moi, d'une certaine façon, lorsque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables ?

LE DUC. Toutes ces preuves qui déposent, à ce que vous croyez, si fortement en faveur de votre opinion, se réduisent à mon silence ; & ce même silence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonstances où vous & moi étions alors.

CÉLIE. Je ne sçais pas ; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit seulement qu'il n'est pas impossible qu'il le devienne, ou parle de son

sentiment actuel, ou prépare les voies à son sentiment à venir : il me semble du moins, qu'en général, c'est assez votre usage.

LE DUC. Je l'avoue, *Madame* ; mais vous ne devez pas non plus ignorer que quelque général que soit un usage, il n'est pas suivi par tout le monde ; ou qu'en l'adoptant, chacun d'après son caractère, le restreint ou le modifie.

CÉLIE. Si vous avez toujours été de la même circonspection, vous avez dû perdre bien des occasions d'être heureux ; ou vous avez forcé à de bien desagréables avances les femmes qui vous distinguoient ; car il seroit injuste de croire qu'il soit également commode pour toutes, de parler les premières ; & indépendamment même de la violence qu'on a à se faire pour venir là, c'est une démarche dont, quelqu'aimable qu'on puisse être, le succès est si peu certain ; & qui, d'ailleurs, expose à donner de soi des idées si singulieres, qu'il faut nécessairement, pour se la permettre, l'amour le plus tendre. . .

LE DUC. Ou une bien grande douceur de mœurs.

CÉLIE. Mais vous, *Duc*, que penseriez-vous d'une femme qui, nourrissant

depuis long-tems dans son cœur, je ne dis pas un sentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choses des deux parts l'auroient empêchée de se livrer; & qui aussi lasse de le contraindre, que de ne le pas voir pénétrer, l'avoueroit, enfin, à celui qui l'auroit fait naître?

LE DUC. Vous supposez, sans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du sentiment qu'elle auroit, & qui eût pu le faire deviner?

CÉLIE. Je ne le supposois pas: mais quand cela seroit?

LE DUC. Dans la question que vous me présentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'usage du monde?

CÉLIE. Oui, si vous le voulez: mais quand il n'en auroit pas?

LE DUC. C'est que dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la question ne sera plus du tout le même.

CÉLIE. Je ne vois point pourquoi, quelque supposition de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la question en sera si fort changé.

LE DUC. Mais pardonnez-moi, Madame; la différence de l'homme qui n'est pas instruit, à l'homme qui l'est, n'est

point, à ce dont il s'agit, aussi étrangère que vous le pensez. Dans une très-grande jeunesse, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéresse le plus, ce qui s'y passe pour nous; & elle peut, sans risque, nous l'apprendre, parce que si ce n'étoit pas l'amour qui reçoit sa déclaration, ce seroit le désir; & que, quand une femme ne nous inspireroit rien, pas même la plus légère curiosité, il suffisoit, pour qu'elle nous en fit naître, ou même pour que nous nous en crussions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons sçu lui plaire: mais si c'est un homme que l'usage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, sans hasarder beaucoup, aller plus loin; parce qu'il est à présumer qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle sent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet; & qu'un aveu de cette espece ne sçauroit être fait avec succès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de son indifférence pour elle, un fort tacite, il est vrai; mais pourtant, on ne peut pas plus marqué.

CÉLIE. Rien, sans doute, n'est mieux

vu que ce que vous me dites ; & c'est dommage qu'il réponde si peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois sçavoir simplement , c'est ce que vous penseriez , vous , d'une femme qui se mettroit dans ce cas-là.

LE DUC. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonstances , il faudroit avoir éprouvé une situation , sinon toute semblable , du moins , à peu près pareille : & comme il ne m'est point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations ; il me seroit difficile de vous dire affirmativement de quelle façon je pourrois en être affecté.

CÉLIE. Premièrement , je ne crois point , avec votre permission , qu'il soit bien vrai qu'à cet égard , on ne vous ait jamais prévenu de politesse , mais quand cela feroit , je n'en serois pas moins persuadée qu'il y a des choses que , pour décider la forte de sensation qu'elles pourroient faire sur nous , il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvées ; & , si je ne me trompe , ce que je vous propose est de ce nombre.

LE DUC (*embarrassé.*) Mais . . . pardonnez-moi . . . D'abord , les circonstances où l'on peut se trouver , doivent

nécessairement influer beaucoup sur le fond de la chose . . . Tel aveu que , dans un certain tems , je recevrois avec transport , peut , dans un autre , ne me pas intéresser. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme , & me blesser dans la bouche d'une autre ; ou , sans faire sur moi une si désagréable impression , me laisser , du moins , sur ses sentimens , dans la plus profonde indifférence. En général , il me semble que , pour cela , nous dépendons beaucoup de notre façon de penser , du plus ou du moins qu'en cet instant , une femme nous paroît sacrifier ; & de nos préjugés sur ces choses-là , qui font , assez ordinairement , la règle & la mesure de notre reconnoissance ; & , comme en quelque situation que nous puissions nous trouver , nous ne perdons jamais de vue , à un certain point , les intérêts de notre vanité ; cela dépend encore de la portion d'estime qu'elle s'est acquise , parce qu'il ne sçauroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons ait de quoi flatter ou humilier notre gloire ; & que , peut-être , nous tenons encore plus à cela qu'au plaisir même. Ce n'est pas , cependant , que si elle est extrêmement jolie , ou , seulement , qu'elle passe pour telle ,

qu'en faveur de ses agrémens, ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence; & qu'à fort peu de chose près, nous n'attachions d'abord à notre victoire le même prix que si elle eût de quoi flatter notre orgueil par sa difficulté. L'embarras, la modestie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être séduite, & qu'enfin, le cœur est ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns...

CÉLIE. Les uns! les autres! Qu'est-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage? Ce que je veux sçavoir n'est pas ce qui affecte plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là; mais ce qui vous affecte, vous, personnellement. Il ne se peut pas que depuis que vous existez, vous ignoriez ce qui, soit par votre constitution, soit par votre façon de penser, pourroit prendre le plus sur vous; & c'est ce que je vous demande inutilement depuis deux heures: voudrez-vous bien enfin me répondre?

LE DUC. A l'égard de la façon de penser, j'en ai une à moi, rien n'est plus sûr; mais elle est, comme celle de tous les

hommes du monde, si subordonnée aux circonstances, qu'il y auroit, à moi, une sorte de mauvaie foi à m'en donner une d'après laquelle j'agisse toujours. Pour ma constitution, elle est telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien long-tems, si l'on cherchoit plus à aller à mes sens qu'à mon cœur.

CÉLIE (*en souriant.*) C'est-à-dire, qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens, je la déteste; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne soit point de l'amour que l'on me demande; car, je le répète encore, ce ne seroit pas là le moyen de m'en donner.

CÉLIE. Jureriez-vous bien de cela?

LE DUC. Tout homme sensé, sur-tout quand il est question de choses dans lesquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le pense, ne doit, selon moi, jurer de rien. Tout ce que je sçais seulement, c'est que si le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inspirât des desirs, il m'a, jusques ici, du moins, rendu inaccessible à l'amour.

CÉLIE. Que vous méprisassiez une

femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos sens, je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me semble que vous devriez un sentiment tout contraire à celle qui, vous aimant assez pour braver en votre faveur, tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attacher vos sens que dans l'intention d'aller par eux jusques à votre cœur. Vous me direz, peut-être, que cette confiance en ses charmes pourroit annoncer de sa part un peu trop d'amour-propre ; mais quand elle a de quoi le justifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il est vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inspire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce seroit bien injustement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en méritât-elle, ce n'est pas dans l'instant ce qu'elle risque le plus, & qui nous frappe davantage : le desir ne discute rien. En supposant toutefois que, du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oserois-je bien vous demander pour-quoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit de préférence, la voie qui l'exposeroit presque infailliblement à manquer le but qu'elle se propose ?

CÉLIE. De préférence ! Non : je suppose qu'elle ne l'emploieroit que parce qu'il ne lui en resteroit pas d'autre ; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de se faire entendre ; & qu'enfin, ce seroit une chose moins de choix que de nécessité. Il me semble, de plus, qu'une femme, sûre d'avoir dans le cœur de quoi justifier une démarche qui ne blesse que des idées, adoptées, peut-être sans beaucoup d'examen, & dont encore il est à considérer qu'elle a l'amour pour excuse, peut la faire risquer moins que vous ne prétendez ; & qu'enfin, un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur constant de vivre sans ce qu'elle aime.

LE DUC. Momentané ! Eh ! qui l'assure donc tant qu'il le soit ?

CÉLIE (*fort impatientée & d'un ton d'aigreur*). Oh ! Monsieur le Duc ! vous me permettez de vous le dire, pour un homme de votre rang, & qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques, & les plus inattendus !

LE DUC. Peut-être aussi sont-ce des principes : chacun, comme vous sçavez, a sa façon d'envisager les choses :

pendant, il devroit y en avoir...

CÉLIE. (*avec excessivement d'humeur, & du ton du dédain.*) Ah! de grace, ayez la bonté de ne m'en définir aucune: la Marquise a tantôt parlé là-dessus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaisir revenir sur le tapis ce sujet d'entretien.

LE DUC. Ne l'y mettons donc pas.

CÉLIE. C'est dommage, n'est-il pas vrai que je vous arrête sur cela? C'étoit, pour le Coin du feu, la plus délicate conversation!

LE DUC. Elle pourroit, à mon sens, s'y supporter tout comme une autre. (*Il paroît tomber dans une rêverie assez profonde; & il garde quelque tems le silence.*)

CÉLIE. Pourroit-on, sans troubler trop votre auguste rêverie, vous en demander le sujet?

LE DUC. Je considérois en moi-même, avec assez de surprise, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous les opinions des gens, dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CÉLIE. Cela peut être vrai: mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la question présente?

LE DUC. Que ce que vous appelez en moi les préjugés les plus gothiques, & (pour me rendre ce que votre politesse a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroïssoit dans la bouche de Prévanes des principes que vous n'aurez ni contestés, ni même souffert que l'on contestât.

CÉLIE. (*froidement.*) Monsieur de Prévanes avoit, sans doute, trop d'honneur pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais ses principes étoient, ce me semble, un peu moins gourmés; & un peu plus analogues à la nature, què ne le sont les vôtres.

LE DUC. En vérité, ils étoient exactement les mêmes: mais vous l'aimiez; & vous aviez raison. (*Ici il prend un air & un ton attendis.*) Ah! Madame! Quelle perte pour vous! Combien il vous adoroit! Combien, même dans ces instans affreux où la nature accablée, nous laisse à peine le sentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous!... Que je vous plains! Ah! le malheur que vous venez d'essuyer est un de ces coups dont on se sent, & dont on ne peut que s'affliger tout le reste de sa vie!

CÉLIE. (*sans se laisser gagner par le ton*

tragique du Duc, & avec sécheresse.) Oui, ou dont on est, pour parler plus juste, long-tems affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne se consoleroit jamais totalement si la nature nous permettoit sur quoi que ce fût, une sensibilité éternelle.

LE DUC. Pour moi, je suis si convaincu que l'ame ne s'émouffe jamais, à un certain point, sur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je parusse aimé d'une femme qui auroit été dans la même situation que vous, je regarderois toujours sa tendresse pour moi, beaucoup moins comme un sentiment qu'elle auroit, que comme une distraction qu'elle voudroit se faire.

CÉLIE. A vous permis d'être injuste; ce ne seroit peut-être pas la première fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC. Quoi! *Madame*, est-ce qu'en pareil cas, vous n'aurez pas les mêmes craintes?

CÉLIE. J'avoue que ce ne seroit point pour moi une raison de douter du goût que j'inspirerois; & que, croire qu'un homme seroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché, me

sembleroit une chose assez absurde. Ce seroit comme si j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire, ou d'essuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer sérieusement: & chacune de ces craintes seroit, selon moi, assez peu sentée.

LE DUC. Ainsi donc, cela vous paroîtroit revenir au même?

CÉLIE. Si ce n'est, pourtant, que je compterois plus sur le sentiment du premier que sur le sentiment de l'autre.

LE DUC. Cette préférence me confond.

CÉLIE. Voici donc sur quoi je l'appuie. Un infidèle, sans compter qu'il annonce dans le caractère une légèreté assez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de se supposer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint, lorsqu'il n'éprouve dans le fond qu'une lassitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtresse n'existe plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice, ou votre vanité ne rendent que trop fréquens,

D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité, peut ne se livrer à un engagement nouveau que par désceuvrement, par dépit, ou simplement pour montrer à la femme qui le quitte, combien aisément il a pu réparer sa perte; & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il possède. Il me semble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un souvenir, très-tendre à la vérité, mais que la raison nous fait une loi de ne pas entretenir; & dont même, sans son secours, le tems ne nous laisseroit, à la fin, que de très-foibles traces, que d'avoir sans cesse à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu se faire, le desir de retrouver, & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC. De sorte donc que vous ne pensez point que la perte de *Prévanes* vous ait séché le cœur au point de ne lui jamais donner de successeur; ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui succédera?

CÉLIE. En amitié comme en amour, vous êtes assurément un homme bien étrange! Ce qu'ordinairement, on cherche avec le plus de soin, c'est d'écartier

du souvenir des pertes qu'ils ont faites, l'esprit de ses amis; & il n'y a, vous, rien que vous ne fassiez pour me ramener au sentiment de la mienne. Si vous prenez ce soin-là pour un service d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC. Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

CÉLIE. Je laisserai tomber cela, je vous en avertis; toute simple qu'en devoit être la discussion, vous ne manquerez pas d'y trouver matière à un très-long discours; &, soit dit sans vous déplaire, ils ne me plaisent pas autant qu'à vous.

LE DUC. Ma foi! vous êtes la seule qui, depuis que j'existe, m'avez pris pour un raisonneur.

CÉLIE. Si cela est, on est bien loin de vous rendre justice; mais, comment va notre feu?

LE DUC. A merveilles.

CÉLIE. Quoi! il n'est pas tombé?

LE DUC. Il est, au contraire, très-ardent.

CÉLIE. Il faut donc que le froid augmente: je me sens gelée!

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre?

CÉLIE (d'un air sec & railleur). Oui,

avec, & malgré tout cet édreton-là, j'ai froid : cela ne se peut-il pas, à la rigueur, sans blesser ni préjugés, ni principes ?

LE DUC. Ah ! belle Célie, vous prenez de l'humeur !

CÉLIE. Non : mais c'est que je n'aime point les opinions déraisonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être surprise de vous en voir, dont votre propre conduite devroit si peu vous laisser soupçonner !

LE DUC. La façon de penser d'un homme est quelquefois si différente de sa façon d'agir, qu'il ne seroit pas toujours bien sûr de juger de l'une par l'autre.

CÉLIE (avec un peu d'emportement). Tout comme il vous plaira, Monsieur de Clerval, mais je vous jure que si vous avez la fureur de disserter, vous aurez le plaisir de disserter tout seul.

Elle fait un mouvement pour se lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquise : elle s'y jette, & s'y place d'une façon toute-à-fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait du moins toute l'apparence, il croit avoir senti qu'avant que de quitter sa main, elle lui a pressé assez ten-

drement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une sorte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils sont, suffisent au moment. Ce seroit d'ailleurs, connoître mal les hommes (Monsieur de Clerval fût-il même annoncé aussi fidèle que l'on sçait qu'il l'est peu) que d'imaginer qu'il ait, ainsi qu'il l'a fait, pénétré les vues de Célie, sans que, malgré son indifférence pour elle & sa tendresse pour la Marquise, il n'ait pas été, par des degrés disposé à les remplir. Il ne seroit pas même impossible que cette opération se fût faite en lui, sans qu'il en eût eu la preuve complète qu'à l'instant actuel. Souvent le cœur se ferme à l'amour, que les sens ne s'en ouvrent pas moins au désir ; & quelquefois même pour produire sur nous cet effet, une femme a encore moins besoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ses dispositions à notre égard. Si notre vanité seule suffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aspire réunie à l'idée du plaisir, que ne peut-elle pas sur nous ? Célie qui, selon toute apparence, juge sainement de l'état du Duc, le regarde à son tour. Le désir, la confusion se peignent à la fois dans ses yeux : ils sont beaux : personne n'ignore, de plus, à quel point une femme

s'embellit dans ces momens ; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-mêmes en sont une, répandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvemens ; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens ; & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, tout agité que Célie le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire ? Quel parti prendre ? Montrer du sentiment ! Détail long, dont l'effet est peu sûr ; & pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a su faire s'affoiblira : chercher par quelque autre moyen à l'augmenter ? c'est s'exposer à la faire tout-à-fait disparaître : car, les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point, on les émeut ; qu'on le passe, on les révolte. Célie, enfin, ne sachant à quoi s'arrêter, & rêvant au point qu'elle finit par se croire seule ; d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagère ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer : car enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou le moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que

Célie a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l'est, est-il bien sûr qu'elle ait pensé qu'en l'offrant aux regards du Duc, elle le déterminera ? L'on convient que cela est probable ; mais aussi, tout ce qui est probable, n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit, & en laissant à l'écart une discussion inutile à la chose, & qui, de plus, passe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le Duc, en portant, & arrêtant ses yeux sur le spectacle qui leur est si innocemment offert, paroît tout-à-la-fois céder à l'impression qu'il fait sur lui, & tâcher de la combattre : cependant, ce n'est qu'un homme ; & c'est dire assez que le desir doit enfin l'emporter en lui sur la réflexion. Il est, de plus, à noter que Célie est dans un de ces grands fauteuils qui sont aussi favorables à la témérité, que propres à la complaisance ; & que sa position semble plus faite pour annoncer l'une que pour décourager l'autre. Le Duc cédant enfin à une situation trop forte pour sa vertu, & qui pourroit bien aussi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ses desirs que par tout l'emportement qu'elle étoit depuis quelques minutes, en droit d'en espérer, ou d'en craindre.

LE DUC, du ton du reproche & du desir.

Ah! Traîtreſſe!

CÉLIE, tout à fait étourdie de l'audace de M. de Clerval.

Ah!... Monsieur de Clerval!... Y pensez-vous!... Monsieur de Clerval!... Devois-je?... Eh bien donc!... Aurois-je dû?... Et vous ne m'aimez pas!... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez!

Le Duc continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui. CÉLIE qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus; &, sur une supposition si bien fondée, consent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu; & que même elle ne pût pas douter qu'il ne lui dit très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard; & même qu'il en abuse, quoiqu'en toute règle, il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre. Le Duc, enfin, lui prend une de ses mains & la lui baise: de l'autre, elle se couvre le visage. Comme dans un état si violent, il est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admira-

tion de M. de Clerval. Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoissance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable: toute satisfaite, cependant, que nous avons sujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des transports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins; car M. de Clerval vient d'acquiescer de si grands droits qu'il est très douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la décence même. Il est, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant CÉLIE à se couvrir le visage, il ne lui reste qu'une main, dont encore on ne la laisse pas disposer comme elle voudroit; & qui, quand elle seroit absolument libre, seroit encore bien peu de chose pour tout ce qu'elle auroit à en faire.

CÉLIE (toujours le visage couvert, & du ton le plus languissant). Ah! Monsieur de Clerval, je vous en conjure, laissez-moi! N'avez-vous pas assez abusé de ma foiblesse, & peut-il, à cet égard, vous rester quelque chose à faire?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue toujours de la louer, & de lui prouver par les caresses les plus ar-

dentes, qu'il sent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.

CÉLIE (continue). Ah ! toujours des éloges ! Pensez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit ? S'ils fussent à la vanité, qu'ils sont peu faits pour contenter le cœur !

Comme il ne cesse de s'obstiner au silence, & de mettre ce qu'il sent à la place de ce qu'il ne sent pas, Célie, enfin, le repousse ; & se servant de ses deux mains, s'arrange de façon que ce n'est plus que de souvenir qu'il peut encore louer ses charmes : il se réveille. On sent assez, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que s'il y a d'un côté beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras. Célie, enfin, après avoir quelques instans attendu que le Duc lui parle, comme elle le desire, voyant qu'il reste les yeux baissés & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque tems avec la plus forte indignation, se leve avec fureur, se promene avec violence, & tantôt les yeux au ciel, tantôt les ramenant vers la terre, les arrête quelquefois aussi sur Monsieur de Clerval, avec l'expression de la colère la plus vive, & du ressentiment le plus marqué. Cette scène paroît faire, de plus en plus, repentir le Duc de

de l'instant de fragilité qui l'a amenée, sans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne seroit toutefois question, pour s'en tirer, que de dire à la dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne signifient que ce qu'on veut ; que la passion ou la vanité d'une femme, interprètent comme elle a besoin qu'elles le soient, & qu'un homme réduit aisément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorsqu'il lui devient de quelque importance, qu'elle cesse de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, cette obstination à se taire qui paroît si peu fondée ? On peut en donner deux motifs, l'un, que le desir éteint, ou du moins fort affoibli, il ne sent plus que le regret d'avoir manqué à la Marquise : l'autre, qu'il entrevoit les conséquences que peut entraîner sa foiblesse. Quelqu'un répondra, sans doute, qu'il faut au desir, pour renaitre, moins de tems que le Duc n'en emploie à rêver, sur-tout lorsque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour ; & qu'en occupant Célie des siens, il la distrairoit, peut-être, de cette fantaisie de sentiment qui lui a pris si mal à propos ; & qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos lecteurs, ni l'honneur de croire que la ressource qu'ils vou-

droient que le Duc se cherche ici, ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fut également pénible pour tous; nous croyons pouvoir repliquer que si jamais peut être, une passion, quelque vive qu'elle fut, n'a empêché un homme de se livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renaissance des desirs, par l'empire que ce caprice une fois satisfait, elle reprend sur ces mêmes sens qui viennent de la sacrifier d'une façon si cruelle; & que, quelqu'aimable que puisse être une femme, il n'appartient qu'à celle qui est véritablement aimée, de ne pas voir le désir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des transports qui ne lui en laissent pas même soupçonner le repos. Si le Duc étoit bien sûr qu'il suffît à Célie, pour l'intérêt de sa gloire, pour l'excuse de sa distraction, ou pour contenter le goût momentané qu'il se peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dit ce qu'elle en exige; & qu'elle voulût bien, l'instant passé, ne se le pas rappeler plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuseroit pas: mais qui peut lui répondre de l'usage qu'elle en fera, & du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit: ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi, tous les jours,

mais toutes les situations ne se ressemblient point, & ne veulent pas la même marche. Si la Marquise & Célie ne vivoient pas ensemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques semaines cette dernière, parce qu'alors rien ne lui seroit plus aisé que de cacher cette aventure; & en supposant qu'il la confiât à la Marquise, il a tant de preuves de sa façon de penser à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne la lui pardonnerait. Nous en convenons: mais pardonnerait-elle à cette même Célie d'avoir cherché à rendre son amant infidèle, & d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrières que lui opposoient ce qu'elle devoit à l'amitié; ce qu'elle se devoit à elle-même, & à l'honneur de son sexe; & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, si la Marquise a le plus léger soupçon de ce qui s'est passé; & si cette affaire dure seulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, & qui, sans se croire aimée, ni même sans se soucier de l'être, n' imagine prouver de l'amour qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne s'agiroit donc trop tôt enchaîner, à cet égard, les idées de Célie, & l'empêcher, & de se faire

des illusions, & de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé ; & il ne le peut mieux qu'en rejetant, avec toute l'opiniâtreté possible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus légère apparence de sentiment. Lorsque, pour déterminer une femme, on a eu besoin d'orner le desir du masque de l'amour, on ne peut, sans la dernière cruauté, le lui arracher dans l'instant même où, si quelque chose peut la consoler de sa faiblesse, c'est la certitude d'être aimée ; mais loin qu'il ait eu besoin, avec CÉLIE, de cette ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contre elle un tems si considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, & qui, peut-être, le mettroit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme cependant il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de CÉLIE que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la dernière importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se desister de ses prétentions, & à ne se souvenir de ce qui s'est passé entre eux, qu'autant, & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappeler.

Nous osons croire fort délicate cette situation, mais il n'y a que ceux de nos lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver, qui puissent la juger telle qu'elle est ; & nous pardonner même de la prendre avec tant d'étendue.

Toutefois, CÉLIE & le Duc ne peuvent pas, l'un rêver, l'autre se promener toujours. Avec une femme de cette sorte, on ne sauroit, non plus, en être quitte pour lui faire une révérence d'un air léger, & pour s'en aller après, soit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne sauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la personne : & Monsieur de Clerval, pour être du même rang, n'en est que plus fait, non-seulement pour sentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, si cela est nécessaire : la première chose à laquelle la politesse & même son intérêt, lui paroissent le condamner, c'est de prendre sur lui tous les torts ; & il s'y résigne sans peine : il se rapproche de CÉLIE avec soumission ; elle s'éloigne de lui sans le regarder : il tente une seconde fois la même chose ; & ce n'est pas avec plus de succès : il veut l'arrêter : pour lors CÉLIE, en s'échappant, l'appelle monstre ; c'est, comme chacun sçait, l'injure consacrée dans les querelles de ce genre-là.

Quand il voit qu'elle persiste dans sa rébellion, persuadé que l'air soumis, qu'il a pris, n'est propre qu'à l'y confirmer, il la saisit, l'entraîne sur sa chaise longue; & là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entreprise qui lui a si bien réussi au coin du feu: qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes, en se plaignant de ces coups d'autorité, y cèdent toujours; ou parce qu'il a des raisons particulières de croire que Célie en sera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne soit qu'un essai qu'il veut faire à tout hasard; c'est ce qu'à cause de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainsi qu'il nous convient, au simple récit des faits, Célie se défend d'abord contre l'audace du Duc, de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la subjugué. Poursuivra-t-il? Ne poursuivra-t-il pas son entreprise? L'un & l'autre de ces partis ont leurs risques: mais sans compter la honte qu'il attache à céder, qui sçait si quelques instans de plus d'opiniâtreté ne lui feront point remporter la victoire? Mais, dira-t-on, si ce triomphe l'intéresse si peu, pourquoi le chercher? Est-ce pour avoir avec Célie un tort de plus? Tout au contraire: c'est pour que ce soit elle

qui en ait un de plus avec elle-même. Ah! cette idée est bien barbare! Point du tout, puisque ce n'est pas gratuitement qu'il l'a; & qu'il n'y est conduit que par le besoin où elle le met d'échapper, s'il lui est possible, à l'aveu pour lequel elle le persécute. Pourra-t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'usage du monde & des femmes, mettre sur le compte de la violence seule (& de quelle violence encore!) la nouvelle complaisance qu'elle aura pour lui, sur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaisance un caractère qui ne permette pas à Célie de la faire regarder comme absolument extorquée. Enfin, n'y trouverait-il d'autre avantage que de se tirer, ne fût ce même que pour quelques minutes, d'une situation fort critique, sera-ce donc pour lui si peu de chose? Il est, d'ailleurs, impossible que Célie ne prenne rien sur lui: il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, & qui n'en excitent pas moins les desirs.

Quoique de la façon dont il a plû à Monsieur le Duc de parler sur le moment, il ait semblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'usage des femmes; il n'en sera pas moins vrai que les hommes sont autant qu'elles, soumis à son empire. Soyons justes jusques au bout: que de raisons qu'il est

inutile d'enoncer ici, pour qu'ils le soient bien davantage ! Mais quand cet instant-ci, malgré tout son amour pour la Marquise, agiroit moins sur Monsieur de Clerval, ceux qui connoissent les hommes, savent trop combien, même avec une passion dans le cœur, de nouveaux plaisirs leur sont précieux, & tout ce que peut sur eux la curiosité, prise dans toutes ses acceptions, pour croire que, n'eût-il même, pour agir comme il fait, aucune raison de politique, le Duc se conduisit différemment.

CÉLIE (*enfin d'un air fort sérieux, mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût*). Ecoutez, Monsieur de Clerval : la situation où j'ai le malheur de me trouver avec vous ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, & qui me sauveroit de l'insolence de ses entreprises. Je me tais sur tout ce que mériteroient les vôtres; puisque vous le sentez si peu vous-même, ce que je vous dirois sur cela, seroit bien inutile. Il est, au reste, bien singulier que ce soit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorsque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuser ! (*Elle attend ici un instant qu'il réponde, & lui fait, d'un ton le plus doux,*

la question qui suit) : Eh bien ! vous n'en voulez donc rien tenir, de l'amour ?

LE DUC. Mais se peut-il que vous me soupçonniez de sentir si peu l'effet de vos charmes ?

CÉLIE. Ce n'est-là qu'une galanterie, & que j'ose même dire que tout autre m'accorderoit comme vous, & à meilleur marché assurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours ?

LE DUC. En vérité ! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'esprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareils miseres.

CÉLIE. En effet, j'ai le plus grand tort du monde ! Je me donne même le dernier des ridicules, d'exiger d'un homme qui exige tout de moi, qu'il me dise qu'il m'aime !

LE DUC. Oui, vous vous en donnez un, puisqu'à cet égard le doute ne vous est pas permis ?

CÉLIE. Que de mots pour un, & qui ne le valent pas !

Le lecteur remarquera, s'il lui plaît, que pendant ce dialogue, Monsieur de Clerval n'a pas un moment suspendu ce qui l'occupoit; & que Célie, soit qu'elle se flatte qu'il

ne sçauroit s'y fixer sans que cela le conduise où elle veut: ou qu'elle soit de ces personnes qui ne sçauoient faire deux choses à la fois, dans l'instant qu'elle a recommencé à parler, a cessé toute résistance: & en ne sçachant même la physique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que sa fierté ne peut qu'en être considérablement altérée; Monsieur le Duc, sur-tout, n'ayant pas un seul instant perdu son objet de vue.

CÉLIE (avec plus de desir que de pouvoir de se fâcher beaucoup). Monsieur... je vois bien quelle est votre intention... mais je vous avertis, si vous n'aimez pas les statues, que vous en trouverez une.

LE DUC (du plus grand sérieux). Qu'à cela ne tienne: cette menace ne m'effraie pas; il semble que Prométhée m'ait légué son secret.

Pour trouver cet endroit un des plus beaux de cette histoire, aussi intéressant qu'il l'est, il faut se rappeler combien il importe à Monsieur de Clerval de ne laisser à Célie aucun prétexte; & combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réserver un. La menace qu'elle fait au Duc annonce assez, & peut-être même un peu trop, ses projets, puisqu'elle ne peut les lui laisser deviner sans l'engager à faire,

pour qu'elle ne mette point ici toute la sécheresse dont elle se flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait: mais sans compter qu'elle ignore les vues du Duc, on sçait assez combien la colere est imprudente. L'impression que nous font les choses, ne dépendant pas toujours des dispositions de notre ame, & y étant même quelquefois toute contraire; ce n'est pas à empêcher la sensation actuelle, mais à la masquer si bien, que le Duc ne la saisisse pas, que Célie croit devoir se borner. Ce n'est pas que, s'il est vrai que Prométhée lui ait fait le legs dont il se vante, la dissimulation qu'elle veut se prescrire, ne devienne d'un fort difficile usage. Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sent pas, que de cacher ce que l'on sent; & de se prescrire la loi qu'elle s'impose, que de s'y conformer, sur-tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais, peut-être qu'il se vante? A tout hasard, la plus grande majesté doit ouvrir la scène, du côté de Célie, sauf à en rabattre, si elle s'y trouve forcée; comme, du sien, le Duc doit tout tenter pour qu'elle ne puisse la conserver. Ce n'est pas, comme l'on sçait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de se manquer de parole. Il y a des délicatesses qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des

inquiétudes dont le desir seul ne sçauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire , est ce qu'il veut tenter ; n'étant pas naturel que Célie ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien , ni qu'elle ose redemander de l'amour , lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer , n'a rien qui la dérange à un certain point. Comme nous avons suffisamment rendu compte de nos dispositions intérieures de nos acteurs , tout ce que nous nous permettons d'ajouter ici , c'est qu'après un long combat , Célie est forcée , non de s'avouer vaincue , mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au Duc de nouveaux reproches de ce que n'étant point son amant , & ne voulant pas l'être , il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.

LE DUC (*d'un ton presque aussi léger que son propos même*). Si ces sortes de familiarités n'étoient , comme vous le dites , permises qu'à l'amour , à quoi donc serviroit l'amitié ?

CÉLIE. Ah ! *Monsieur* , les effets de ce sentiment ne se confondent pas plus que ces sentimens mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC. Parlez-moi , je vous prie , avec franchise : vous le pouvez à pré-

sent : est ce que je suis effectivement le seul de vos amis à qui vous ayez accordé de ces privileges que les amans s'arrogent à l'exception de tout le monde ; & sans qu'on sçache trop pourquoi ?

CÉLIE. Voilà bien , je crois , pour ne rien dire de plus , la question la plus ridicule qui se soit jamais faite ! Mais vous m'avez mise dans le cas de tout souffrir de vous ; j'ose dire que vous en abusez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez assez peu de justice , pour me soupçonner du dessein aussi honteux qu'il seroit barbare de chercher à vous humilier ?

CÉLIE. Ah ! je serois par moi-même , bien loin de vouloir le penser : mais s'il est possible que vous ne l'avez point , comment voulez-vous donc que j'interprète vos discours ? Pouvez-vous me soupçonner capable de ce que vous imaginez , sans m'apprendre en même tems le peu d'estime que vous avez pour moi ?

LE DUC. Vous croyez donc bien extraordinaire votre conduite avec moi ? Hélas ! ce qui vient de se passer entre nous , se passe actuellement peut-être

au coin de plus de cent cheminées de Paris; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'aussi bonnes raisons que nous.

CÉLIE. S'il vous reste encore pour moi, *Monsieur*, quelque sentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure; & laissez-moi m'affliger éternellement d'une foiblesse qui étoit si peu faite pour moi; & que, par cette raison, je n'ai pas assez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous en parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en consoler; & je croyois ne le pouvoir mieux, qu'en vous disant combien cette même foiblesse que vous vous reprochez si cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat! puisque vous pouviez si peu vous tromper à ce qui se passoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un instant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-tems pour vous, m'a jettée malgré moi-même? Tout vous faisoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour seul, & même un amour aussi tendre que le mien, pouvoit vous excuser de le porter à son comble. Hélas! je me suis crue aimée; & dans les momens mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'é-

toit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC. Je suis coupable, sans doute; & le suis même d'autant plus que le reproche que vous me faites, est moins injuste. Je pourrois, si je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien sincèrement je suis attaché à la *Marquise*: mais ce seroit vous faire un crime d'un sentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ses effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus simple encore que dans un instant d'ivresse, que mes transports n'ont sçu que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre comme je le voudrois, à la malheureuse tendresse que je vous ai inspirée. Mais qui, seul avec une femme aussi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de si fortes raisons de s'en croire aimé, eût résisté mieux que moi à l'idée des plaisirs que lui promettoit une pareille conquête?

CÉLIE. Non, *Monsieur*, je ne m'y trompe point, je n'agissois que sur vos sens; & j'ose dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il est si vrai que ce n'étoit qu'à eux seuls que vous sacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ses erreurs, que dans les instans mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refusé (& avec quelle inhumanité encore!) de me dire ce mot qui, si j'eusse pris sur vous autant que vous voudriez que je le crusse, vous seroit échappé malgré vous.

LE DUC. Qui? moi, ne le prononcer que pour le reprendre; & presqu'au même instant que vous l'auriez entendu!

CÉLIE. Ah! cruel! j'aurois du moins joui du plaisir de l'entendre sortir une fois de votre bouche!

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CÉLIE. Que de délicatesse! Eh! pourquoi n'en avez-vous pas eu assez pour m'empêcher de me tromper moi-même? Mais la vôtre n'alloit point jusques à un si pénible effort: il vous en auroit coûté des plaisirs, & c'est ce qu'un homme n'a jamais sçu sacrifier.

LE DUC. Mais, ma chere *Célie*, ne foyez pas injuste, & daignez un instant considérer votre position & la mienne. Je suppose que je répondisse à vos sentimens, comme vous le voudriez, & que moi-même je le desirerois....

CÉLIE. Ah! si vous le desiriez!

LE DUC. Eh bien! Que voudriez-vous que je fisse? Amie intime de la *Marquise* comme vous l'êtes, me prescririez-vous de vous la sacrifier?

CÉLIE. L'amour seroit mon excuse.

LE DUC. Vous vous abusez, ma chere *Célie*, j'ose vous en répondre: loin qu'il vous excusât, on ne voudroit voir en vous qu'une femme sans mœurs & sans principes, qui auroit immolé jusques au sentiment le plus respectable de tous, au plaisir passager de satisfaire un caprice. Si l'amour ne justifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait commettre, comment peut-on se flatter qu'il les affoiblisse aux yeux des autres?

CÉLIE. Un caprice! Eh! pensez-vous que tout le monde me rendit aussi peu de justice que vous m'en rendez?

LE DUC. Non, assurément! On ne vous rendroit pas la même; & plutôt au ciel que chacun pût, comme moi, lire

au fond de votre cœur ! Mais , encore une fois , quel en pourroit être le fruit ? Vous , qui connoissez si bien le public , pouvez-vous raisonnablement vous flatter que ce fût sur la violence de votre amour pour moi qu'il rejettât la plus odieuse des infidélités ; ou , puisqu'il faut le répéter , qu'il consentît à vous en faire une excuse ?

CÉLIE. Ah ! s'il est vrai que ce soit un crime , que de femmes me condamneroient , ou l'ayant déjà commis , ou avec l'intention de le commettre , & , peut-être , avec moins d'effort que moi !

LE DUC. Je n'en doute pas plus que vous même : mais puisqu'il paroîtroit inexcusable à celles mêmes qui s'en feroient , ou s'en feroient fait le moins de scrupule , quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la sévérité de leurs principes en écarteroit le plus ? Non , ma chere Célie , non , quelque amour qui vous transportât , jamais vous ne voudriez livrer au mépris , & dévouer à l'exécration publique , ni vous , ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE. P'avoie , & vous me le faites sentir , qu'une pareille aventure feroit , en effet , à ma réputation un tort peut-

être irréparable : mais à votre égard , que voudriez-vous qu'on y vît , qu'une inconstance à laquelle on est trop accoutumé de votre part , pour qu'on vous fit de celle-là , un beaucoup plus grand crime que des autres ?

LE DUC. Voilà ce qui , avec votre permission , n'est point aussi vrai qu'il vous le semble. On est , & j'en conviens , fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légèrement , & à les quitter comme je les ai prises ; mais quelles sont celles , aussi , que je rends victimes de mon inconstance ? Si l'on peut même me pardonner de les prendre , ayant un engagement auquel je devois tant de respect , c'est qu'on est sûr que , malgré le caprice qui m'emporte , tout y est , & y sera toujours immolé : mais plus ce même public envie , & peut-être , ne comprend pas trop mon bonheur ; plus il honore la *Marquise* de son estime , moins il me pardonneroit de payer tant d'agrémens , de vertus & d'amour , de la plus lâche & de la plus noire des ingratitude. Moi ! la quitter ! Ah ! je lui ferois horreur , & je devois me la faire à moi même.

CÉLIE. Encore une fois , je sens tout ce que vous me dites ; & j'avoie que

je n'ai rien à y opposer. Mais si je vous eusse été un peu chère, la *Marquise* ne vous auroit pas perdu, & je vous aurois conservé.

LE DUC (*avec tout l'air du transport*). Eh! grand Dieu! que désiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites envisager! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condescendance qui paroîtroit devoir aller si peu avec l'amour?

CÉLIE. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime: mais le malheur de le perdre doit être incontestablement plus grand encore.

LE DUC (*comme enchanté*). Ah! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre qui puisse être capable d'un si grand sacrifice!

CÉLIE. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicatesse.

LE DUC. C'est que ces gens-là seroient plus accoutumés à sacrifier à la vanité qu'à l'amour.

CÉLIE. Je le crois à présent comme vous; mais ce matin encore, je pensois comme eux.

LE DUC. Hélas! c'est que ce matin vous n'aimiez pas.

CÉLIE. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne croyois pas aimer.

LE DUC. Cela revenoit donc au même: car le sentiment qu'on s'ignore, doit être, à bien peu de choses près, comme le sentiment qu'on n'a point.

CÉLIE. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte la *Marquise*: je vous la passe; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

LE DUC. Eh quoi! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance?

CÉLIE. Vous le devriez, sans doute: mais vous avez depuis long-tems contracté une habitude à la légèreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE DUC. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidèle; mais parlons à présent un peu des arrangemens qui nous restent à prendre. Vous ne desirez sûrement pas plus que moi, que la *Marquise* ait la plus légère suspicion de ce qui se passe entre nous.

CÉLIE. Ah! ciel!

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle

502 LE HASARD
est d'une finesse, & d'une pénétration
exécrables ?

CÉLIE. Elle m'en a donné assez de
preuves, pour que je doive en être plus
convaincue que personne.

LE DUC. Ce n'est pas là tout : elle
joint à sa sagacité naturelle une opi-
nion de vous qui doit nécessairement
la rendre plus difficile à aveugler sur
le genre de la liaison que nous venons
de former, que si elle ne l'avoit pas.
Elle est, & je ne sçais pourquoi, per-
suadée qu'il n'est point en vous de de-
meurer sans rien faire ; & sans doute,
si vous vous obstinieziez à paroître tou-
jours à ses yeux, dans le désœuvreme-
nt de cœur où vous étiez tout-à-
l'heure, elle ne voudroit jamais croire
qu'il fut réel ; vous observeroit sans rien
dire ; nous devineroit bientôt ; & je n'ai
pas besoin, je crois, de vous répéter
à quel point il vous est important que
cela n'arrive pas.

CÉLIE. Cela est dit & convenu ; mais
pensez-vous qu'en lui paroissant tou-
jours occupée également du souvenir de
Prévanes, & de la douleur de l'avoir
perdu, je ne parvinse point à la trom-
per sur mes dispositions actuelles ?

LE DUC. Je doute fort que cela suffît :

DU COIN DU FEU. 503
sans conter que, quelque bien qu'on
puisse jouer un sentiment qu'on n'a plus,
il est impossible de le rendre comme
quand on l'avoit, sur-tout à des yeux
qui l'ont vu dans toute sa vérité ; elle
est déjà, on ne peut pas plus sûre, que
vous avez à présent plus d'envie de re-
gretter *Prévanes*, que vous n'en avez le
moyen, & que, de plus, vous ne sou-
pirez qu'après l'heureuse occasion de ne
vous en plus souvenir du tout.

CÉLIE. Je ne sçais sur quoi Madame
la *Marquise* a pu imaginer tout cela :
moi-même, jusques au moment où vous
m'avez déterminée, je n'avois, je vous
jure, aucune raison de penser que j'en
fusse moins remplie ; & je ne conçois
pas, par conséquent, comment elle a
été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah ! sur cela, les autres
voient souvent bien mieux que nous-
mêmes, & de plus ; c'est qu'il n'est pas
possible que, quand vous avez com-
mencé à m'aimer, l'idée de *Prévanes* n'ait
point perdu dans votre cœur, en pro-
portion de ce que j'y gagnais ; & que
de cet instant, vous ne l'avez, sans le
croire, plus mollement regretté que
quand vous y étiez toute entière.

CÉLIE. Oui, si je fusse convenue avec

moi-même de l'impression que vous faîtes sur moi ; mais , en vérité , je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais , pour croire ne pas aimer ; m'en aimez-vous moins ; & pensez-vous que ce sentiment , tout sourd qu'il étoit dans votre ame , y fût absolument sans effet ?

CÉLIE. Vous-même , à ma conduite avec vous , auriez-vous jamais , aujourd'hui même , imaginé que nous fussions ce soir ensemble comme nous y sommes ?

LE DUC. Non : je me doutois bien , cependant , de quelque préférence en ma faveur : ce n'étoit pas qu'en même tems je ne la sentisse fort restreinte ; mais il me paroïssoit tout simple que , dans la position où vous sçaviez que j'étois , vous craignissiez de me la montrer dans toute son étendue ; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même , est en effet le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez , n'est-il pas vrai ?

CÉLIE (*fort tendrement*). Si je vous aime !

LE DUC. Vous desirez , par conséquent , que je puisse toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inspirez ,

pirez , & en recevoir de vos sentimens ?

CÉLIE (*en le serrant dans ses bras.*)
Si je le desire ! quelle question !

LE DUC. Je vous ai fait , ce me semble , sentir l'impossibilité qu'il y a , même par égard pour vous , que je quitte la *Marquise* ?

CÉLIE. Que trop ?

LE DUC. Vous ne doutez pas plus à présent du desir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus ?

CÉLIE. Je crois , en effet , sans trop me flatter , que vous ne me perdriez pas sans regret.

LE DUC. Je le dis avec chagrin ; mais la loi de tromper la *Marquise* nous est prescrite par tant de raisons , que nous ne pouvons ni vous , ni moi , n'y pas céder. J'ai beau y rêver ; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir , que de vous donner à ses yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CÉLIE. Vous avez raison : mais à d'autres égards , cela me paroît bien scabreux.

LE DUC. Scabreux ! point du tout : & ferez-vous , d'ailleurs , la première à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas ?

CÉLIE. C'est une injustice qu'on ne nous fait que trop souvent; & même, les trois quarts du tems, sans que nous en sçachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu d'*Alinteuil*: je vous dirai, pourtant, que cela n'est pas agréable.

LE DUC. Il me semble, pour moi, que si j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

CÉLIE. On pourroit accepter le marché, si l'un pouvoit sauver de l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC. Dans le fond, ces misères-là sont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre position. Qui prendrons-nous pour tromper la *Marquise*?

CÉLIE. En vérité! je n'en sçais rien.

LE DUC. Pourquoi pas d'*Alinteuil*?

CÉLIE (*d'un air de dégoût.*) Oh non! on me l'a donné déjà.

LE DUC. Eh bien! on vous le redonneroit: le mal est-il donc si grand?

CÉLIE (*d'un ton plus affirmatif encore.*) Je n'en veux point: il est jaloux comme un tigre; & s'il s'avisoit de devenir amoureux, il seroit insupportable.

table. Vous sçavez, de plus, comment il est avec la *Marquise*; cela peut-il s'arranger?

LE DUC. Vous avez raison: je n'y pensois pas. Aimerez-vous mieux *Manjelles*?

CÉLIE. Eh! bon Dieu! qui vous fait donc penser à cet homme-là? C'est l'être le plus ennuyeux!

LE DUC. On prétend que non; & l'on assure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il soit, il ne se dise pas quatre paroles, nous n'avons personne qui ait l'art de les rendre aussi intéressans que lui.

CÉLIE. Ah! l'horreur! lui-même doit avoir bien mauvaise opinion d'une femme qu'il sçait intéresser. Eh bien?

LE DUC. Cela devient embarrassant.

CÉLIE. Eh quoi! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là?

LE DUC. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, si vous ne voulez d'aucun?

CÉLIE. Mais, enfin, vous ne m'en avez nommé que deux: je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raisons.

LE DUC. Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même?

CÉLIE. Parce que ce n'est pas moi que cela regarde; & que de plus, je

ne crois point qu'il me convienne de désigner seulement qui que ce soit.

LE DUC. C'est-à-dire, que vous craindriez que je ne devinsse jaloux d'un homme, par la seule raison qu'il se feroit, plutôt qu'un autre, présenté à votre idée. Ah! je ne suis pas si tracassier! Voyons donc, puisqu'il faut que tout roule sur moi: connoissez-vous *Bourville*?

CÉLIE. Oui: mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CÉLIE. Je vous dirai que j'ai pesé assez peu là-dessus.

LE DUC. Votre indifférence sur cela m'étonne.

CÉLIE. Elle n'a pourtant, à mon sens, rien que de fort naturel: pourquoi voudriez-vous que je me fusse plus arrêtée sur Monsieur de *Bourville* que sur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule; & que nous avons peu d'hommes d'une figure aussi distinguée.

CÉLIE. J'ai trouvé sa figure fort bien; & il m'a paru même qu'il y joint de l'esprit. Je pourrois, au reste, si j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément; car il n'a pas

tenu à lui que je ne le crusse fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CÉLIE. Eh! de quoi?

LE DUC. Du desir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire sa cour.

CÉLIE. Il me l'a marqué aussi: mais comme il débutoit avec moi par des sentimens auxquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craignisse; mais Monsieur de *Prévanes* étoit d'une jalousie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus maltraité.

LE DUC. Vous fîtes fort bien; mais l'amour de *Bourville* me dérange dans mes projets.

CÉLIE. Quels sont donc ceux que vous aviez formés?

LE DUC. Comme il est aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux soupçons de la *Marquise*; mais puisqu'il est amoureux, cela ne se peut plus.

CÉLIE. Bon! amoureux! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel? De plus, il a une affaire à présent.

LE DUC. Ah ! une affaire, si vous voulez : ce qu'il a ne mérite pas même ce nom-là, & je puis vous répondre qu'il n'a point de la chose une autre opinion que moi : au surplus, quand il y attacherait plus d'importance, je suis bien sûr, n'eût-il même pas déjà essayé de vous rendre sensible, qu'il ne vous verroit pas long-tems sans en avoir l'envie.

CÉLIE. Cela pourroit fort bien aussi ne pas arriver : ce qu'il a senti pour moi étoit peut-être moins vif qu'il ne me le disoit, & que vous ne l'imaginiez ; peut-être même ne sentoit-il rien.

LE DUC. Ah ! c'est ce qu'il est impossible : n'importe : comme qui que ce fût que nous prissions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit ; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux *Bourville* qu'un autre.

CÉLIE. Vous devez être bien sûr que pour mon cœur, cela revient au même.

LE DUC. Vous consentez donc que je vous le présente ?

CÉLIE. Oui ; lui, un autre ; qui vous voudrez ; puisqu'il en faut un, cela m'est égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amène demain ?

CÉLIE. Demain ! cela est bien prompt ! Il sembleroit à votre empressement sur cela, que vous ne pouvez vous voir assez tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir besoin de me justifier là-dessus ; mais je vous avoue que la pénétration de la *Marquise* me fait trembler ; & d'ailleurs, dans la position où nous sommes respectivement, tant de choses dont on ne s'apperçoit pas soi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ses regards sur nous, je ne sçais ce que je n'imaginerois pas ; & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CÉLIE. Assurément ! vous avez une belle peur de la perdre !

LE DUC. Je ne croyois pas que dans le soin que je prends de vous dérober à ses soupçons, ce fût cela que vous dusiez voir.

CÉLIE (*fort affectueusement*). Ah ! *Duc*, ne nous brouillons pas !

LE DUC. Soyez donc raisonnable ; & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des soins qui doivent si évidemment vous prouver le contraire.

CÉLIE. Eh bien donc ! je les prends pour ce que vous voulez. (*Après un peu de réflexion*). Mais parlez-moi naturellement ; & songez que c'est ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC. Soyez sûre que ce sera aussi lui qui vous répondra.

CÉLIE. Ce que je vous inspire est-il de l'amour ?

LE DUC. Si je n'en avois point pour la *Marquise*, je ne douterois pas que ce n'en fût.

CÉLIE. Puis-je raisonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un sentiment.

LE DUC. Je l'ignore ; mais , pour pousser la franchise jusques au bout , je ne le présume pas.

CÉLIE. Vous me donnez un bel exemple ! & je vais l'imiter. Je connois peu Monsieur de *Bourville* : je ne sçais si la froideur avec laquelle je l'ai vu , venoit de ma prévention pour un autre ; ou si c'est parce qu'il n'est pas né pour me plaire davantage : je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il est possible qu'il plaise ; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés : est-ce une disposition à lui rendre encore plus de justice ? N'en

est-ce pas une ? Encore une fois , je n'en sçais rien. S'il est vrai qu'il ait , lui , un goût de préférence pour moi....

LE DUC. je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle , depuis trois mois , il me parle de vous ; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas aussi fortement que je le présume.

CÉLIE. Depuis trois mois !

LE DUC. Oui , plus ou moins.

CÉLIE. Non , vous ne vous trompez pas au tems ; j'ai des raisons particulières d'en être sûre. Puisque dans des circonstances qui ne devoient pas lui laisser le même espoir , que celles où il aura lieu de me supposer , il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit , il y a apparence qu'il ne me verra pas long-tems sans me le redire. N'ayant plus , moi , de motif apparent pour lui imposer silence , il faudra bien , sur tout avec les idées que nous avons , que je me laisse persécuter de son amour. S'il vient à me plaire ? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi , comme je le desirois , je ne vous caché pas que cela me paroît possible.

LE DUC (*après avoir paru rêver un*

514 LE HASARD
instant.) Eh bien! Vous l'aimerez! heu-
reusement les droits de l'amant, & les
complaisances qu'on veut bien avoir
pour l'ami, ne sont point incompati-
bles.

CÉLIE (*après avoir aussi rêvé.*) Pas
absolument, il est vrai, à la rigueur...
Cependant...

LE DUC. Quoi! vous hésitez!

CÉLIE. Mais, non;... cela me paroît
pourtant assez difficile à arranger.

LE DUC. Point du tout! c'est une
erreur! à moins, toutefois, que les com-
plaisances que vous avez bien voulu
avoir pour moi, ne vous devinssent
onéreuses. En ce cas...

CÉLIE. (*avec beaucoup de tendresse.*)
Onéreuses! pouvez-vous le penser! je
puis vous dire que, quand vous le crai-
gnez, vous ne rendez justice ni à vous,
ni à moi. Mais voyons moins les choses
telles qu'elles sont, que comme un jour
elles peuvent être. Sans avoir décidé-
ment de l'amour pour moi, ne pouvez-
vous pas devenir jaloux des sentimens
que je prendrai pour lui, s'il parvient
à m'en inspirer?

LE DUC. Ah! cela feroit d'une dé-
raison dont je ne sçaurois me croire ca-
pable.

DU COIN DU FEU. 515

CÉLIE. Ne la supposons donc point :
ne peut-il pas lui-même trouver trop
tendre la forte d'amitié qu'il y aura
entre nous, & en soupçonner le genre
& l'étendue?

LE DUC. *Bourville* n'est point jaloux,
D'abord de plus, comment voulez-vous
que, présenté ici de ma propre main,
il puisse jamais, moi sur-tout paroîs-
sant, non-seulement approuver ses soins,
mais même les appuyer, me regarder
une minute comme rival?

CÉLIE. Tout cela est vrai; mais s'il
venoit, malgré toutes vos précautions
& les miennes, à avoir des inquié-
tudes? Vous sentez bien qu'en ce cas-là,
pour tranquilliser l'amant, il faudroit
nécessairement retrancher à l'ami les
complaisances qu'on auroit eues pour
lui, ou, du moins, les suspendre; &
cela pourroit bien ne se pas faire sans
le fâcher.

LE DUC. C'est à celui qui a le moins
de droit, belle *Célie*; ou qui, pour
parler plus juste, n'en a que d'abso-
lument précaires, à se sacrifier; &
pénétré comme je le suis de cette vé-
rité, je me flatte que le retranchement
que vous me faites envisager, tout cruel
qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas

516 LE HASARD
une plainte que vous ne pussiez pas entendre.

CÉLIE. Convenez que l'indifférence rend bien raisonnable.

LE DUC (*d'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuste.

CÉLIE (*toujours tendrement.*) Allez-vous vous fâcher ? Suis-je donc si injuste de croire que vous ne m'aimez pas, lorsque vous ne cessez pas vous-même de me le dire ?

LE DUC. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour & ce mouvement que nous appellons le goût, & vous pensez vraisemblablement, qu'un cœur, parce qu'il est rempli du premier, est inaccessible à l'autre ?

CÉLIE. On prétend que cela devoit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'est pas.

LE DUC. J'en suis un moi-même : j'aime la Marquise passionnément ; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inspiriez un goût si vif, qu'il m'est bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvemens toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (car enfin il faut finir)
Célie paroît douter de ce que le Duc vient de lui dire ; & comme par la différence

DU COINDU FEU. 517
très-réelle qu'il y a, quoiqu'il en dise, entre ces deux mouvemens, ce qui ne seroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, sert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc donne à Célie une conviction complète qu'il ne la trompe point. Tout se passe des deux parts avec une cordialité sans exemple. Après ils se reparlent de leur arrangement ; & s'y confirment. Ensuite on vient annoncer à Célie qu'on a servi. Les propos du souper ne devant rien avoir de bien piquant, ce n'est pas la peine de transporter nos lecteurs dans la salle à manger : après le souper, ils repassent dans le boudoir, Célie y montre encore des doutes ; le Duc les leve. L'heure de se séparer arrive : il quitte Célie & va chez la Marquise, qui, si, pour nous servir de ses propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, selon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.

Fin du troisieme Volume.

TABLE

De ce qui est contenu dans le troisieme

Volume.

INTRODUCTION, Page 3

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. <i>Le moins ennuyeux du livre.</i>	15
CHAP. II. <i>Qui ne plaira pas à tout le monde.</i>	25
CHAP. III. <i>Qui contient des faits peu vraisemblables.</i>	36
CHAP. IV. <i>Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévues.</i>	48
CHAP. V. <i>Meilleur à passer qu'à lire.</i>	59
CHAP. VI. <i>Pas plus extraordinaire qu'amusant.</i>	73
CHAP. VII. <i>Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.</i>	88
CHAP. VIII. <i>Où l'on verra qu'on se trompe quelquefois.</i>	102
CHAP. IX. <i>Où l'on trouvera une grande question à décider.</i>	121
CHAP. X. <i>Où, entre autres choses, on</i>	

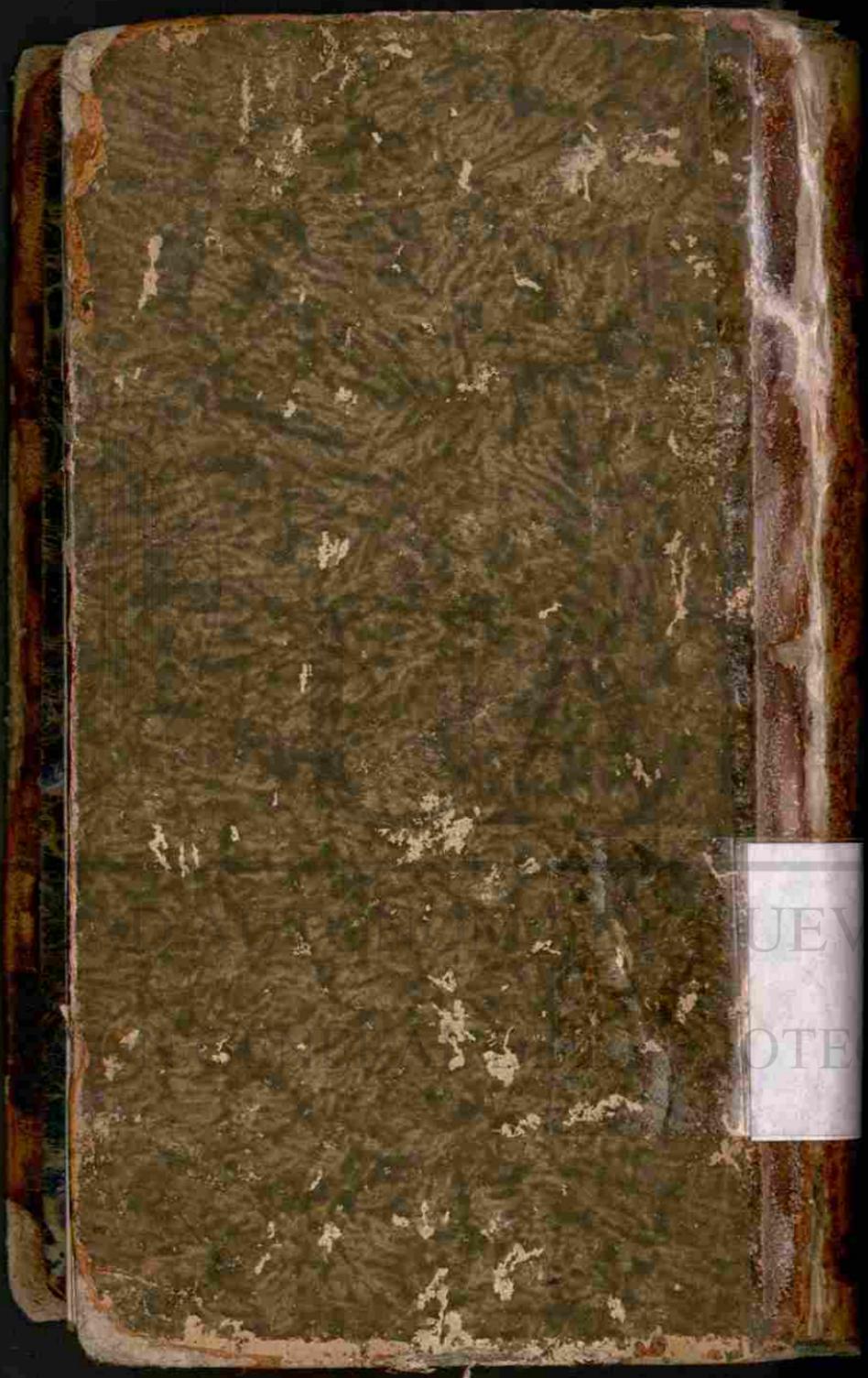
T A B L E.

<i>trouvera la façon de tuer le tems.</i>	146
CHAP. XI. <i>Qui contient une recette contre les enchantemens.</i>	175

SECONDE PARTIE.

CHAP. XII. <i>Le même à peu près que le précédent.</i>	199
CHAP. XIII. <i>Fin d'une aventure & commencement d'une autre.</i>	214
CHAP. XIV. <i>Qui contient moins de faits que des discours.</i>	233
CHAP. XV. <i>Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.</i>	256
CHAP. XVI. <i>Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.</i>	275
CHAP. XVII. <i>Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à eluder les questions embarrassantes.</i>	295
CHAP. XVIII. <i>Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.</i>	307
CHAP. XIX. <i>Ah! tant mieux!</i>	322
CHAP. XX. <i>Amusemens de l'ame.</i>	339
CHAP. DERNIER. <i>Fin de l'histoire.</i>	353
<i>Le hasard du coin du feu.</i>	371

Fin de la Table du troisieme Volume.



QUEV
OTE